

CITP

Cahiers Internationaux de Théologie Pratique

Publication scientifique en ligne

Série « Actes »

Des femmes avec des hommes en Église :
hier, aujourd'hui et demain

Émissions de radio créées pour RCF Bruxelles et diffusées au
premier semestre 2023

CATHERINE CHEVALIER, RÉGINE HABAY,
MARTINE HENAO (éds.)

n°
25

MIS EN LIGNE EN :

Novembre 2024

Cahiers Internationaux de Théologie Pratique

Série « Actes », n° 25

Catherine Chevalier, Régine Habay, Martine Henao (éds)

Avec la collaboration de :

**Véronique Delloye, Xavier de Muylder,
Véronique de Thuy-Croizé, Marie de Wilde, Anne Ferier,
Catherine Jongen, Hervé Linard, Sauro Orsini,
Claude Plettner, Jean Sadouni**

Des femmes avec des hommes en Église : hier, aujourd'hui et demain

**Émissions de radio créées pour RCF -Bruxelles et
diffusées au premier semestre 2023**

Publié sur le site : www.pastoralis.org en novembre 2024

Table des matières

Table des matières	2
Introduction	4
Ève était-elle vraiment avec Adam dans le paradis terrestre ? avec Martine Henao et Véronique Delloye, interrogées par Sauro Orsini...	6
Création et mission de l'être humain.....	7
L'humain : un être de relation.....	13
La parole du serpent : un poison relationnel.....	16
L'annonce de l'Évangile, une responsabilité à deux voix	18
La margelle du puits de la Samaritaine, avec Martine Henao et Véronique Delloye, interrogées par Sauro Orsini	21
Un constat d'asymétrie.....	21
Relire les Évangiles à partir de l'expérience de Paul	24
Le récit de la Samaritaine ou la rencontre de deux assoiffés	26
Une rencontre source de révélation.....	29
La Samaritaine, figure féminine du disciple annonçant la Parole	30
Hommes et femmes, baptisés et ministres ordonnés au fil de l'histoire, avec Catherine Chevalier et Catherine Jongen, interrogées par Régine Habay	36
Dans la Bible	37
Les premiers siècles de l'histoire de l'Église	40
Le deuxième millénaire	44
Après le Concile Vatican II	49
Quel regard porter sur cette histoire ?	51

Les apports de la psychologie et de la psychanalyse, avec Anne Ferier et Véronique de Thuy-Croizé, interrogées par Martine Henao
.....**54**

Un accompagnement spirituel peu ordinaire... ..56

Une nécessaire interrogation en Église 57

Le « masculin » et le « féminin » 61

Vers un chemin d'altérité..... 65

Nos souhaits et nos responsabilités 66

Thérèse d'Avila, une mystique en dialogue avec les autorités ecclésiastiques, avec Claude Plettner, interrogée par Hervé Linard et Xavier de Muylder.....**70**

Une histoire d'amitié avec Thérèse..... 71

Son parcours de vie 74

Écrire son expérience de foi..... 77

Être une demeure habitée..... 81

Femmes et hommes laïcs au service de l'Église aujourd'hui, avec Catherine Chevalier, Marie de Wilde, Régine Habay et Jean Sadouni
.....**87**

Historique des ministères laïcs dans le vicariat de Bruxelles..... 88

L'expérience sur le terrain 92

Nouvelles dispositions romaines en matière de ministères 96

Introduction

Le 9 octobre 2021, à l'initiative du pape François, l'Église catholique entreprenait une large consultation pour se mettre à l'écoute des baptisés, en vue du synode sur la synodalité. Coïncidence ? Au même moment, un groupe d'une vingtaine de personnes de Bruxelles et du Brabant Wallon, interpellées par l'avenir institutionnel de notre Église, décidait de se réunir pour mieux appréhender les multiples raisons des blocages qui affectent la pleine reconnaissance des responsabilités des femmes en milieu ecclésial. L'itinéraire de lecture proposé par Anne-Marie Pelletier dans son ouvrage *L'Église, des femmes avec des hommes*¹ leur a servi de guide pour mener à bien leur réflexion². Cette expérience de lecture invite à accorder une attention particulière à la signification du petit mot « avec ».

Forts et fortes de cette expérience de réflexion conduite de façon synodale, les membres de ce groupe ont été sollicités pour rendre compte de leurs acquis et de leur questionnement dans une série d'émissions diffusées sur l'antenne de RCF Bruxelles. C'est ce mot « avec », porteur de la relation entre les hommes et les femmes, qui est le fil conducteur des 6 émissions que comporte cette série³. Le document qui suit en est la transcription.

Les deux premières émissions abordent la question de la relation des femmes avec les hommes sous l'angle biblique.

La première qui s'appuie sur l'Ancien Testament adopte une approche critique à l'égard de la tradition interprétative séculaire, porteuse d'un point

¹ Paris, Cerf, 2019. Anne-Marie Pelletier est agrégée en lettres et docteur en sciences de religions, bibliste et exégète. Elle conduit depuis plusieurs années une réflexion autour des femmes à la lumière de la Parole biblique. C'est avec l'autorisation de l'autrice que nous avons repris le titre de son livre pour nos émissions.

² Un compte rendu de cette lecture collective est disponible : Véronique DE THUY-CROIZE, Régine HABAY, Martine HENAO DE LEGGE, Catherine JONGEN, Florence LASNIER, « Femmes et hommes en Église : impasse ou dévoilement ? Récit d'une expérience de déplacement », dans *Lumen vitae* : « Où sont les femmes ? », 77, 3, 2022, p. 356-360, en libre accès sur www.cairn.info/revue-lumen-vitae-2022-3-page-356.htm

³ Ces émissions sont disponibles en podcast sur <https://www.rcf.fr/culture-et-societe/leglise-des-femmes-avec-des-hommes>

de vue essentiellement masculin. Sur base des apports de l'exégèse postconciliaire, elle ouvre l'interprétation pour redécouvrir le projet originare du Créateur qui est une invitation à revisiter continuellement les relations d'altérité et à s'ajuster entre hommes et femmes à la Parole créatrice.

La deuxième émission, néotestamentaire, s'arrête à la rencontre de Jésus avec la Samaritaine. Plutôt que de faire état de critères de sainteté spécifiquement féminins (virginité, maternité, vie conjugale, service...), ce récit rend témoin d'un itinéraire de conversion qui s'accomplit dans une vocation commune de disciples, femmes et hommes.

La troisième étape propose une relecture historique des rapports entre ministres ordonnés et baptisés. Les figures de l'évêque puis du prêtre vont au fil du temps être de plus en plus sacralisées et le focus sur la sainteté du prêtre vont jouer au détriment de celle de tous les baptisés. Le concile Vatican II a travaillé à rééquilibrer la place de chacun au sein du peuple de Dieu... Un travail qui est encore en cours.

Dans le contexte des révélations d'abus et d'emprise au sein de l'Église catholique, le quatrième temps envisage le sujet sous le regard de la psychologie et de la psychanalyse. Ces disciplines contribuent à une meilleure connaissance des ressorts des relations entre les hommes et les femmes et peuvent aider à mieux s'ajuster aux différentes situations relationnelles entre hommes et femmes mais aussi entre laïcs et clercs.

La cinquième émission propose un voyage en compagnie de Thérèse d'Avila : dans une l'Église et une société qui n'accordaient guère de crédit aux femmes, elle a l'audace de s'appuyer sur son expérience spirituelle et sa relation au Christ pour résister au conformisme et créer des espaces nouveaux. Un programme qui reste inspirant pour aujourd'hui.

La dernière étape nous ramène aux femmes et aux hommes laïques qui se voient confier aujourd'hui des missions pastorales au sein de l'Église. Après un historique de ces ministères, la parole est donnée à deux témoins, une femme et un homme. C'est l'occasion de faire le point sur les nouveautés apportées par deux documents du pape François datant de 2020, *Spíritus Domini* et *Antiquum ministerium* et sur les ouvertures attendues.

Ève était-elle vraiment avec Adam dans le paradis terrestre ?⁴

Sauro Orsini : Bonjour, Véronique Delloye, bonjour Martine Henao. Vous avez été toutes les deux formées à la lecture des Écritures Saintes à l'Institut d'études théologiques de Bruxelles.

Véronique Delloye : Bonjour, Sauro Orsini. Oui, et depuis mes études de théologie à l'Institut d'études théologiques de Bruxelles, je commente l'Écriture Sainte pour RCF ainsi qu'en prison et dans divers groupes. Je voudrais préciser que c'est au nom de mon baptême que je raconte les récits bibliques, notre baptême qui nous donne une responsabilité dans la transmission de notre foi. Ces récits sont une source intarissable de réflexion sur les relations entre les hommes et les femmes depuis la nuit des temps !

S. O. : Martine Henao, vous êtes l'auteure du livre *Se nourrir corps et âme*⁵. À l'heure où la nourriture bio est devenue un enjeu sociétal, vous invitez à considérer la Parole de Dieu comme un véritable aliment. Vous pointez les similitudes entre l'acte de manger et l'acte de lecture, deux actes indispensables au maintien de la Vie en nous.

M. H. : Cette approche de la nourriture m'a révélé combien la fréquentation régulière des Écritures peut transformer une vie en profondeur, à l'instar de la consommation d'un aliment qui, dans la durée, peut transformer l'état de santé de quelqu'un. L'expérience d'un travail de lecture partagée du livre d'Anne-Marie Pelletier, *L'Église, des femmes avec des hommes*, a transformé mon regard sur l'Église et a largement contribué à une prise de conscience de ma responsabilité de baptisée dans le contexte ecclésial d'aujourd'hui. Aborder avec rigueur et sérénité la question de l'autorité d'une parole féminine dans l'Église catholique relève d'une nécessité vitale tant pour les hommes que pour les femmes.

⁴ Émission diffusée le mercredi 11 janvier 2023, avec Véronique Delloye et Martine Henao interrogées par Sauro Orsini.

⁵ Martine HENAO DE LEGGE, *Se nourrir corps et âme*, Paris, Mediaspaul, 2019.

Création et mission de l'être humain

S. O. : Vous avez choisi d'aborder *la question des femmes dans l'Église* en relisant les premiers chapitres de la Genèse. En quoi pensez-vous que ce récit mythique mis par écrit pendant l'exil des Hébreux à Babylone il y a 2500 ans peut éclairer notre propos aujourd'hui ?

M. H. : Je voudrais d'abord signaler qu'un mythe est un conte poétique qui met en scène des personnages dont les comportements ont une visée universelle. Lorsqu'un mythe parle des origines, il est fondateur de toute une conception de la création. Il dit quelque chose des rapports que l'humain entretient avec la création. Les premiers chapitres de la Genèse révèlent une conception de l'homme et de la femme, de la relation entre eux et de leur relation au divin. Le récit de la Genèse est un récit fondateur, il est à la source de toute la tradition anthropologique judéo-chrétienne.

S. O. : Quand on pense « Genèse », toute une série d'images remonte à la mémoire, des images qui ne sont pas particulièrement gratifiantes pour la femme. Ève, la désobéissante, joue le mauvais rôle en écoutant le serpent, en donnant une pomme à son mari. Une histoire de péché originel qui n'en finit pas de nous enfermer dans la culpabilité, une image d'un Dieu qui punit les coupables en les chassant du paradis terrestre.

M. H. : Vous avez raison. Mais le genre littéraire mythique nous protège d'une interprétation littérale qui pourrait être notre premier réflexe. Le récit mythique favorise de génération en génération un questionnement récurrent. D'où venons-nous ? Pourquoi ? En vue de quoi ? Que savons-nous de nous-mêmes ? Pourquoi deux types de créatures différentes ? Je vous propose donc de revenir au texte lui-même. Nous nous limiterons ici à la relecture des versets pouvant éclairer la relation homme/femme. Mais nous veillerons à rester attentifs à *l'étrangeté* de ce qui est raconté !

V. D. : Le premier chapitre du livre de la Genèse commence par un univers sombre et menaçant. Le narrateur nous dit que le souffle de Dieu se déplaçait à la surface des eaux. Nous assistons ensuite à une activité incessante de la part de Dieu lui-même : le Seigneur crée ! Mais ce verbe *bara*, en hébreu, ne veut pas dire créer à partir de rien. Non, le Seigneur crée

en faisant du neuf, en animant, en donnant des limites, en ajustant. Les eaux sont délimitées pour donner de la place à la terre sèche, les astres reçoivent chacun leur place, les arbres vont donner tel ou tel fruit... Il crée par la parole et en faisant œuvre de séparation. Lisons le récit du sixième jour, jour de la création de l'humain.

Genèse 1,24-31⁶

²⁴ **Dieu dit : « Que la terre produise des êtres vivants selon leur espèce : bestiaux, petites bêtes, et bêtes sauvages selon leur espèce ! ». Il en fut ainsi.**

²⁵ **Dieu fit les bêtes sauvages selon leurs espèces et toutes les petites bêtes du sol selon leur espèce, Dieu vit que cela était bon.**

²⁶ **Dieu dit : « Faisons l'humain à notre image, selon notre ressemblance et qu'il soumette les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, les bestiaux, toute la terre et toutes les petites bêtes qui remuent sur la terre ! »**

²⁷ **Dieu créa l'humain à son image, à l'image de Dieu il le créa : mâle et femelle il les créa.**

²⁸ **Dieu les bénit et Dieu leur dit : « Soyez féconds et prolifiques, remplissez la terre et dominez-la. Soumettez les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et toute bête qui remue sur la terre ! ».**

²⁹ **Dieu dit : « Voici, je vous donne toute herbe qui porte sa semence sur toute la surface de la terre et tout arbre dont le fruit porte sa semence ; ce sera votre nourriture.**

³⁰ **À toute bête de la terre, à tout oiseau du ciel, à tout ce qui remue sur la terre et qui a souffle de vie, je donne pour nourriture toute herbe mûrissante ». Il en fut ainsi.**

³¹ **Dieu vit tout ce qu'il avait fait. Voilà, c'était très bon. Il y eut un soir, il y eut un matin : sixième jour.**

⁶ La traduction des textes bibliques cités est celle de la TOB. Cependant, aux versets 26 et 27 de Gn 1, le terme « homme » de la TOB a été traduit par « humain » parce que le terme hébreu 'adam vise l'être humain sans préciser son genre. Les traductions récentes utilisent le terme « humain », « humains » ou « êtres humains ». Il en sera de même au chapitre 2 où nous donnerons quelques précisions complémentaires pour la fin du chapitre.

Au v. 26, le Dieu créateur semble faire part d'un projet : « *Faisons l'humain à notre image, selon notre ressemblance, et qu'il soumette les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, les bestiaux, toutes les petites bêtes qui remuent sur la terre !* »

À ce stade du récit des commencements, il s'agit d'un *adam*, c'est-à-dire d'un humain, d'un terrien, d'un glébeux. Pas encore d'un être humain/homme tel que nous le connaissons dans sa version sexuée masculine. Mais d'un humain déjà assorti d'une mission, d'un « *faire* » à *faire* qui est la maîtrise douce de la création.

Le projet de Dieu, c'est de faire l'humain à *son image, selon sa ressemblance*. Ces deux expressions ne sont pas équivalentes. L'*image* (celem) se réfère à un portrait, une représentation, image plastique, sculpture. *Une représentation soit, mais comment connaître le modèle ?* L'image est statique. Selon notre *ressemblance* : en quoi va consister la ressemblance ? Sera-t-elle dans la manière de se comporter ? Dans « *le faire comme* », c'est à dire « *un agir comme* » ? Ou dans « *une configuration à* » ?

Au septième jour, à la fin du chapitre 1 du livre de la Genèse, nous lisons que le Créateur autolimité librement sa puissance créatrice pour faire place à l'humain. Découvrir le sens fondateur de la prescription sabbatique, la respecter, c'est-à-dire *la pratiquer* ouvre la voie de la ressemblance en faisant découvrir à l'humain que la vie surgit de l'altérité.

Après avoir énoncé son projet, le Créateur passe à l'acte. Il crée :

27 Dieu créa l'humain à son image, à l'image de Dieu il le créa : mâle et femelle il les créa.

Dans ce verset, on note 3 fois l'occurrence du verbe créer. Le mot image, lui, est répété 2 fois et il n'est plus question de ressemblance. Comment interpréter la différence de vocabulaire entre le projet présenté au v. 26 et sa réalisation au v. 27 ? L'image de Dieu serait gravée dans notre ADN tandis que la ressemblance serait encore à mettre œuvre ? Mâle et femelle il les créa. Cheminer vers la ressemblance, à partir du masculin comme du féminin, est l'affaire de toute une vie, par ajustements successifs. Ce chemin

de la ressemblance à l'image de Dieu, il sera masculin et féminin ou il ne sera pas !

Par ailleurs, cette marque sexuée est commune au monde des humains, des animaux et des végétaux. La relation masculin/féminin est ordonnée à la reproduction. Le verset suivant développe une prescription de fécondité et multiplication, vers une expansion de la vie.

²⁸ **Dieu les bénit et Dieu leur dit : « Soyez féconds et prolifiques, remplissez la terre et dominez-la. Soumettez les oiseaux du ciel et toute bête qui remue sur la terre ! »**

Dieu bénit ensemble l'humain masculin et l'humain féminin... C'est donc ensemble, à *deux*, qu'ils peuvent produire de la fécondité, donner la vie et maîtriser. La prescription biblique du v. 28 oriente vers une compréhension qui, tout en incluant la rencontre biologiquement féconde, ouvre une perspective existentielle plus large pour aborder la relation homme/femme. Il s'agit pour l'un et l'autre d'entrer ensemble dans le projet du Dieu créateur et de marcher ensemble sur le chemin de ressemblance qui conduit à l'image divine.

Cela veut dire que pour apprendre à ressembler à l'image, *il y a un faire à faire* ! Il y a une nourriture à recevoir et une façon de recevoir la nourriture. Les versets 29 et 30 rapportent que le Dieu Créateur donne la même nourriture végétarienne au monde humain et animal. La façon de se comporter face à la nourriture est un indice révélateur du comportement relationnel.

La suite du récit, en Genèse 2, nous dit que l'humain (masculin et féminin) ne peut pas se configurer à l'agir divin s'il est seul. C'est-à-dire sans partenaire/interlocuteur relationnel, sans vis-à-vis qui lui renvoie qui il est.

S. O. : Nous venons de voir que le sixième jour a été le théâtre d'une intense activité : création des animaux terriens, de l'humain dans sa double version homme et femme, octroi d'une mission à l'humain et don d'une nourriture. Le Créateur apprécie le résultat par un *très bon* et pourtant il y a une faille.

M. H. : Oui, effectivement, Genèse 2 nous fait comprendre que pour advenir au projet divin, l'humain doit entrer puis vivre en relation. Or, cet humain dont nous parle Genèse 1 demeure encore seul de son espèce alors que pour ressembler à l'image divine il doit accomplir une mission dont les actes – fructifier, multiplier, maîtriser – impliquent d'être en relation. Poursuivons l'enquête pour voir comment le Seigneur sort l'humain de sa solitude.

V. D. : Mais avant de parler de la solitude de l'humain, je voudrais insister sur la *soumission des animaux et la domination de la terre* qui sont mentionnés au chapitre premier dont nous avons parlé plus tôt. Cela a pu être interprété comme un chèque en blanc donné par le Seigneur aux humains. Mais il ne s'agit pas de cela. Soumettre et dominer, oui, à condition de le faire à l'image de ce que Dieu lui-même a fait depuis le commencement. Une maîtrise médiatisée par la parole – *Dieu dit* : « *Que la lumière soit !* » *Et la lumière fut* – et par des actes de douceur et de respect vis-à-vis de tous les éléments. Jamais le texte ne suggère que le Seigneur aurait éliminé quoi que ce soit. Même les monstres marins reçoivent une place. Tout est harmonieusement disposé et le récit répète inlassablement : *chacun selon son espèce*. Voilà le genre de maîtrise à laquelle les humains sont invités à participer. Venons-en au récit du chapitre 2.

Genèse 2, 5-9.15-17

⁴ ***Le jour où le Seigneur Dieu fit la terre et le ciel,***

⁵ ***il n'y avait encore sur la terre aucun arbuste des champs et aucune herbe des champs n'avait encore germé, car le Seigneur n'avait pas fait pleuvoir sur la terre et il n'y avait pas d'humain pour cultiver le sol;***

⁶ ***mais un flux montait sur la terre et irriguait toute la surface du sol.***

⁷ ***Le Seigneur Dieu modela l'humain avec de la poussière prise du sol. Il insuffla dans ses narines l'haleine de vie et l'humain devint un être vivant.***

⁸ ***Le Seigneur planta un jardin en Eden, à l'Orient, et il y plaça l'humain qu'il avait formé.***

⁹ ***Le Seigneur Dieu fit germer du sol tout arbre d'aspect attrayant et bon à manger, l'arbre de vie au milieu du jardin et l'arbre de la connaissance du bonheur et du malheur.***

¹⁵ ***Le Seigneur Dieu prit l'humain et l'établit dans le jardin d'Eden pour cultiver le sol et le garder.***

¹⁶ ***Le Seigneur Dieu prescrivit à l'humain : « Tu pourras manger de tout arbre du jardin***

¹⁷ ***mais tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance du bonheur et du malheur car, du jour où tu en mangeras, tu devras mourir. »***

V. D. : Ce second poème de la création fait un « zoom » sur la création des humains. La création reste belle, harmonieuse et féconde. Mais le récit commence sur une terre aride et sèche. Il n'y a pas d'humain pour cultiver le sol. Le Seigneur se présente alors comme un Dieu potier – comme dans la mythologie égyptienne où le dieu modèle l'enfant-roi. Il modèle Adam avec la glaise du sol, la *adama*. Nous voyons la grande proximité entre le glébeux et la glèbe, comme dit A. Chouraqui. Le Seigneur devient ensuite un Dieu jardinier. Des arbres aux fruits désirables et savoureux sont plantés en Eden. Cela fait référence aux somptueux jardins de Babylone dont nous avons déjà entendu chanter la beauté. Et au milieu du jardin, il y a un arbre très spécial, l'arbre de la connaissance du bonheur et du malheur, qui est aussi l'arbre de la vie. Le Seigneur prescrit une limite à la consommation, prescription qui s'adresse autant à la version féminine qu'à la version masculine de l'humain.

L'humain : un être de relation

Genèse 2,18-25

¹⁸ **Le Seigneur dit : « Il n'est pas bon pour l'humain d'être seul. Je veux lui faire une aide (ezer) qui lui soit accordée (kenegdo).**

¹⁹ **Le Seigneur Dieu modela du sol toute bête des champs et tout oiseau qu'il amena à l'humain pour voir comment il les désignerait. Tout ce que désigna l'humain avait pour nom être vivant ;**

²⁰ **l'humain désigna par leur nom tout le bétail tout oiseau du ciel et toute bête des champs, mais pour lui-même ne trouva pas l'aide qui lui était accordée.**

²¹ **Le Seigneur Dieu fit tomber dans une torpeur l'humain qui s'endormit ; il prit une de ses côtes et referma les chairs à sa place.**

²² **Le Seigneur Dieu transforma la côte qu'il avait prise à l'humain en une femme qu'il lui amena.**

²³ **L'humain s'écria : « Voici cette fois l'os de mes os et la chair de ma chair, celle-ci, on l'appellera femme car c'est de l'homme⁷ qu'elle a été prise ».**

²⁴ **Aussi l'homme laisse-t-il son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et ils deviennent une seule chair.**

²⁵ **Tous deux étaient nus, l'humain et sa femme, sans se faire mutuellement honte.**

V. D. : En Genèse 1, le sixième jour, tout était *bien* et même *très bien*. Or tout à coup, en Genèse 2, nous entendons qu'il y a une faille, un manque. *Il n'est pas bon que l'humain soit seul*. De fait, seul, comment peut-il advenir à la ressemblance ? Comment percevoir quelque chose de l'image si la ressemblance s'acquiert par le comportement relationnel ? L'humain a besoin d'un alter ego pour que puisse s'établir une relation. C'est l'autre qui me donne d'exister, l'autre qui me permet d'avoir accès à mon identité. Les animaux ne suffisent pas.

⁷ Le terme utilisé ici comme au verset 24 est 'iysh, l'homme en tant qu'être humain masculin. Le texte biblique n'est cependant tout à fait cohérent puisqu'il utilise le mot 'adam, être humain, au verset 25 pour parler de l'homme et de la femme.

M. H. : Chaque fois que nous relisons le v. 18, il est bon de porter une attention particulière aux mots *ezer* et *kenegdo* souvent traduits respectivement par secours et *vis-à-vis*.

Ezer se réfère à une intervention indispensable pour sauver quelqu'un d'un péril mortel. C'est un secours divin. Ici, c'est effectivement le secours divin que le Créateur va offrir à l'humain. Cette intervention va ouvrir la possibilité d'un chemin d'altérité entre les hommes et les femmes et plus largement entre le pôle masculin et le pôle féminin présent dans toute relation. Dès lors, chacun des partenaires de la relation est appelé à devenir un *ezer* pour l'autre.

Kenegdo se réfère à un vis-à-vis, à quelqu'un qui est en face, qui fait face. Cela inclut la possibilité d'une confrontation, d'un affrontement. On est loin de la figure féminine d'une servante effacée appelée à subvenir aux défaillances de l'homme dans l'abnégation d'un humble service silencieux ! La compréhension, l'intériorisation du rôle de *ezer* élargit le champ de la complémentarité entre hommes et femmes à celui du relationnel. Ici, je me réfère explicitement à l'ouvrage d'Anne-Marie Pelletier, *L'Église, des femmes avec des hommes*, un guide de lecture qui rend compte de l'exégèse postconciliaire⁸.

S. O. : Si le relationnel, fondement de l'altérité, est si essentiel, que fait donc le Seigneur Dieu pour sortir l'humain de sa solitude ?

V. D. : Arrêtons-nous un instant sur cette mise en scène magnifique. Le Seigneur plonge l'humain dans la torpeur pour entreprendre une opération chirurgicale délicate, bâtir la femme à partir du côté de Adam. Ce faisant, le texte nous suggère que personne ne peut avoir accès au mystère de l'autre. L'homme n'assiste pas à la création de la femme. Notre origine reste inviolable. Homme et Femme, nous sommes créés à partir de l'humus, de la terre. À partir de là, il va falloir prendre le temps d'entrer en relation, de faire connaissance. L'Arbre au milieu du jardin est là pour préserver la distance,

⁹ Émission diffusée le mercredi 8 février 2023, avec Véronique Delloye et Martine Henao interrogées par Sauro Orsini.

pour empêcher que l'espace entre toi et moi ne soit dévoré, pour empêcher le rejet de la différence et la mainmise de l'un sur l'autre.

M. H. : Dans ce récit, il n'y a ni indice de hiérarchie ni assignation de type identitaire. La possibilité d'une relation en vis-à-vis implique l'acceptation d'un non savoir sur l'autre. Et l'acceptation d'un non savoir sur l'autre révèle à chacun et chacune sa propre limite.

Puisqu'un côté est pris à l'autre, il y a en quelque sorte une amputation. Ni l'un ni l'autre ne pourra plus se percevoir comme complet, autosuffisant... L'ouverture pratiquée vers l'extérieur permet l'extériorisation d'une partie de soi. La femme construite par le Créateur n'est pas le clone identique de l'homme.

Ni l'un ni l'autre ne peut se définir à partir de l'autre puisque *chaque un* a la même origine mais *chaque un* ne peut se définir que comme *un ressemblant* en route vers l'image et découvrir que son Seigneur Dieu se révèle au cœur même de la relation de vis-à-vis avec celui qui est différent de lui.

S. O. : **Pourriez-vous nous expliquer pourquoi l'homme et la femme sont nus sans se faire honte ? De quelle nudité s'agit-il ?**

V. D. : La nudité nous suggère une forme de fragilité. Dans ce qui est encore le paradis terrestre, l'homme et la femme peuvent se regarder nus, se découvrir dans leur fragilité. Cette fragilité première ne leur semble pas menaçante. Ils osent se montrer tels qu'ils sont, sans avoir peur que l'autre ne profite de cette confiance pour installer une relation déséquilibrée de domination ou de suspicion. Ils se découvrent nus sans honte.

S. O. : **Vous nous avez dit que, dans Genèse 1 et Genèse 2, les humains, dans leur version masculine comme dans leur version féminine, ont la même origine, les mêmes missions, la même prescription alimentaire. Ils ont été créés pour ressembler ensemble à l'image de Dieu. L'histoire du fruit défendu ne vient-elle pas contredire ce beau projet ?**

La parole du serpent : un poison relationnel

M. H. : Nous connaissons tous ce récit du fruit défendu ou du moins nous pensons le connaître ! Au fond de notre inconscient collectif subsiste comme un mauvais souvenir culpabilisant que l'on s'applique à effacer, à nier, à moquer peut-être. Ce récit est en général associé d'une façon plus ou moins consciente au péché, à la faute originelle, à la chute et à la perte d'un paradis imaginaire, à un Dieu tout puissant qui punit.

Mais qu'y a-t-il donc de crédible dans cette histoire de serpent qui parle, de femme qui transgresse, d'homme qui se cache, pour que ce texte puisse continuer à nous déranger ? Relisons le texte.

Genèse 3, 1-13

¹ *Or le serpent était le plus astucieux de toutes les bêtes des champs que le Seigneur avait faites. Il dit à la femme : « Vraiment ! Dieu vous a dit « vous ne mangerez pas de tout arbre du jardin....*

² *La femme répondit au serpent : « Nous pouvons manger du fruit des arbres du jardin,*

³ *mais du fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin Dieu a dit : « Vous n'en mangerez pas et vous n'y toucherez pas afin de ne pas mourir ».*

⁴ *Le serpent dit à la femme : « Non, vous ne mourrez pas,*

⁵ *mais Dieu sait que le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des dieux possédant la connaissance de ce qui est bon ou mauvais. »*

⁶ *La femme vit que l'arbre était bon à manger, séduisant à regarder, précieux pour agir avec clairvoyance. Elle en prit un fruit dont elle mangea, elle en donna aussi à son mari qui était avec elle et il en mangea.*

⁷ *Leurs yeux à tous deux s'ouvrirent et ils surent qu'ils étaient nus. Ayant cousu des feuilles de figuier, ils s'en firent des pagnes.*

⁸ *Or ils entendirent la voix du Seigneur qui se promenait dans le jardin au souffle du jour. L'homme et la femme se cachèrent devant le Seigneur Dieu au milieu des arbres du jardin.*

⁹ *Le Seigneur Dieu appela l'homme et lui dit : « Où es-tu » ?*

¹⁰ ***Il répondit : J'ai entendu ta voix dans le jardin, j'ai pris peur car j'étais nu, et je me suis caché.***

¹¹ ***« Qui t'a révélé, dit-il, que tu étais nu ? Est-ce que tu as mangé de l'arbre dont je t'avais prescrit de ne pas manger ? ».***

¹² ***L'homme répondit : « La femme que tu as mise auprès de moi, c'est elle qui m'a donné du fruit de l'arbre, et j'en ai mangé ».***

¹³ ***Le Seigneur Dieu dit à la femme : « Qu'as-tu fait là ! La femme répondit : « le serpent m'a trompée et j'ai mangé ».***

V. D. : La petite voix du serpent, c'est celle de la convoitise. L'homme et la femme ont reçu tous les arbres du jardin, mais avec une limite : ne pas manger de l'Arbre au milieu du jardin. Or, dès l'apparition du langage, nous assistons à la manipulation de ce langage tout neuf : Parole de Dieu et parole du serpent... laquelle croire ?

Le don fait par Dieu devient insupportable. Au lieu de reconnaître qu'il faut du temps pour expérimenter ce qui nous procure du bonheur et ce qui nous procure du malheur, nous préférons manger de « tout, tout de suite », sans aucun respect pour le mystère propre à toute relation. Dans toute relation vraie, il y a à préserver la part insaisissable de l'autre, de moi-même et de Dieu. C'est au bout d'une longue expérience que nous pourrions dire si tel événement, telle rencontre, nous aura apporté du bonheur ou du malheur. Mais nous préférons souvent écouter cette petite voix du serpent qui continue à nous dire : *vas-y, mange, tu y as droit !*

Le fruit de la connaissance de nos relations et de toutes nos expériences se médite, se partage mais il ne se dévore pas. Or la femme, oubliant complètement Celui qui a fait ce Don, n'écoute plus que sa convoitise qui lui susurre à l'oreille : si tu n'as pas « tout, tout de suite », cela va sans doute t'échapper, alors prends-le. En d'autres termes : ce qui est pris est pris !

Elle prend le fruit, elle le tend à son homme sans qu'aucun mot d'échange ne soit prononcé. Nous sommes bien dans la ligne du serpent, lui qui vient du champ, c'est-à-dire du lieu qui n'a pas été humanisé par la parole. L'homme prend le fruit, il entre lui aussi dans cette logique de la convoitise qui finira par perdre l'humanité tout entière. Il n'y a aucune parole, aucun

face à face entre l'homme et la femme. Le projet de Dieu est à peine né, voici qu'il est déjà mis en danger !

Il y a un court-circuit autour de l'Arbre. Personne n'a voulu prendre la parole de Dieu au sérieux. Tout nous est donné, tout peut nous nourrir à condition de ne pas vouloir tout accaparer. La parole de Dieu instaurant une limite est là pour nous éviter de tomber dans le piège mortifère de la toute-puissance. Apprendre à se connaître prend du temps, implique une vigilance de tout instant pour préserver en permanence un espace entre l'autre et moi et pour que l'autre, différent de moi, puisse exister.

C'est dans cet apprentissage de la différence que l'homme et la femme peuvent se construire à l'image et à la ressemblance du Créateur. L'habileté du serpent a été de leur faire croire que ce temps, cet espace était une astuce dont Dieu pourrait user pour préserver sa toute-puissance. Et, tragiquement, après avoir profané cet espace, ils se découvrent nus mais cette fois, à la différence du chapitre précédent ils ont honte. Ils sont entrés dans la spirale de la convoitise et se regardent en se méfiant l'un de l'autre.

L'annonce de l'Évangile, une responsabilité à deux voix

S. O. : En quoi cette petite histoire éclaire-t-elle les relations entre les hommes et les femmes ? Pourrions-nous y puiser une réflexion pour leurs relations au sein de l'Église ?

V. D. : C'est intéressant d'y être attentifs quand on pense à la façon dont les femmes et les hommes reçoivent leur mission dans l'Église.

Il est urgent, dans cette Église en souffrance, que le masculin et le féminin puissent aller à la rencontre l'un de l'autre. Le pape François a pris la mesure de cette urgence : il a mis sur pied par deux fois une commission d'étude sur la question du diaconat féminin – qui existait dans les débuts de l'Église et s'est prolongé dans l'Église Orthodoxe. Une parole féminine avec une parole masculine pour porter le message de l'Évangile, cela nous paraît la base du renouveau.

N'écoutons pas la voix du serpent qui nous invite à nous méfier les uns des autres mais écoutons plutôt la voix de Dieu qui nous invite à être des *ezer*

les uns pour les autres : des aides en vis-à-vis, capables de se parler en vérité pour s'enrichir les uns par les autres. Sans honte, sans méfiance, simplement désireux d'apporter leur pierre à la construction d'une Église intelligente et audible pour le monde d'aujourd'hui.

M. H. : Il faut se méfier d'une lecture qui chercherait à faire concorder la Bible avec nos questions. La réponse à la difficulté relationnelle entre les hommes et les femmes ne trouve pas de solution toute faite dans le Bible. Mais la lecture attentive des versets bibliques des premiers chapitres de la Genèse se révèle d'une grande actualité. En faisant place à un regard féminin, en actant que nous recevons des textes qui ont été marqués par des interprétations issues d'une vision patriarcale et parfois machistes et cléricales, nous ne cherchons pas à discréditer la parole masculine, bien au contraire ! Nous plaidons pour la richesse d'interprétations polyphoniques... L'Esprit Saint souffle où il veut et il inspire autant les femmes que les hommes à comprendre, annoncer et partager la Parole de Dieu.

Pour en revenir à l'actualité de ces textes pour l'Église d'aujourd'hui, ajoutons que ce serait une joie de pouvoir relire ces versets ensemble et en vis-à-vis, avec des hommes laïcs, des prêtres et pourquoi pas, des évêques... Il n'est pas bon que l'humain soit seul !

Pour aller plus loin

- Jean-Pierre LEBRUN et André WÉNIN, *Des lois pour être humain*, Ramonville Saint-Agne, Érès, 2008.
- André WÉNIN, *Actualité des Mythes*, Namur, Centre de Formation Cardijn, 2^e édition revue, 2001.
- André WÉNIN, *D'Adam à Abraham ou les errances de l'humain*, Paris, Cerf, 2007.
- Jean-Pierre SONNET, Cours IET, 2000.
- Marie BALMARY, *La Divine Origine, Dieu n'a pas créé l'homme*, Paris, Grasset, 1993.
- Paul BEAUCHAMP, *Parler d'Écritures Saintes*, Paris, Seuil, 1987.
- Henri MESCHONNIC, *Au Commencement*, Paris, Desclée de Brouwer, 2002.

La margelle du puits de la Samaritaine⁹

Sauro Orsini : Véronique Delloye et Martine Henao, nous vous retrouvons avec plaisir. Pour reprendre le fil de notre conversation, je rappelle que lors de l'émission précédente, nous avons relu les trois premiers chapitres de la Genèse. J'ai retenu qu'au commencement, et même fondamentalement, l'être humain, masculin et féminin, est créé à l'image de Dieu et reçoit la mission de lui ressembler. Pour devenir image du Créateur, hommes et femmes ont à parcourir un chemin personnel. C'est l'itinéraire de toute une vie. Puisque nous sommes des êtres de relation, ce chemin se vit à travers des relations. Or, l'expérience nous révèle que vivre ensemble, hommes et femmes, dans le respect des différences, n'est pas facile. Nos communautés chrétiennes en font aussi l'expérience. Il est très difficile de ne pas chercher à prendre le pouvoir sur les autres, de respecter leur altérité, toujours irréductible. Par ailleurs, il arrive, à l'inverse, que l'on puisse se nier soi-même en s'effaçant par peur du conflit et de la confrontation. Martine Henao, ai-je bien résumé ?

Un constat d'asymétrie

Martine Henao : Tout à fait. Pour pouvoir vivre ensemble notre altérité d'hommes et de femmes, il est nécessaire de retourner ensemble, hommes et femmes, aux Écritures. Car c'est ensemble que nous avons, hommes et femmes, à nous laisser interpeller par la Parole de Dieu. Pour prendre une image, je dirais que, pour prendre soin ensemble de la puissance de vie qui est au cœur de notre terre intérieure, la Parole de Dieu agit comme une sorte d'engrais « bio » magnifiquement adapté à la condition d'hommes et de femmes que nous sommes, et ceci à chaque époque. À la faveur du travail du séminaire, nous avons constaté qu'il y avait une sorte d'asymétrie entre le rôle des femmes dans l'histoire biblique et leur rôle dans la gouvernance de l'Église, et par conséquent dans la liturgie. De fait, toute l'histoire biblique,

⁹ Émission diffusée le mercredi 8 février 2023, avec Véronique Delloye et Martine Henao interrogées par Sauro Orsini.

si on la reprend dans son entièreté, est jalonnée de rencontres avec des figures féminines qui, toutes, ont un rôle déterminant dans l'histoire du salut.

Sans nous attarder davantage sur l'Ancien Testament, je voudrais pointer quelques figures qui nous parlent à tous et qui sont l'arrière-fond de cette présence féminine. Bien sûr, il y a Tamar, Rahab, Ruth, Bethsabée. Mais nous pouvons aussi évoquer la mémoire des matriarches et des prophétesses, comme Sarah, l'épouse d'Abraham, Rebecca, la femme d'Isaac, Rachel la bien aimée de Jacob, Myriam, la sœur de Moïse, Déborah et bien d'autres encore. Nous ne pouvons aujourd'hui que nous réjouir de la quantité de publications qui, ces dernières années, ont vu le jour, réhabilitant le rôle des figures féminines dans le premier et dans le deuxième Testament.

S. O. : C'est de la présence des femmes dans le deuxième Testament dont vous voudriez nous parler aujourd'hui ?

Véronique Delloye : Tout à fait. Je pense justement que ce qui est dommage, c'est que nous sommes très habitués à la lecture des récits du Nouveau Testament, et nous ne réalisons pas à quel point la présence des femmes dans ces récits est totalement surprenante pour l'époque, une époque marquée par le patriarcat ambiant. Or le rôle des femmes est remarquable, non seulement dans les écrits évangéliques mais aussi dans les lettres de Paul et dans les Actes des Apôtres.

C'est tout à fait nouveau et cela vaut la peine de le souligner. Il y a Marie, la mère de Jésus, le groupe des femmes qui le suivent depuis la Galilée, Marie de Magdala, différentes Maries, Jeanne, Suzanne. Souvenez-vous aussi de Salomé, la mère de Jacques et de Jean. Et puis il y a aussi tous ces récits de rencontres avec Jésus. Des femmes qui sont désignées par leur origine géographique comme la Samaritaine, la Syro-phénicienne, la Cananéenne. D'autres sont identifiées par leur maladie physique – la femme qui perd du sang – ou bien par leur infirmité psychique – la femme guérie le jour du sabbat – ou encore par leur statut social – la pauvre veuve au Temple. Elles sont parfois identifiées aussi par leur qualité de pécheresse, que certains éditeurs ont d'ailleurs mis en exergue par des sous-titres dans la Bible. La pécheresse chez Simon ou la femme adultère. Chaque fois, ces femmes sont écoutées, accueillies à part entière par Jésus, simplement dans leur

dignité d'êtres humains. Il ne fait aucune distinction entre les rencontres avec des femmes ou avec des hommes. Jésus parle à ces femmes, il les écoute, il les guérit et il les envoie. Il les envoie annoncer.

S. O. : Vous avez dit, Véronique Delloye, que cette présence féminine dans le Nouveau Testament nous est familière. Et vous, Martine Henao, vous nous avez signalé le nombre important de publications s'intéressant directement à la place des femmes dans l'Évangile et dans l'Église. De quoi cette abondance de production peut-elle être le signe ? Qu'indique cette nouvelle attention portée aux femmes ?

M. H. : Je pense qu'elle nous indique deux choses. On ne peut que se réjouir de voir surgir un intérêt nouveau sur la place et le rôle des femmes dans les Écritures, et particulièrement dans les Évangiles, dans les Actes et les épîtres. Mais ce qui me semble peut-être plus intéressant encore à constater, c'est combien ces livres sont souvent l'occasion de faire jaillir la nouveauté de l'Évangile à partir même des rencontres de Jésus avec des femmes. C'est ce qui rend particulièrement intéressant l'étude de ces rencontres. D'ailleurs, à ma connaissance, et c'est assez étonnant, mais il n'y a pas d'équivalent masculin à cette littérature au sujet des femmes. Les librairies n'affichent pas de titres comme : *Les hommes dans l'Évangile*, ou bien *Jésus aime-t-il les hommes ?* On ne dispose pas d'ouvrage de type *Introduction à la vie spirituelle masculine*, ou bien encore *Force et virilité de l'amour au masculin !*

De telles réflexions ne semblent pas avoir retenu l'attention. Pourtant, il est étonnant que le comportement des hommes qui suivaient ou rencontraient Jésus dans les Évangiles n'ait pas suscité une réflexion spécifique sur la théologie masculine alors que parallèlement, pendant ce temps-là, les théologiens, hommes pour la plupart, proposent, à partir de leur étude et de leur interprétation des textes, une théologie de la femme. Et ceci sans prêter attention au fait que les femmes ne se retrouvent pas toujours dans ce modèle spirituel qui leur est proposé.

Ce dont nous pouvons nous réjouir effectivement, c'est que, depuis une cinquantaine d'années, les femmes ont pleinement accès aux études de théologie. Ce fait a élargi la façon de comprendre les textes en y incluant ou en y intégrant des points de vue féminins. Cet enrichissement est source

d'espérance mais n'a pas encore pénétré tous les textes du Magistère, ni la mentalité de certains clercs. Cette lenteur provoque parfois impatiences et exaspérations, particulièrement chez les femmes qui sont appelées au service de l'Église.

Relire les Évangiles à partir de l'expérience de Paul

S. O. : Martine Henao, vous utilisez des termes très forts et je me permets de les relever : exaspération, impatience. Puis-je vous demander d'être un peu plus précise ?

V. D. : Il y a de quoi être exaspérée lorsque l'on s'entend, nous les femmes, définies par des paroles exclusivement masculines et par des hommes d'Église. Souvent, dans la définition de ce qu'est une femme, ils accentuent des qualités qu'ils apprécient chez les femmes. La douceur, l'empathie, la discrétion, le service. Cela a quelque chose d'insupportable de s'entendre toujours définir par une parole qui n'est pas la parole des femmes. Les femmes aimeraient bien parler aussi un peu de ce qu'elles sont. Et si vous penchez sur les Écritures, on voit bien que cette définition des femmes ne correspond pas aux différents profils féminins proposés, notamment dans les Évangiles. Dans son Magnificat, quand Marie dit : « Le Seigneur a dispersé les hommes à la pensée orgueilleuse, il a jeté les puissants à bas de leurs trônes », ce ne sont pas là pour moi les mots d'une Sainte Vierge discrète ou soumise. La syro-phénicienne, qui force la main de Jésus pour que les petits chiens, c'est-à-dire les païens, puissent recevoir les miettes du royaume, est déterminée, elle argumente, elle a un caractère fort.

Et la Samaritaine dont nous allons parler, et toutes ces femmes qui restent près du Golgotha alors que les hommes sont absents... Enfin il y a Marie-Madeleine, envoyée par le Christ ressuscité annoncer, c'est à dire proclamer le cœur de notre foi aux apôtres : « Il est ressuscité ». Nous devons admettre que ce sont des femmes dont les qualités ne se limitent pas à ce qu'il est convenu de désigner comme intrinsèquement féminines : douceur, humilité, serviabilité etc. Les exemples sont nombreux dans le récit des Actes des Apôtres. Nous reconnaissons davantage aujourd'hui que Paul n'aurait jamais pu mener une telle mission sans le concours et le soutien constant de femmes qui étaient soit riches, soit disponibles et intelligentes, soit de

bonnes commerçantes. La question que nous nous posons est celle-ci : si les rédacteurs bibliques ont donné une telle importance aux femmes à une époque où il s'agissait d'une nouveauté absolue, que s'est-il passé pour qu'elles disparaissent dans l'organisation de l'Église institutionnelle ?

S. O. : Et alors là, j'ai une question. Je prends la liberté de la poser. Vous venez de parler de Paul... Que s'est-il passé avec Paul ? Car il faut bien constater que Paul n'a pas bonne presse auprès des femmes.

M. H. : Vous posez une question gigantesque et extrêmement intéressante. Les écrits de Paul ont forgé la théologie chrétienne et à ce titre sont incontournables. Mais il faut bien constater que pour la majorité des femmes, nous avons en mémoire des clichés qui sont fort désagréables à entendre. Notamment, en ce qui concerne la tenue vestimentaire, le silence intime pendant les assemblées, la soumission aux maris. Paul invite également les hommes à aimer leur femme. Mais ça, on l'oublie parfois... En fait, sans vouloir ignorer ces clichés – qui ont la vie dure – il faudrait pouvoir rendre un grand hommage à tous les travaux qui, ces dernières années, ont revisité le corpus paulinien. Ils accordent tous une importance décisive – et c'est vraiment très important – à la distinction que l'on peut faire entre les lettres authentiquement pauliniennes écrites dans les années 50-55, avant la mise par écrit des Évangiles, et des lettres plus tardives attribuées à Paul.

Tous ces écrits concordent en expliquant que chez Paul, il n'y a aucune discrimination entre les femmes et les hommes. Et d'ailleurs, c'est bien Paul qui a pu s'écrier avec une audace infinie : « *Vous tous qui avez été baptisés en Christ, vous avez revêtu Christ. Il n'y a plus ni juif, ni grec, ni esclave, ni homme libre, il n'y a plus l'homme et la femme, car tous vous n'êtes qu'un en Jésus-Christ* » (Ga 3,27).

S. O. : Donc, si je comprends bien, Martine Henao, vous dites que selon l'exégèse la plus récente, les lettres qui posent le plus de difficultés concernant le rôle de la femme, seraient des lettres tardives ou attribuées à Paul, tandis que la première pensée de Paul serait autre.

M. H. : Oui, la pensée de Paul est profondément novatrice. Et ce qui est extrêmement intéressant, c'est que, si Paul a eu une révélation foudroyante à Damas, il n'a pas pu, par la suite, lire les évangiles puisque les évangiles n'étaient pas écrits. Donc en fait, son évangile est le fruit de la fréquentation des disciples de Jésus. C'est à leur contact qu'il a expérimenté la Bonne Nouvelle vécue par des Juifs et par des païens, profondément transformés par l'Esprit de Jésus. Il s'est nourri de l'expérience existentielle de ces premières communautés et c'est grâce à cette expérience qu'il a pu proclamer cette totale nouveauté. En fait, Paul nous invite à retourner aux Évangiles pour y découvrir à notre tour une totale nouveauté pour le temps présent.

Le récit de la Samaritaine ou la rencontre de deux assoiffés

S. O. : Véronique Delloye et Martine Henao, vous voulez nous présenter une figure féminine particulièrement intéressante et novatrice dans le Nouveau Testament...

V. D. : Oui. Nous allons aborder le chapitre 4 de l'Évangile de saint Jean et nous avons pris la traduction de la Bible de Jérusalem. Ce récit nous parle d'une rencontre exceptionnelle entre un homme et une femme au bord d'un puits en plein midi. C'est l'un des sommets de l'Évangile de saint Jean. Nous suivons la longue marche de Jésus qui quitte la Judée pour rejoindre la Galilée de manière très étonnante. Plutôt que de longer le Jourdain, ce qui est le trajet habituel, il décide de passer par la Samarie. La Samarie est une terre extrêmement mal considérée par les Juifs du Sud. C'est une terre qui, depuis 931 avant Jésus, a décidé de se séparer de la Judée et donc de Jérusalem. Sur cette terre, les Samaritains ont commencé à se mélanger avec les nations et ils ont construit un temple sur le mont Garizim, un temple où ils adorent non seulement le seul vrai Dieu, bien sûr, mais en rendant aussi un culte à d'autres dieux.

Jésus va traverser une région qui est habitée par des hérétiques, des gens infréquentables. Il va même s'y arrêter car le texte nous dit qu'il est fatigué. Il ne s'arrête pas n'importe où. Il s'arrête tout près d'un puits à l'heure de midi. Vous savez aussi bien que moi, que quand on est dans le désert, personne ne commence à circuler à l'heure de midi, à l'heure la plus chaude du jour. Survient une femme, une Samaritaine, qui vient puiser de l'eau à ce puits. Le texte dit « le » puits. Il dit aussi la Source. Lorsqu'un homme et une femme se rencontrent au bord d'un puits dans le récit biblique, un lecteur averti comprend tout de suite que l'enjeu de la rencontre est important. Dans tous les récits de l'Ancien Testament, les scènes de rencontres entre un homme et une femme auprès d'un puits débouchent toujours sur une alliance, c'est-à-dire sur un mariage. Ce qui se passe comporte une dimension symbolique de première importance.

Cette femme qui n'avait pas du tout envie de croiser quelqu'un (c'est pour cela qu'elle venait à l'heure de midi) se retrouve seule en présence d'un homme. Situation déjà inconvenante, aggravée par le fait que cet homme est un Juif. Le texte précise : « Les Juifs ne peuvent pas avoir de relation avec les Samaritains. » Or que fait cet homme plutôt que d'essayer de passer inaperçu ? Il lui dit : « Donne-moi à boire. » Cette façon de la part de Jésus d'aborder une femme de Samarie est singulière. Il se met à son niveau alors qu'elle pense peut-être que Jésus va la mépriser avec son savoir et sa supériorité religieuse. Non, Jésus la regarde et lui demande un service : « Donne-moi à boire. » Extraordinaire manière d'entrer en relation.

La femme rétablit l'ordre des choses en s'étonnant : « Tu me demandes à boire, à moi qui suis une femme samaritaine ? »

Alors que les convenances n'autorisent pas d'échange entre eux, Jésus lui répond : « Si tu savais le don de Dieu et qui est celui qui te dit "Donne-moi à boire", c'est toi qui l'aurais prié, et il t'aurait donné de l'eau vive. » Vous imaginez bien que cette femme ne comprend absolument pas ce que ce Juif lui raconte. Et elle lui répond : « Seigneur, tu n'as quand même rien pour puiser. Et le puits est très profond. D'où l'as-tu donc l'eau vive ? » Jésus poursuit : « Quiconque boit de cette eau aura soif à nouveau, mais qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif. L'eau que je lui donnerai deviendra en lui source d'eau jaillissante en vie éternelle. » Si les auditeurs

de cette émission ne comprennent pas le sens des paroles de Jésus, ils rejoignent la Samaritaine qui veut juste de l'eau. En elle-même peut être pense-t-elle que toutes ses attentes vont être comblées et qu'elle n'aura plus à assurer des corvées d'eau. Aussi elle répond : « Seigneur, donne-moi cette eau afin que je n'aie plus soif et ne vienne plus ici pour puiser. » Elle reste là, à côté de cet homme. Et elle poursuit cette conversation qui prend un tour tout d'un coup plus personnel, parce que Jésus opère un déplacement pour l'inviter à se situer à un autre niveau. Il lui dit : « Va, appelle ton mari et reviens ici », Peut être Jésus souhaite-t-il poursuivre l'échange en présence des deux membres du couple. La femme, désarmante d'authenticité, confesse : « Je n'ai pas de mari. » Et Jésus de dire : « Tu as bien fait de dire : je n'ai pas de mari, car tu as eu cinq maris, et celui que tu as maintenant n'est pas ton mari. En cela tu dis vrai. »

La femme s'ouvre à une relation en vérité où elle ne se sent pas jugée. Devant cet homme qui a osé lui demander à boire, elle laisse tomber le masque. On peut percevoir dans la vérité de sa réponse l'expression d'une femme blessée fragilisée par une quête d'amour inassouvi. Cette femme est aussi une figure du peuple samaritain. Un peuple de Samarie blessé de se sentir méprisé, jugé, discriminé. Et Jésus est Celui qui veut vraiment révéler à quel point le vrai Dieu se donne autant aux Samaritains qu'aux Juifs pieux de Jérusalem. Toujours est-il que ce moment de vérité est magnifique et va rendre possible la déclaration surprenante de la femme confessant des connaissances théologiques : « Je sais que le Messie doit venir, celui qu'on appelle le Christ. Quand il viendra, il nous dévoilera tout. » La manifestation de la vérité est contagieuse et c'est alors au tour de Jésus de s'exclamer : « C'est moi celui qui te parle ».

Au même moment arrivent les disciples. Ils ne comprennent pas pourquoi Jésus parle avec une femme, surtout une Samaritaine. Et que fait la femme ? Elle s'enfuit, elle part dans la ville en laissant la cruche et elle va dire à tous les gens qu'elle fuyait jusqu'à présent : « Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait, ne serait-il pas le Christ ? » Eux l'écoutent, se précipitent à la rencontre de cet étranger. Ils se mettent à dialoguer avec Jésus qui propose de demeurer chez eux. Il va rester pendant deux jours. Et le récit s'achève alors que les hommes, et peut être les femmes, venus voir Jésus

déclarent : « Ce n'est plus sur tes dires que nous croyons, nous, nous l'avons nous-mêmes entendu et nous savons que c'est vraiment lui le sauveur du monde. »

Je propose d'arrêter là le récit en tant que tel, et d'approfondir certains moments de la rencontre.

Une rencontre source de révélation

S. O. : En effet. Dans votre récit, vous avez déjà mis en évidence les nombreux points dont la signification nous interpelle : une rencontre autour du puits, le jaillissement de l'eau vive, la dynamique de la rencontre entre la femme et Jésus et finalement sa façon d'annoncer sa rencontre à ceux qu'elle conduit à Jésus. Martine Henao, avez-vous aussi quelque chose à nous dire à propos de ce puits d'eau vive ?

M. H. : Oui... Ce que je trouve particulièrement intéressant dans ce récit, c'est qu'il commence par situer le puits près de la ville de Sychar, ancrant ainsi le récit dans la continuité d'une géographie et de l'histoire des patriarches, déjà présente dans l'Ancien Testament. Le puits est construit réellement sur une source. Et la tradition rabbinique a construit une métaphore extrêmement riche autour de la signification du puits et de la source d'eau vive. De fait, la tradition rapporte que Jacob a fait jaillir l'eau vive de ce puits en une telle abondance que celle-ci débordait par-dessus la margelle du puits. Dans ces mêmes traditions, le don de l'eau et le don du puits ne font plus qu'un. C'est le don de la vie. Or, le texte précise presque d'une façon amusante que Jésus est assis sur la source d'eau vive. Il est en quelque sorte lui-même le puits qui nous abreuve de l'eau qui ne tarit jamais.

Ce rappel, situé au début du récit, permet de préparer le lecteur averti à la révélation que Jésus va faire de son identité messianique.

S. O. : Je reviens sur le cœur de la rencontre. Dans ce face à face, n'y a-t-il pas, de part et d'autre, l'expression d'une soif ?

M. H. : Oui. Revenons à la signification profonde de l'eau et de la soif. On assiste en quelque sorte à la rencontre de deux soifs. Il y a au départ la soif physique de la femme qui se rend au puits. Puis, il y a la soif physique de

Jésus qui demande à boire et qui suscite la révélation de la soif existentielle d'une vie en plénitude. Et au fur et à mesure que Jésus accompagne ce désir de plénitude de la femme, la femme se révèle en vérité, ce qui permet à Jésus, à son tour, de se révéler lui-même. Il avait soif de cette révélation, comme on le reverra tout à l'heure.

S. O. : Véronique Delloye, voulez-vous ajouter quelque chose à ajouter sur ces rencontres et les révélations réciproques ?

V. D. : Peut être juste un mot sur ce face-à-face homme/femme qui se réalise pleinement dans le récit évangélique alors qu'au chapitre 2 de la Genèse la rencontre en face-à-face entre Adam et Eve ne s'était pas produite. Dans la scène rapportée par saint Jean, on assiste à une sorte d'approvisionnement réciproque. Progressivement la femme accorde sa confiance à l'étranger et entre en dialogue avec lui jusqu'à pouvoir vivre avec lui un moment de totale vérité. Ce dévoilement de la femme autorise Jésus à révéler qui il est.

La Samaritaine, figure féminine du disciple annonçant la Parole

S. O. : En quoi donc alors la figure de la Samaritaine enrichit notre propos, notre conversation sur l'Église des femmes avec des hommes ?

V. D. : Ah, mais justement, au départ nous l'avons vu, la rencontre était plus que risquée. Une femme méfiante avec un homme supposé ne pas lui parler. L'un et l'autre avancent à petits pas...

Et la rencontre se fait, je le répète, en face-à-face. Elle a tellement de joie qu'elle court à la ville pour dire aux gens : « Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait, ne serait-il pas le Christ ? » Et elle oublie sa cruche. Relevons sa manière de s'adresser aux personnes de la ville avec une grande délicatesse, sous la forme de question : « Ne serait-il pas le Christ ? », laissant à ces personnes de la ville le choix de venir expérimenter à leur tour dans leur vie personnelle qui est Jésus pour eux. La Samaritaine se comporte comme Jean-Baptiste, c'est à dire qu'elle conduit les personnes vers Jésus sans les forcer, en respectant leur liberté, c'est en ce sens qu'elle est une figure du disciple témoin.

De telle sorte qu'ils pourront dire : « Ce n'est pas par ta parole que nous croyons en Lui, c'est parce que nous l'avons rencontré. » Cet effacement du témoin, du disciple qui laisse la puissance de la présence du Christ se manifester auprès de chaque individu dans sa vie particulièrement, interpelle une dimension du débat sur le rôle des femmes avec les hommes aujourd'hui dans l'Église, parce que la Samaritaine est une figure de disciple. Je voudrais juste ajouter une toute petite chose que je considère importante. Jean-Baptiste est un prophète qui est très fort, conforme aux prophètes de l'Ancien Testament dans sa manière d'être, d'être habillé, etc. C'est un homme. Au chapitre 4 de l'Évangile de saint Jean, on bascule vers un autre type de disciple qui, de plus, est une femme. Avec la Samaritaine, nous entrons dans la nouveauté du Second Testament.

M. H. : Vous avez raison de nous inviter à être attentives au rôle de disciple des figures féminines présentes dans les Évangiles. Je voudrais toucher un point délicat et je souhaite l'aborder avec beaucoup de respect pour les personnes qui nous écoutent et qui ont une grande piété mariale, un point de vue un peu différent de ce qu'on entend dire. La tradition du Magistère a souvent proposé Marie, mère de Jésus, comme modèle d'accomplissement féminin pour la sanctification des femmes. Dans cette logique, les femmes ont le choix entre une virginité consacrée et un accomplissement comme épouse et mère. Car si l'on définit la vocation de la femme uniquement à partir d'une théologie mariale, je dis bien uniquement, cela peut conduire à des dérives assez réductrices et même aujourd'hui, comme on l'a vu, à des dérives plus graves d'ordre psycho-mystique. Alors que justement, face à ces types de dérives qui mettent en exergue des fonctions féminines liées à la maternité ou à l'alliance nuptiale, le récit de la Samaritaine fait surgir une femme... normale, qui peut devenir une figure inspirante pour tout type de femmes quel que soit leur état de vie : religieuses, épouses, mères, divorcées, célibataires.

Laissons-nous saisir chacun par la profondeur de la rencontre entre Jésus et la Samaritaine. Elle nous indique le chemin qui ouvre au don de vie. Elle nous invite à recevoir cette source jaillissante. Comment surgit-elle cette source jaillissante ? Si on scrute le texte, on voit que ce jaillissement est le fruit d'une rencontre très intime. Il est très difficile de mettre des mots

appropriés pour rendre compte d'une expérience relationnelle d'intimité entre une femme assoiffée d'amour et un homme assoiffé de lui donner cet amour. Et c'est au cœur de la rencontre de ces deux soifs que surgit en quelque sorte une révélation mutuelle. Je parle de révélation mutuelle parce que, un peu plus tard dans le récit, les disciples reviennent avec les provisions qu'ils sont allés chercher et demandent à Jésus de partager leur repas. Et Jésus n'a plus faim. Il dit mystérieusement : *ma nourriture, c'est de faire la volonté de mon Père*, comme si, en fait, il venait *d'être nourri* par la révélation de la femme. Cela me semble être vraiment le cœur d'une profonde interpellation pour nous, dans nos communautés d'aujourd'hui.

Autrefois, dans l'Église primitive, le récit de la Samaritaine était proposé en période pascale comme l'itinéraire d'un chemin de catéchèse. Alors, pourquoi aujourd'hui ne reprendrions-nous pas à notre compte, ensemble – hommes et femmes, clercs et laïques –, l'actualité de cette nouveauté évangélique ? Par le biais d'une figure féminine, tout disciple, masculin ou féminin, est invité à un chemin de conversion. La figure de la Samaritaine nous concerne tous individuellement au masculin comme au féminin en tant que disciple, mais on peut encore élargir. On pourrait voir la figure de la Samaritaine comme la figure de notre Église d'aujourd'hui ou de nos communautés. Et quel est en fait l'enjeu existentiel de nos communautés aujourd'hui ? C'est de retrouver ensemble cette démarche de vérité qui nous permet de recevoir le don qui va faire surgir en chacun d'entre nous cette source jaillissante. Je pense que nous pourrions tous revenir nous asseoir ensemble sur la margelle du puits de la Samaritaine.

Car c'est là qu'elle a reçu l'onction baptismale qui lui a insufflé sa vocation de disciple, une vocation tellement nette et claire qu'elle en a déposé sa cruche au bord du puits, parce qu'elle n'en a plus besoin. Sa vocation à elle maintenant, c'est d'aller chercher ceux à qui elle peut annoncer cette bonne nouvelle de l'existence d'un puits alimenté par une eau qui ne se tarit jamais.

S. O. : Si je reconstruis votre raisonnement, je dirais que s'il est nécessaire de faire un pas en tant qu'hommes et femmes vers la compréhension de la figure de cette femme disciple, il serait bon aussi de revisiter la manière dont on relit les textes. Je reprends un de vos commentaires en début de cette conversation où vous disiez que vous

trouviez étonnant qu'on ait fait une théologie masculine du féminin mais jamais une théologie du masculin en tant que tel. Serait-ce une piste à explorer ? Travailler cette piste pourrait nous aider à grandir ensemble... Je suis conscient que c'est une question importante pour notre époque. Il n'est pas évident que nous ayons des réponses.

M. H. : Mais il y a une réponse qui nous remplirait de joie comme la Samaritaine, c'est que l'on puisse effectivement faire des travaux théologiques ensemble, des femmes avec des hommes. Que chacun puisse parler de ce qu'il est. Éviter que l'un parle de l'autre, à la place de l'autre. La vraie joie, ce serait de travailler ensemble à une théologie de la rencontre, de la relation, de ce que le féminin et le masculin ont à construire ensemble. Souvenons-nous du projet divin révélé dans la Genèse : créer de telle façon que nous découvriions ensemble le chemin de la ressemblance qui dévoile l'image du Créateur. Au commencement... c'est encore aujourd'hui.

S. O. : **Je reviens avec une question fort similaire à celle que je posais au terme de la conversation passée. Percevez-vous des signes précurseurs de cette dynamique nouvelle ? Des recherches théologiques conjointes, par des hommes et des femmes, dans l'Église ?**

M. H. : Je pense que oui. Je ne pense pas que ce soit vraiment par choix, mais par nécessité. L'Église, ce n'est un secret pour personne, est en crise. Dans cette crise, il y a, au nombre des problèmes, ceux qui peuvent être imputés aux dérives gravissimes d'emprise. Ces dernières témoignent entre autres d'un non-ajustement du masculin et du féminin. Dans une prochaine émission, nous traiterons le thème du masculin et du féminin à travers la perception jungienne. Je pense qu'il y a là un trésor à explorer. Ne pas se laisser enfermer dans nos identités respectives d'hommes et femmes et prendre conscience que nous avons tous des qualités masculines et féminines à conjuguer pour travailler ensemble à la ressemblance, pour recevoir, les uns et les autres, la Parole de Dieu et cheminer ensemble. Nous sommes invités à dépasser cette question des hommes, des femmes, des clercs ou des non-clercs, des prêtres, des évêques. Ce qui est vraiment à faire ensemble, c'est de recevoir ensemble cette Parole et voir comment elle nous transforme.

S. O. : Véronique Delloye, est-ce que vous trouvez que cela indique une pratique qui dépasse le travail de recherche théologique mais qui pénètre vraiment la vie de communauté ?

V. D. : Je crois qu'aujourd'hui, il y a vraiment des communautés qui sont à l'ouvrage dans lesquelles tous les types de rôles sont interchangeables. Il y a des hommes, des prêtres qui sont des responsables formidables de certains regroupements paroissiaux. Il y a aussi des femmes qui font ce travail. Il y a de grands pas en avant. Des femmes ont été nommées par le pape François à la tête de dicastères, à des positions où elles peuvent influencer certaines décisions. On aimerait que ce soit plus important et plus rapide comme évolution. Mais comment dire plus rapide dans l'Église, qui est un édifice tellement énorme, difficile à faire bouger, que même le Pape François, avec toute son énergie et son dynamisme, éprouve moult difficultés à le faire.

S. O. : Mais pensez-vous que les femmes aimeraient devenir prêtre ou assumer des ministères ordonnés ?

V. D. : Peut-être certaines d'entre elles mais on ne parle pas du tout de cela ici. Ce que nous souhaitons, c'est que dans les processus de décision, il y ait ce type de rencontres. Des hommes et des femmes, des clercs, des laïcs qui se parlent d'un sujet sur lesquels ils sont compétents, qui leur tient à cœur, qui est important pour l'Église et où l'on entende à la fois une parole féminine et une parole masculine. Ça me paraît être un équilibre tout simplement élémentaire.

S. O. : Martine Henao, vous voulez ajouter quelque chose ?

M. H. : Oui, je souscris à ce que dit Véronique Delloye. Je crois profondément – ce que nous avons appris, l'une et l'autre, lors de notre formation à l'Institut d'Études théologiques – que les Écritures sont au cœur de la théologie. Et je pense que la première des choses à faire et qui se fait d'ailleurs, mais qu'il faut faire et refaire sans cesse, c'est recevoir ensemble, hommes et femmes, théologiens et théologiennes, au sein des communautés et aux périphéries, cette semence de la Parole de Dieu qui ouvre nos terres à une autre compréhension porteuse de vie.

D'avantage qu'une question uniquement de gouvernance, c'est une question d'interprétation des Écritures en vue d'une conversion. Que nous nous convertissions... que nous nous laissions convertir mutuellement à écouter ce à quoi nous sommes appelés.

S. O. : Je dirais que les pistes que vous indiquez et les exemples que vous nous donnez nous ferait presque penser que la crise dont vous nous avez parlé, Véronique Delloye, est déjà, en réalité, derrière et que nous nous acheminons déjà vers quelque chose d'autre. Je vous remercie de votre présence et de votre contribution.

Pour aller plus loin

- Irmtraud FISCHER, Des femmes aux prises avec Dieu. Récits bibliques sur les débuts d'Israël, Paris, Cerf (Lire la Bible, 152), 2008.
- Anne-Marie PELLETIER, L'Église, des femmes avec des hommes, Paris, Cerf, 2019
- Anne-Marie PELLETIER, L'Église et le féminin. Revisiter l'histoire pour servir l'Évangile, Paris, Salvator (Forum), 2021
- Chantal REYNIER, Les femmes de Saint Paul, collaboratrices de l'Apôtre des nations, Paris, Cerf, 2020.
- Jean RADERMAKERS, La prophétie : d'hier et d'aujourd'hui, Paris : CLD, 2020. *Lumen Vitae* : « Où sont les femmes ? », 77, 2022/3.

Hommes et femmes, baptisés et ministres ordonnés au fil de l'histoire¹⁰

Régine Habay : Examinons aujourd'hui l'évolution historique de la place des baptisés, hommes ou femmes, et des ministères ordonnés, évêques prêtres et diacres, au sein de l'Église catholique. Il s'agit d'un passage nécessaire pour comprendre la situation actuelle des femmes et des laïcs au sein de l'Église et dessiner des avancées. Pour ce faire, nos interlocutrices sont Catherine Jongen et Catherine Chevalier.

Catherine Jongen, comme philologue classique vous avez enseigné le latin et le grec. Les jeunes sont votre centre d'intérêt principal et vous avez d'ailleurs été la coordinatrice des pastorales de jeunes en Belgique (2017-2020). Vous vous êtes ensuite formée pour devenir thérapeute de couple et sexothérapeute, une activité que vous exercez avec votre mari. Par ailleurs, vous continuez d'être passionnée par tous les sujets qui touchent de près ou de loin à l'éducation à la vie relationnelle affective et sexuelle auprès des jeunes mais aussi à leur protection contre les discours idéologiques... Comment vous retrouvez-vous alors dans ce sujet plus historique ?

Catherine Jongen : J'ajoute que ma priorité est d'être épouse et la mère de 4 enfants. Dans le séminaire où nous avons travaillé la problématique de la place « des femmes avec des hommes » dans l'Église, j'ai eu l'occasion de travailler sur l'histoire du diaconat féminin en m'appuyant sur l'ouvrage de Bernard Pottier qui y est consacré¹¹.

R. H. : Quant à vous, Catherine Chevalier, vous avez travaillé de longues années au service de la formation des adultes et plus particulièrement des agents pastoraux dans le Brabant wallon, donc des femmes et des hommes qui travaillent dans l'Église. Vous êtes docteure en théologie et vous travaillez aujourd'hui au Centre de théologie pratique de l'UCLouvain. Vous

¹⁰ Émission diffusée le mercredi 8 mars 2023, avec Catherine Jongen et Catherine Chevalier interrogées par Régine Habay.

¹¹ Bernard POTTIER, *Le diaconat féminin : jadis et bientôt*, Bruxelles, Lessius, 2021.

enseignez notamment les sacrements. Vous êtes aussi la rédactrice en chef de la revue *Lumen Vitae*.

Catherine Chevalier : Oui. Ma thèse doctorale a porté sur la formation des agents pastoraux laïcs. Cela m'a conduit à réfléchir à l'articulation entre les différents ministères dans l'Église catholique. Dans mon cours sur les sacrements, j'ai notamment approfondi entre autres la question du sacrement de l'ordre et son histoire. J'ajoute que je suis membre de l'Institution thérésienne, une association internationale de laïcs, et j'y suis engagée dans un choix de célibat pour l'Évangile.

Dans la Bible

R. H. : Commençons donc le parcours sur la place des ministères dans la Bible. Dans l'Ancien Testament, ides hommes sont désignés comme prêtres. Quel était leur statut, leur fonction et comment devenait-on prêtre en ce temps-là ?

C. J. : L'Ancien Testament nous parle des lévites, des prêtres et des grands-prêtres. Ils font tous partie de la Tribu de Lévi qui est l'une des douze tribus d'Israël. Les prêtres et les grands-prêtres appartiennent exclusivement à certaines familles de cette tribu, et leurs charges étaient héréditaires. Ce caractère héréditaire exigeait un véritable engagement personnel et volontaire même s'il ne s'agissait pas d'un appel vocationnel au sens où on en parle aujourd'hui¹².

R. H. : Passons au Nouveau Testament : comment Jésus s'est-il positionné par rapport à l'existence des prêtres dans le judaïsme de son temps ? En appelant des apôtres, a-t-il voulu appeler des prêtres ?

C. C. : Effectivement, Jésus s'est positionné par rapport à la tradition dans laquelle il était enraciné. Dans le groupe des disciples de Jésus – parmi lesquels il y avait des femmes, comme Marie, Suzanne, Marie de Magdala, Jeanne –, il y a un groupe qui ressort, ce sont « les Douze » : Jésus les appelle chacun personnellement. Ils sont présents au dernier repas, « la Dernière Cène » où Jésus leur demande de refaire le geste du partage du

¹² *Ibid.*, p. 28.

pain « en mémoire de lui ». Après les premières apparitions de Jésus ressuscité aux femmes devant le tombeau, Jésus apparaît encore aux Douze rassemblés. Le choix des Douze est significatif parce que ce nombre renvoie aux 12 tribus d'Israël, et pas à une seule tribu comme dans le cas des prêtres et des lévites. La nouveauté apportée par Jésus, c'est que l'appel à annoncer l'Évangile – telle est la mission spécifique des apôtres – peut être lancé à tous et **cette mission** n'est pas héréditaire.

R. H. : Le Nouveau Testament parle-t-il spécifiquement de « prêtres » ?

C. C. : Non, on ne trouve pas de mot « prêtre » – en grec *hiereus*, traduit en latin par *sacerdos* – dans le Nouveau Testament, sauf dans la lettre aux Hébreux pour désigner Jésus comme le grand prêtre qui met fin à tous les sacrifices (He 2,17 ; 3,1 ; 4,15-16 ; 5, 1-7.10). C'est le mot par lequel on désignait les prêtres qui offraient les sacrifices. C'est très significatif que ce mot soit absent du Nouveau Testament. Dans les écrits néotestamentaires autres que les Évangiles, quand on parle des différents services dans la communauté chrétienne, on emploie d'autres termes. « Presbytre » est le terme le plus employé (65 fois), et il est toujours au pluriel. Cela signifie ancien ; c'est le terme par lequel on désignait les responsables dans les synagogues.

Ce qui est compliqué à comprendre pour nous, francophones, c'est que le mot presbytre – ancien – comme les mots *hiereus* ou *sacerdos* ont tous les trois été traduits par le mot prêtre en français¹³.

R. H. : Trouve-t-on dans le Nouveau Testament d'autres traces de ce qui va devenir les ministères ordonnés ?

C. J. : Oui, on y retrouve le mot *episcopos*, qui veut dire celui qui supervise et le mot *diaconos*, deux termes qui renvoient à « évêque » et « diacre » et qui désignent des services rendus au sein de la communauté chrétienne. Ce n'étaient cependant pas des ministères ordonnés au sens où on l'entend actuellement : leurs fonctions n'étaient pas encore définies. Relevons ici que

¹³ Bernard SESBOÛÉ, *Invitation à croire. 2. Des sacrements crédibles et désirables*. Paris, Cerf, 2009, p. 256-258.

dans le Nouveau Testament, une femme, Phébée, est appelée diacre (Ro 16,1-2).

D'autres mots désignent les services rendus dans la communauté chrétienne : « apôtres, prophètes et docteurs, évangélistes et pasteurs, parfois aussi président, guide » : il existe une variété de termes pour désigner les serviteurs du Christ.

Ajoutons tout de suite que parmi les personnes qui servaient la communauté, des femmes ont eu une certaine autorité : on peut citer, parmi d'autres, Lydia (Ac 16, 14-15), ou encore Chloé (1Co 1,11). La présence des femmes est à souligner dans les Évangiles et témoigne de l'inouï du message du Christ¹⁴. Paul présente aussi plusieurs couples engagés dans l'évangélisation : Philémon et Apphia (Phm 1,2), Prisca et Aquilas (Ac 18,1), Andronicos et Junia (Rm 16,7)¹⁵.

R. H. : Pouvez-vous nous expliquer plus concrètement comment ces communautés vivaient et s'organisaient ?

C. J. : La famille, et donc la maisonnée, va jouer un rôle important dans l'évangélisation et par conséquent dans l'évolution de la structuration de l'Église. Toujours dans le Nouveau Testament, l'évangéliste Luc présente l'Église de maisonnée comme le lieu de la convivialité, de la fraction du pain en mémoire du Christ et de l'enseignement. En parlant de convivialité, St Paul, dans sa première lettre aux Corinthiens, demande de faire bon accueil aux voisins et aux gens de l'extérieur afin de faire passer l'Évangile de proche en proche¹⁶.

Par la suite, ce qui va distinguer les chrétiens dans les premiers siècles, c'est de se réunir et de célébrer leur culte dans le cadre d'une maison, et non pas dans un Temple, considéré comme la demeure d'un dieu. Des maisons où cohabitaient maîtres et esclaves, c'est-à-dire des lieux de parenté étendus, ouverts au voisinage, insérés dans la cité, et aussi ouverts aux échanges.

¹⁴ Cf. *supra*, 2^e émission, p...

¹⁵ Joëlle FERRY, « Responsabilités et autorité exercées par des femmes dans le Nouveau Testament », dans *Lumen vitae*, 77, 3, 2022, p. 251-253.

¹⁶ Marie-Françoise BASLEZ, *L'Église à la maison*, Paris, Salvator, 2021, p. 181.

On sait par exemple que la mission chrétienne a pu s'appuyer sur des familles de commerçants.

Au cœur des trois premiers siècles, la place de la femme dans la maisonnée, mais aussi son influence dans l'Église, est à remarquer. Son travail domestique leur fournissait en effet une certaine indépendance économique, ce qui explique ces grandes figures féminines qu'on trouve dans le Nouveau Testament et par la suite.

Par ailleurs, il est intéressant de constater que jusqu'au début du 4^e siècle, l'Église a connu des lignées d'évêques : il s'agissait d'hommes mariés, pères de famille et chefs de maisonnée. Cette transmission de la charge de père en fils a donné une certaine stabilité à ces jeunes communautés¹⁷.

Les premiers siècles de l'histoire de l'Église

R. H. : Après les fondements dans le Nouveau Testament, quelles sont les principales évolutions ?

C. C. : Fin 1^{er} et début du 2^e siècle, le vocabulaire se resserre et c'est chez Ignace d'Antioche (v. 35 - v.110) qu'on voit émerger la trilogie « évêque, presbytre, diacre »¹⁸ : l'évêque préside la communauté, comme il préside l'eucharistie au nom du Christ ; les presbytres représentent les Apôtres à la Cène ; et les diacres assurent le service. L'évêque exerce un rôle d'unité en ce temps où les communautés peuvent être menacées tant en interne par les dissensions doctrinales qu'en externe par les persécutions. Ignace invite dès lors à serrer les rangs autour de l'évêque. Mais cet évêque n'est pas seul : il est entouré d'un conseil des « anciens » (les presbytres) et il est secondé par les diacres. Ce modèle va se généraliser dans le bassin méditerranéen. Petit à petit, avec l'extension des communautés, l'évêque va confier aux presbytres la responsabilité d'une communauté en banlieue des villes ou à la campagne. Les diacres, par contre, restent au service direct de

¹⁷ *Ibid.*, p. 165-167

¹⁸ B. SESBOÛÉ, *Invitation à croire*.2, p. 264-265. Sur l'apparition de l'épiscopat monarchique, voir aussi Roger GRAYSON, « Les *Lettres* attribuées à Ignace d'Antioche et l'apparition de l'épiscopat monarchique », dans *Revue Théologique de Louvain*, 10, 1979. p. 446-453.

l'évêque pour assurer des missions telle que l'économat, la distribution des dons, le bon ordre des célébrations, porter l'eucharistie aux malades...

R. H. : Vous parlez des diacres. Actuellement, au Vatican, une Commission travaille sur l'ouverture du diaconat permanent aux femmes¹⁹. Y avait-il des femmes parmi ces diacres aux premiers temps de l'Église ?

C. J. : Oui, il y avait des femmes. C'est intéressant de comprendre le rôle de ces femmes diacres appelées diaconesses. Il a varié mais on peut s'entendre sur le fait qu'elles préparaient les femmes au baptême et faisaient l'onction au moment du rite du baptême. Elles organisaient également les pèlerinages des femmes et protégeaient les femmes vulnérables²⁰. En Orient, l'institution des diaconesses est clairement définie. Dans des textes du 3^e siècle, elle est décrite pour la première fois et elle existe encore aujourd'hui. Elle se maintient en vigueur pendant longtemps sous une forme plus ou moins unifiée²¹.

C'est très significatif de rappeler qu'à Liège, en 2019, au sein de la communauté de l'Église syriaque orthodoxe, l'évêque orthodoxe du lieu a ordonné 22 jeunes femmes mariées ou célibataires²².

Les sources occidentales nous signalent également la présence des diaconesses. Certains papes ont encore porté des décrets aux 11^e et 12^e siècles permettant l'ordination de diaconesses²³.

¹⁹ Signalons ici que le ministère diaconal comme ministère propre a disparu en Occident suite à son déclin à partir du 5^e siècle. N'en est restée pendant des siècles que l'étape du « diaconat » par laquelle les candidats au sacerdoce passent avant leur ordination presbytérale. Ce ministère a été rétabli pour des hommes mariés ou célibataires par le concile Vatican II et est appelé « diaconat permanent » pour le distinguer de l'étape diaconale des candidats au sacerdoce. C'est sur l'ouverture de ce ministère aux femmes que travaille la commission évoquée.

²⁰ B. POTTIER, *Le diaconat féminin*, p. 63.

²¹ *Ibid.*, p. 43.

²² www.cathobel.be/2019/01/ordination-de-diaconesses-a-leglise-syriaque-orthodoxe-de-liege

²³ B. POTTIER, *Le diaconat féminin*, p. 67.

R. H. : Des femmes ont été diacres, mais parmi les prêtres et les évêques, il n'y a jamais de femmes. Arrêtons-nous à ces ministères ordonnés, que peut-on dire de leur évolution au fil des siècles ?

C. C. : Nous pouvons nous arrêter à une première étape, celle des premiers siècles de l'histoire de l'Église : comment y comprenait-on l'ordination de l'évêque, du presbytre et du diacre. Il va y avoir d'importantes évolutions par la suite. D'après une enquête menée dans les textes de la littérature chrétienne des cinq premiers siècles, on peut dire qu'au cours de cette période, le geste de l'imposition des mains – qu'on retrouve déjà dans le Nouveau testament (cf. 1 Tm 4,14 ; 2 Tm 1,6-7) – transmet un charisme permanent, qui est un don de l'Esprit. Ce don de l'Esprit est compris comme une continuation du don que le Christ a fait à ses Apôtres. Ce don transmis extérieurement par l'imposition des mains traduit l'action intérieure du Christ qui marque le ministre de son empreinte spirituelle. Celui qui est marqué par cette empreinte devient un « instrument vivant » de la grâce, mais pas pour sa sainteté personnelle. En effet, c'est par le baptême que tous les chrétiens sont marqués par l'Esprit saint. L'empreinte reçue lors de l'ordination marque les ministres ordonnés pour le service de la communauté. C'est pour cela qu'ils sont ministres des sacrements, indépendamment de leurs qualités ou limites personnelles, pour accompagner le chemin de sainteté de tout le peuple chrétien²⁴.

Notons encore qu'à l'époque, l'évêque et les diacres sont choisis par le peuple. C'est le cas d'Augustin qui était prêtre, c'est le cas d'Ambroise de Milan qui n'était pas encore baptisé. Les prêtres eux sont choisis par l'évêque, après avis du clergé et du peuple. Les baptisés sont donc impliqués dans l'appel et le discernement des ministres²⁵.

R. H. : Y a-t-il d'autres étapes marquantes ?

C. J. : Comme étapes importantes dans l'histoire de l'Église, il faut s'arrêter à 313 et 380. En effet, en 313, l'édit de Milan promulgué par l'Empereur Constantin reconnaît la religion chrétienne comme licite et met fin aux

²⁴ Joseph LÉCUYER, *Le sacrement de l'ordination. Recherche historique et théologique* (Théologie historique 65), Paris, 1983, p. 209-270.

²⁵ Paul DE CLERCK, « Ordination, Ordre », dans *Catholicisme* t. 10 (1984), col. 166-167.

persécutions antérieures. En 380, l'édit de Thessalonique promulgué par l'empereur Théodose fait un pas de plus : il fait de la religion chrétienne la religion officielle de l'Empire romain tout entier. Cela va de pair avec la fin des persécutions et cela marque un tournant radical dans le recrutement du clergé de l'Église. Devenir diacre ou prêtre, ce n'est plus s'exposer au martyre et aux poursuites mais au contraire avoir un statut social officiel et même un revenu financier. L'Empire va organiser les diocèses selon son administration propre²⁶.

Signalons encore une autre évolution conséquente de ce rapprochement entre l'Église et l'Empire romain : alors que dans les siècles précédents, un diacre ou un presbytre pouvait être ordonné évêque²⁷, l'Église va calquer son organisation sur celle du *Cursus honorum* de l'Empire romain. Un parcours linéaire, appelé ici *cursus honorum ecclésiastique*²⁸, avec la gradation portier, lecteur, exorciste, acolyte, sous-diacre, diacre, prêtre et évêque²⁹.

R. H. : Cette situation nouvelle va-t-elle modifier la fonction ou la mission du prêtre ?

C. C. : On peut signaler ici deux évolutions. La première concerne le vocabulaire par lequel on désigne les prêtres. À partir du moment où l'évêque est celui qui préside l'eucharistie, on va lui appliquer le titre de « sacerdos », le mot qui désigne celui qui offre les sacrifices. Quand les prêtres se voient déléguer la présidence de communautés – parce que les églises se multiplient dans les villes et dans les campagnes – on va les désigner comme des « sacerdos de second rang », par rapport à l'évêque³⁰.

La seconde évolution se marque dans les rites liés à l'ordination. On va voir apparaître dans le rite romain à partir du milieu du 5^e siècle un rite qui précède l'ordination diaconale : l'entrée en cléricature par laquelle on signifie que ces ministres ordonnés font partie d'un ordre spécifique. C'est une

²⁶ B. POTTIER, *Le diaconat féminin*, p. 80-81.

²⁷ *Ibid.*, p. 76.

²⁸ *Ibid.*, p. 81.

²⁹ <https://omci.inha.fr/s/ocmi/item/1147> (consulté le 25 septembre 2023).

³⁰ B. SESBOÛÉ, *Invitation à croire.2*, p. 265.

première étape de la mise à part des ministres ordonnés. À la même époque, le choix par élection des ministres ordonnés perd de son importance : on passe d'une élection à une approbation par acclamation, qui deviendra plus tard une approbation silencieuse³¹.

Autre évolution des rites d'ordination, on va visualiser les dons qui sont faits. Le développement de cette visualisation se comprend dans un contexte où le peuple comprend de moins en moins le latin. On le voit par exemple, à partir du 8^e siècle, pour les acolytes et sous-diacres qui sont des auxiliaires des diacres pour le service de la communion. Leur ordination a lieu au moment de la communion, on y remet à l'acolyte le *sacculum* (sac pour les pains consacrés) et au sous-diacre le calice³².

Ces gestes vont contribuer à sacraliser les personnes qui reçoivent ces dons et leurs missions. Ainsi, pour le prêtre, à partir du 9^e siècle, on va visualiser l'onction des mains, ce qui met l'accent sur son rôle de président de l'eucharistie. Pour l'évêque, un évangéliste est porté sur sa tête par des diacres, on va ajouter à l'onction des mains (8^e s.) ou l'onction de la tête (comme les rois, 9^e s.), la remise de l'anneau et du bâton (9^e s.). Cela fait de lui un seigneur !³³ Tous ces éléments creusent la distance entre les ministres ordonnés et le peuple chrétien.

En forçant un peu le trait, on peut dire qu'on passe au fil du premier millénaire d'un témoin de la foi, voire un martyr comme Ignace d'Antioche, à un fonctionnaire, et maintenant à un seigneur !

R. H. : Voilà une formule étonnante. On peut se demander où sont les baptisés, les simples fidèles.

Le deuxième millénaire

R. H. : Nous entrons dans le deuxième millénaire, où il faut d'abord évoquer la réforme grégorienne. En quoi consiste-t-elle et quelle est son incidence sur les ministères ?

³¹ P. DE CLERCK, « Ordination, Ordre », col. 190.

³² *Ibid.*, p. 178.

³³ *Ibid.*, col. 187-188.

C. C. : La réforme grégorienne tient son nom du pape Grégoire VII (11^e siècle) même s'il faudra un certain temps pour qu'elle soit implantée. Elle consiste en une réaction contre l'ingérence des seigneurs laïcs dans la nomination des évêques. Cette recherche d'indépendance du clergé ne s'est pas faite sans conflits : rappelons-nous la « querelle des investitures » qui a opposé le pape et les empereurs germaniques. L'Église va pour finir obtenir gain de cause³⁴.

Quelle est la conséquence de cette indépendance du clergé ? L'Église devient l'affaire des clercs... et le monde est pour les laïcs ! Cela nous marque jusqu'à aujourd'hui encore quand on dit que les laïcs ont pour vocation d'être « dans le monde » tandis que l'Église est l'affaire des curés !

La réforme grégorienne en appelle également à la réforme du clergé. Pour que celui-ci suscite le respect ; elle va favoriser l'instruction du clergé. C'est alors que l'Église va définitivement imposer le célibat des prêtres.

R. H. : C'est donc une étape importante et qui marque encore l'Église d'aujourd'hui. La distance entre le clergé et les laïcs s'en trouve creusée.

C. C. : Oui, va se développer à l'époque une nouvelle théologie de l'ordination qui vient encore renforcer la sacralisation des ministres. En effet, on va voir apparaître dans le rituel de l'ordination des prêtres cette phrase :

« Recevez le pouvoir d'offrir à Dieu le sacrifice, et d'offrir les Messes tant pour les vivants que pour les défunts. Au nom du Seigneur »³⁵.

C'est cette phrase qui va faire dire à Saint Thomas d'Aquin (au 13^e siècle) que le sacrement de l'ordre est « la remise d'un pouvoir »³⁶.

³⁴ Jean COMBY, *Pour lire l'histoire de l'Église. Des origines au 21^e siècle*, Paris, Cerf, 2003, p. 142-146.

³⁵ Gilles DROUIN, « Pour en finir avec le pouvoir sur le corps », dans Catherine FINO, Gilles BERCEVILLE, Gilles DROUIN, Luc FORESTIER, Éric VINÇON, *Scandales dans l'Église. Des théologiens s'engagent*, Paris, Cerf, 2020 (préface de Véronique de Thuy-Croizé), p. 99-126, ici p. 102, note 1.

³⁶ *Ibid.*, p. 104.

Alors qu'au démarrage, l'appel des ministres au service des communautés chrétiennes s'inspirait du choix des Douze, envoyés ensemble pour annoncer ; à présent, c'est l'institution de la dernière Cène qui va être considérée comme le geste par lequel Jésus a institué le sacrement de l'ordre. Cela met en avant la dimension liturgique du sacrement de l'ordre et fait ressortir le caractère personnel de l'appel.

Les pratiques liturgiques et ces développements théologiques vont faire du sacrement de l'ordre, une « course » orientée vers « le pouvoir suprême, qui est celui du prêtre, de consacrer le pain et le vin »³⁷.

R. H. : Qu'en est-il des femmes diaques à l'époque ?

C. J. : Il faut savoir qu'Abélard, toujours au 12^e siècle, fit une défense théologique des diaconesses dans l'histoire de l'Église. Il appelle Héloïse du nom de diaconesse et déclare parfois qu'abbesse est désormais le nouveau nom de diaconesse³⁸.

Certaines abbesses avaient d'ailleurs un pouvoir très important, celui de nommer les clercs sur leur territoire. Certaines étaient appelées « abbesses mitrées » car elles avaient une dignité égale à celle des évêques sur leur diocèse. Elles avaient en outre le pouvoir d'entendre les confessions de leurs sœurs, même s'il n'y avait pas d'absolution sacramentelle.

C'est le Décret de Gratien, première grande synthèse de Droit canonique, au 12^e siècle, qui exclut les femmes non seulement du sacerdoce mais aussi du diaconat. Dans ce décret, on y retrouve l'imposition de la loi du célibat aux ecclésiastiques masculins et l'exclusion des femmes du diaconat et donc du clergé, jusqu'à nos jours en Occident. Cette tradition n'est donc normative que depuis 1140³⁹.

Les mesures prises par la Réforme grégorienne tout au long des 11^e, 12^e et 13^e siècles excluent donc les femmes de tout ce qui pourrait les rapprocher

³⁷ *Ibid.*, p. 106.

³⁸ B. POTTIER, *Le diaconat féminin*, p. 68-69.

³⁹ *Ibid.*, p. 69.

du clergé, tant par l'abolition des diaconesses que par l'imposition du célibat au clergé, ce qui renforce encore plus le caractère masculin du clergé.

Il est intéressant de relever qu'avec le temps, une certaine « tradition » révisionniste et même négationniste, a affirmé que les femmes diacons n'étaient pas vraiment ordonnées, mais qu'elles recevaient seulement une bénédiction, une institution ou un établissement. D'autres historiens ou théologiens sont allés, parfois par ignorance, jusqu'à nier qu'elles aient pu exister⁴⁰.

R. H. : Les femmes sont donc exclues de tout ministère ordonné. Le Concile de Trente au 16^e siècle va-t-il faire évoluer cette vision du prêtre ?

C. C. : Si le Concile de Trente est resté relativement sobre sur le sacrement de l'ordre, la réforme pastorale issue de ce Concile va largement s'appuyer sur cette image du prêtre comme « celui qui a été mis à part et investi du redoutable pouvoir de consacrer les espèces, mais aussi de remettre les péchés »⁴¹. C'est tellement extraordinaire qu'on va beaucoup insister sur l'appel de Dieu, la « vocation ». « Avoir LA vocation » ... Un tel accent sur la sainteté du prêtre, sur sa vocation... s'est fait, hélas, au détriment de l'appel de tous les baptisés à la sainteté !⁴²

R. H. : Cet appel à la sainteté de tous les baptisés a été clairement un point important lors de Vatican II.

C. C. : Effectivement, le Concile de Vatican II (1962-1965) va procéder à des rééquilibrages, en particulier sur les points suivants :

- Il remet en avant l'appel de tous les baptisés à la sainteté.
- Il situe les ministres au service de l'Église peuple de Dieu, en soulignant bien que ces ministres sont des baptisés au service des baptisés.

⁴⁰ B. POTTIER, *Le diaconat féminin*, p. 94.

⁴¹ G. DROUIN, « Pour en finir avec le pouvoir sur le corps », p. 109.

⁴² *Ibid.*, p. 106-110.

- De plus, il a rétabli le ministère diaconal pour les hommes, ce qui réintroduit de la diversité parmi les ministères ordonnés : diversité parce qu'il s'agit d'un ministère qui n'est pas lié à l'eucharistie, diversité aussi parce qu'il s'agit d'hommes mariés⁴³.

Mais l'image du prêtre comme l'homme de l'eucharistie a tellement marqué les mentalités que le texte du Concile garde des traces de cette sacralisation des prêtres. Par exemple, il continue à parler du pouvoir sacré qui leur est conféré. Et les ministères ordonnés ne sont pas suffisamment inscrits dans une pluralité des ministères⁴⁴. C'est à cette pluralité des ministères que nous nous arrêterons pendant la 6^e émission.

⁴³ Joseph FAMEREE, « Le ministère ordonné selon Vatican II : avancées et limites. Pourquoi ce concile ne suffit-il plus aujourd'hui ? », dans *Revue théologique de Louvain*, 2022, 4, p. 409-435, ici p. 419-420.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 433-434.

Après le Concile Vatican II

R. H. : Dans ce parcours historique pour comprendre l'évolution des ministères jusqu'à la période actuelle, qu'y a-t-il de neuf pour les femmes depuis le Concile Vatican II, Catherine Jongen ?

C. J. : Sur la question d'une ouverture du ministère presbytéral aux femmes, deux documents très clairs émanent du Vatican, et l'un et l'autre ferment la porte à une évolution.

- Le premier appelé *Inter insigniores* date de 1976, il s'agit d'une déclaration de la congrégation pour la Doctrine de la foi. De manière simplifiée, voici l'argumentation théologique : le Christ était un homme, or le prêtre a pour mission de rendre le Christ présent au sein de la communauté ; donc le prêtre ne peut être qu'un homme. Deuxième argument : les Douze Apôtres que Jésus a choisis étaient des hommes.

La contre-argumentation simple à comprendre ne pourrait-elle pas être de se demander si ce choix n'était pas guidé par le contexte culturel de l'époque ?

- Le deuxième document, *Ordinatio Sacerdotalis*, de 1994, est une lettre apostolique de Jean-Paul II. C'est un texte qui non seulement confirme les affirmations d'*Inter insigniores* mais va peut-être encore plus loin en affirmant : « L'Église estime ne pas avoir autorité pour conférer le sacerdoce aux femmes ; cela doit être considéré ainsi définitivement par tous les fidèles. »

Pour ma part je trouve cette phrase terriblement infantilisante. Qui a participé à cette décision où le mot « définitivement » tombe comme un couperet sur toute possibilité de penser la question de l'ordination des femmes ?

Sur la question de l'ouverture du ministère diaconal aux femmes, on peut relever la mise sur pied de deux commissions :

- La première en 2016. Les membres de ce groupe de travail ont réussi à se mettre d'accord sur l'existence de diaconesses dans l'Église,

mais se sont opposés sur la nature de cette « ordination ». Bernard Pottier en a été une cheville ouvrière.

- Une nouvelle commission d'étude a été instituée par le Pape en 2020. Il s'agit d'un groupe international composé de 5 hommes et de 5 femmes dont Anne-Marie Pelletier, auteure du livre *L'Église, des femmes avec des hommes* qui a guidé notre séminaire. La commission est toujours en cours et a comme mission de « continuer à étudier » et « voir comment le diaconat permanent existait dans l'Église primitive »⁴⁵.

R. H. : D'autres faits sont-ils à mentionner depuis le concile Vatican II à propos de la place des femmes ?

C. J. : Oui, des femmes mais aussi des hommes laïcs ont depuis plus de 50 ans été appelés à être catéchistes, professeurs de religion, animateurs en pastorale... Nous reprendrons cette question dans la 6e émission.

R. H. : Et concernant les prêtres, qu'y a-t-il de neuf depuis le Concile Vatican II ?

C. C. : Il est important de rappeler les différents moments où l'Église catholique latine s'est questionnée sur la possibilité d'ordonner prêtres des hommes mariés. Je parle de l'Église catholique latine pour faire la distinction avec Églises catholiques de rite oriental qui ont toujours eu et ont toujours un clergé marié. Certains d'entre eux vivent aujourd'hui chez nous.

Pour les catholiques latins que nous sommes, la question a été posée peu de temps après le Concile Vatican II, au synode des évêques de 1971. Paul VI a demandé aux évêques présents s'ils préféreraient maintenir la discipline actuelle du célibat ou s'ils acceptaient, pour des raisons pastorales, la possibilité d'ordination d'hommes mariés. Le maintien de la discipline du

⁴⁵ Les émissions ici transcrites ont été diffusées avant le coup d'arrêt à cette réflexion donné par le pape François le 21 mai 2024, dans sa réponse catégorique donnée à la journaliste américaine Norah O'Donnell, cf. www.la-croix.com/religion/le-pape-francois-ferme-la-porte-au-diaconat-feminin-20240521.

célibat a remporté 55 % des suffrages contre 45% d'évêques favorables à une évolution. On le voit, 45%, ce n'est pas une petite minorité⁴⁶.

La question a été posée plus récemment par l'évêque auxiliaire à Bruxelles au nom des évêques de Belgique au synode sur « Les jeunes, la foi et le discernement vocationnel », en 2018, je le cite : « Je suis convaincu que certains jeunes, qui ont puisé dans la vocation baptismale leur appel à s'engager par les liens du mariage, répondraient volontiers « me voici » si l'Église devait les appeler au ministère presbytéral⁴⁷».

La question a été reprise au synode pour l'Amazonie en 2020 où on a vu s'exprimer de grandes ouvertures⁴⁸, même s'il n'y a pas eu de décision en ce sens, et l'exhortation du pape François qui a suivi le synode n'a pas repris la question.

Quel regard porter sur cette histoire ?

R. H. : En guise de conclusion, pourriez-vous nous donner votre interprétation de ce parcours historique, quel regard portez-vous sur cette histoire comme femmes engagées aujourd'hui dans l'Église ?

C. J. : Ce parcours me donne tout d'abord envie de continuer à creuser. Deux mille ans d'histoire, ça me fascine. Ce qui me fascine aussi, c'est de voir à quel point la succession des générations de chrétiens, des femmes avec des hommes, ont façonné notre Église... Je réalise en même temps, comme beaucoup de chrétiens sans doute, qu'il y a quelque chose à continuer et à inventer, tout en restant ancrée dans la Tradition.

Je repense à ce que nous avons dit en début d'émission quand nous avons cité plusieurs couples engagés dans l'évangélisation. Je ne peux m'empêcher de citer Clément d'Alexandrie (fin du 2^e siècle), qui considère le statut matrimonial et la situation des apôtres mariés comme exemplaires. Il

⁴⁶ B. SESBOÛÉ, *Invitation à croire*.2, p. 281.

⁴⁷ www.cathobel.be/2018/10/des-hommes-maries-appelles-a-la-pretrise-les-veques-belges-y-est-favorables.

⁴⁸ SYNODE DES ÉVÊQUES. ASSEMBLÉE SPÉCIALE POUR LA RÉGION AMAZONIENNE, *Amazonie : nouveaux chemins pour l'Église et pour une écologie intégrale. Document final*, 111, publié sur www.vatican.va.

raconte le cas de Pierre et de sa femme, unis dans les voyages apostoliques jusqu'au martyre⁴⁹ : « Voilà ce qu'étaient les mariages des saints et les sentiments exquis de ceux qui s'aimaient tant. »⁵⁰

En tant que femme mariée, ce que j'ai découvert au fil des années et que je tente d'approfondir, c'est la réalité de l'Église en maisonnée, comme au premier temps du Christianisme. Je pense souvent notre maison comme un petit monastère dans lequel j'essaye de vivre de la règle de St Benoît. Tantôt en travaillant à telles ou telles missions avec d'autres chrétiens au service du monde, tantôt en travaillant avec mon mari comme thérapeute, pour aider ceux qui se confient à nous à trouver un chemin de Vie !

C. C. : Pour ma part, la première chose que je voudrais dire, c'est ma conviction que nous nous trouvons devant une question complexe. On l'a vu, le Concile a cherché à resituer les ministères comme un service de baptisés à tous les baptisés, il a remis au premier plan l'appel de tous les baptisés et de toutes les baptisées à la sainteté. Mais il n'est pas simple de changer de modèle, un modèle qui a si fortement marqué les esprits et actuellement on peut constater, pas nécessairement partout, mais dans certains milieux ecclésiaux, un retour à une sacralisation des ministères ordonnés. Or pour moi, cette sacralisation des ministères est un des nœuds du problème devant lequel nous nous trouvons. Elle va de pair avec l'option de n'ordonner que des hommes célibataires. Elle renvoie à des représentations culturelles et religieuses archaïques qui sont un des facteurs qui sous-tendent l'impossibilité d'imaginer l'ordination de femmes dans l'Église catholique (il en est de même dans les Églises orthodoxes), parce qu'elles vont de pair avec des représentations symboliques des rapports entre masculin et féminin. Je vous renvoie ici la prochaine émission qui abordera cette question.

Je voudrais conclure n rêvant : mon rêve serait qu'on puisse humblement, simplement, au coude à coude, se parler de ces questions, entre hommes

⁴⁹ Marie-Françoise BASLEZ, *L'Église à la maison*, p. 167.

⁵⁰ Eusèbe DE CESAREE, *Histoire ecclésiastique*, livre III, 30, 1-2 dans www.levanqile.com/Textes/Eusebe-de-Cesaree-Histoire-ecclésiastique-livre-III.php.

et femmes, entre baptisés et ministres ordonnés, pour faire la part en nous de ces représentations archaïques et de ce qui est chemin d'avenir.

R. H. : Un grand merci à vous deux.

Pour aller plus loin

- Marie-Françoise BASLEZ, *L'Église à la maison : histoire des premières communautés chrétiennes (Ier-IIIe siècles)*, Paris, Salvator, 2021.
- Gilles DROUIN, « Pour en finir avec le pouvoir sur le corps », dans Catherine FINO, Gilles BERCEVILLE, Gilles DROUIN, Luc FORESTIER, Éric VINÇON, *Scandales dans l'Église. Des théologiens s'engagent*, Paris, Cerf, 2020 (préface de Véronique de Thuy-Croizé), p. 97-126.
- Joseph FAMEREE, « Le ministère ordonné selon Vatican II : avancées et limites. Pourquoi ce concile ne suffit-il plus aujourd'hui ? », dans *Revue théologique de Louvain*, 2022, 4, p. 409-435.
- Bernard POTTIER, *Le diaconat féminin : jadis et bientôt*, Bruxelles, Lessius, 2021.
- Bernard SESBOÜÉ, *Invitation à croire. 2. Des sacrements crédibles et désirables*, Paris, Cerf, 2009, p. 243-283.

Les apports de la psychologie et de la psychanalyse⁵¹

Martine Henao : Bonjour à chacune et à chacun. Depuis une centaine d'années, l'apport des sciences humaines a considérablement marqué les relations humaines au sein des sociétés occidentales. Les progrès de la psychologie, de la psychanalyse, des sciences cognitives ont beaucoup modifié les relations familiales et professionnelles. C'est la raison pour laquelle je suis heureuse d'accueillir Véronique de Thuy-Croizé et Anne Ferrier. Deux femmes dont l'expérience professionnelle va nous aider à mieux comprendre ce que la psychologie et la psychanalyse ainsi que de la philosophie peuvent apporter dans les relations humaines et pastorales au sein de la vie ecclésiale.

Véronique de Thuy-Croizé, vous êtes psychologue clinicienne, psychothérapeute, thérapeute familiale. Vous êtes enseignante émérite de l'École de Psychologues-Praticiens et de l'ISPC de la faculté de théologie de l'Institut Catholique de Paris. Vous êtes aujourd'hui collaboratrice scientifique à l'UCLouvain et impliquée dans le travail d'accompagnement de prêtres et de communautés religieuses en mal d'emprises et d'abus. En 2020, à la demande de la conférence des évêques de France, vous avez participé à l'écriture du livre *Scandales dans l'Église, des théologiens s'engagent*⁵².

Véronique de Thuy-Croizé : Effectivement, en tant que psychologue, j'accompagne des communautés religieuses, des prêtres et de nombreuses victimes et je suis à ce titre concernée par le drame de ces violences et de ces silences. Mon expérience professionnelle me conduit donc à réfléchir à la question suivante : comment la prise en compte de la complexité de notre être, de ses zones de mystères ou de troubles, de sa dimension inconsciente, de ses polarités à la fois masculine et féminine peut avoir un

⁵¹ Émission diffusée le mercredi 12 avril 2023, avec Anne Ferrier et Véronique de Thuy-Croizé interrogées par Martine Henao.

⁵² Catherine FINO, Gilles BERCEVILLE, Gilles DROUIN, Luc FORESTIER, Eric VINÇON, *Scandales dans l'Église, des théologiens s'engagent*, préface de Véronique DE THUY-CROIZÉ, Cerf, 2020.

impact sur nos relations hommes-femmes et laïcs-prêtres au sein de notre Église ?

M. H. : Et vous, Anne Ferier, vous êtes ancienne professeur de sciences religieuses et de philosophie. Depuis 2021, vous êtes Présidente du Conseil Interdiocésain des Laïcs (CIL), pour la Belgique francophone. Vous êtes également conseillère théologique pour des œuvres cinématographiques...

Anne Ferier : Après des études de théologie au théologat des Jésuites francophones de Bruxelles et ensuite à l'université catholique de Louvain-La-Neuve, j'ai animé des retraites, des groupes bibliques, participé à 'L'École de la Foi' qui dispensait, dans les paroisses de Bruxelles et du Brabant wallon, une formation biblique et théologique de base et de très bonne qualité, adressée aux personnes désireuses d'acquérir des repères sur la foi en lien avec leurs les réalités pratiques de notre temps.

Pendant quelques années, j'ai enseigné la philosophie et les sciences religieuses dans l'enseignement secondaire, deux très belles matières à transmettre à des jeunes de 17 et 18 ans.

J'ai été conseillère théologique pour des films dans lesquels intervenaient des scènes et dialogues religieux de rite chrétien catholique. Cela consistait à travailler en amont sur les dialogues, avec le réalisateur, vérifier l'exactitude des rites au sein des scènes religieuses (prières, rituels à l'église, etc.) et ensuite de coacher les acteurs sur le plateau lors du tournage des scènes à caractère religieux. Un bel exemple de ce travail captivant a été ma collaboration avec Nicolas Boukrief, en 2015-2016 sur le film *La Confession* et, en 2019, sur le film *Trois jours et une vie* (d'après le roman du même titre de Pierre LEMAÎTRE, Albin Michel, 2016).

Un accompagnement spirituel peu ordinaire...

M. H. : Merci. En nous partageant votre expérience de collaboration dans le film *La Confession*, vous nous offrez une excellente porte d'entrée pour aborder sereinement les prérequis d'un accompagnement spirituel respectueux. Pouvez- vous nous en dire davantage à travers ce que ce film révèle ?

A. F. : Le film *La Confession* est adapté du roman autobiographique de Béatrice Beck « Léon Morin, prêtre » publié en 1954 et récompensé par le prix Goncourt de la même année. Ce récit cinématographique se déroule pendant la deuxième guerre mondiale dans un petit village français et raconte la rencontre d'un prêtre de paroisse avec une jeune femme communiste, maman d'une petite fille. Elle n'a plus de nouvelles de son mari fait prisonnier de guerre. Cette jeune femme, Barny, est une personne idéaliste et cultivée, habitée par un véritable humanisme et en recherche de sens dans cette période violente et désespérante de la guerre. L'abbé Morin va prendre du temps afin de se mettre à son écoute comme il a coutume de le faire avec ses paroissiens. L'abbé va lui parler de Dieu, de l'amour évangélique et lui donne à lire l'Évangile de Matthieu. Il en reparlera régulièrement avec elle. Elle, Barny, touchée par la grâce, va se convertir spontanément. En réponse à la conversion de la jeune femme, l'abbé Morin va la laisser complètement libre de son geste. Simplement, il accueillera toutes ses questions, ses doutes face aux chrétiens qui font parfois preuve de peu de courage pendant cette guerre.

L'abbé Morin est un prêtre que l'on pourrait décrire comme étant d'avant-garde tant il est ouvert à la diversité sans jugement : ouvert à tout autre, ouvert aux Juifs de son village qu'il tente d'aider, ouvert aux dénonciateurs et aux collaborateurs qu'il tente de raisonner, ouvert au contexte social et culturel de la jeune femme dont il ne redoute pas le lien amical parce que fondé sur un idéal commun d'une foi en l'humain. Il n'est ni austère, ni moralisateur ni prêchant de manière dogmatique. C'est toute son attitude qui est enseignante parce qu'évangélique !

M. H. : Et vous, Véronique de Thuy-Croizé, que pensez- vous de ce film ?

V. C. : Ce film est magnifique de sensibilité et de délicatesse dans la réalité qu'il décrit. Il nous dévoile pudiquement à quel point l'accompagnement de cette femme par ce prêtre engage une grande proximité. Ce n'est pas une histoire de séduction de ces deux êtres, ni même une histoire d'amour dont il s'agit ; mais bien l'histoire d'une femme qui cherche le sens de sa vie et trouve auprès de ce prêtre une écoute et un face-à-face respectueux. Il semble être une rare personne qui prenne avec sérieux sa démarche. Leur proximité est grande, les émotions qu'elle exprime résonnent auprès de lui : il est en compassion. Vraisemblablement certaines de ces émotions réveillent chez lui quelque chose de son histoire, il y a comme une superposition entre sa vie à elle et sa vie à lui, une sorte de confusion, un trouble s'installe. Peut-être cette femme projette-t-elle sur lui l'image de son mari absent... C'est là que se vit pour ce prêtre un manque abyssal : ne pas pouvoir relire cette relation, la clarifier, faire la part des choses et ne pas d'emblée qualifier cette relation à partir de ses propres émotions. N'ayant pas de lieu pour le faire, voulant la préserver et se préserver, ce prêtre part, il s'éloigne physiquement pour trouver cette distance qu'il aurait pu trouver par un travail de la parole.

Les rencontres avec les prêtres que j'accompagne me rappellent au quotidien la nécessité qu'ils ont de devoir réguler et protéger leur fonctionnement. Notre institution Église est bien l'une des dernières à ne pas s'être donné les outils nécessaires pour la supervision de ses pratiques. Par conséquent, les situations d'intimité et de pouvoir qu'elle connaît, comme celles des accompagnements spirituels ou des confessions, ne sont pas travaillées, ou pas assez, et peuvent donc laisser la place à des actes d'emprises et d'abus.

Une nécessaire interrogation en Église

M. H. : Lorsque on aborde la question de l'avenir de l'institution Église, on entend dire de toute part que le bateau coule irrémédiablement. Aux problèmes de gouvernance, de diminution des vocations sacerdotales, de baisse de la pratique religieuse, est venu se surajouter la dramatique révélation des abus et des situations d'emprise. Ces derniers contribuent à entretenir un profond malaise chez les fidèles.

V. C. : Le christianisme aujourd'hui se dissout dans les valeurs de notre société post-moderne et beaucoup de ce qu'il a pu apporter à l'humanité se confond avec le bien commun. Prenons acte que la référence chrétienne meurt et... prenons ancrage sur l'Évangile pour espérer. Depuis les années 2000, il y a eu toutes ces révélations d'abus et d'emprises au sein de notre *Église catholique* et le rapport de la CIASE, en France, il y a déjà deux ans, a mis en lumière que c'est une compréhension systémique de son fonctionnement qui pourra nous aider à l'envisager et à la reconstruire de façon nouvelle et assainie.

M. H. : **Au fond, ces révélations ont en quelque sorte dévoilées à tous les fidèles la complexité de l'autorité du prêtre dans l'exercice même de sa mission. Cela peut affecter la compréhension que les prêtres ont de leur vocation et troubler certains fidèles dans l'attente qu'ils ont de la figure du prêtre !**

A. F. : Le rapport Sauvé, en France, et la question des abus sexuels dans l'Église belge, en 2010, ont ébranlé toute l'institution religieuse. À ce sujet, beaucoup de personnes pointent le problème de la sacralisation des prêtres : *'Aujourd'hui encore et depuis quelques années, se dessine une dérive théologique qui sacralise les prêtres qui, ce faisant, se trouvent placés dans une forme de pouvoir devenue « toute-puissance »*⁵³. Celle-ci a permis une « violence systémique » comme l'a qualifié le rapport final de la CIASE. Certains prêtres ont pu devenir des êtres « intouchables », le sacré étant par définition intouchable (qui appartient au domaine séparé, interdit au profane et inviolable – du religieux – et dès lors doit inspirer crainte et respect).

Car cette dérive amène à confondre le prêtre et le Christ. Au moment de l'eucharistie, le prêtre reprend les paroles du Christ mais il n'est pas le Christ. D'une part, cette survalorisation de la personne du prêtre peut jeter celui-ci dans des dérives de situations de domination et de pouvoir voire de tentation d'emprise sur autrui et, d'autre part, le prêtre, ainsi mis à part, devient au bout du compte une personne très seule dont les forces psychiques sont surestimées et dont la sexualité est méprisée ou encadrée par des discours

⁵³ Entrevue de Mgr Crépy, évêque de Versailles, *Pédocriminalité dans l'Eglise : "Il y a une dérive théologique qui sacralise le prêtre"*, sur « Europe 1 Matin », 6 octobre 2021.

névrotiques sublimateurs. Et le voici abandonné à lui-même face aux réalités de la vie.

M. H. : Il me semble que cela suscite deux types de réactions contradictoires. Cesser d'en parler pour éviter de stigmatiser tous les prêtres et le souhait de passer à « autre chose ». Ou bien au contraire s'accorder le temps nécessaire pour identifier les racines de ces dérives et avoir recours aux sciences humaines pour prendre les mesures qui s'imposent tant pour les écoutants que pour les écoutés. Qu'en pensez-vous ? Et j'ajoute cette question : lorsqu'on tente de comprendre le rôle des individus dans un système défaillant, comment ne pas confondre les dérives individuelles et les failles du système défaillant ?

V. C. : Effectivement, le drame que connaît notre Église n'est pas uniquement la conséquence d'agissements d'individus immatures et pervers qui relèvent d'une vraie *psychopathologie*. Il y en a bien sûr et s'ils ont été attirés par l'Église pour un certain nombre de raisons, ces personnes ne doivent plus exercer leurs ministères. Elles sont vraisemblablement passées au travers des mailles du filet à l'époque de leur discernement à la vie religieuse ou sacerdotale. Nous pouvons effectivement déplorer qu'au sein de notre Église aujourd'hui, il y ait insuffisamment d'instances qui puissent aider ces jeunes dans un discernement vocationnel et évaluer leur maturité psychique et leurs zones de vulnérabilité.

La mise en place de l'AMAR (Association Médico-psychologique d'Aide aux Religieux) en France dès les années 60 avec François Marchand et Daniel Wildöcher était une initiative performante : les candidats y étaient reçus par des prêtres, des religieux et aussi par des psychologues professionnels qui contribuaient à évaluer leur situation. J'y ai travaillé et y ai vu beaucoup de situations se dénouer et beaucoup d'impasses évitées.

Ce qui arrive dans notre Église, comme nous l'a rappelé très explicitement le rapport de la CIASE, est un *drame systémique*. La question qu'il pose est : comment l'Église en son sein peut-elle engendrer, favoriser, voire maintenir, malgré elle, de telles déviances ? Les hypothèses avancées sont que c'est

son système de fonctionnement qui serait propice ces dérives, ces emprises et ces abus.

Tout professionnel de l'accompagnement travaille dans une relation de grande proximité, qu'elle soit psychique, émotionnelle ou spirituelle, avec celui qu'il accompagne. Quand ce travail de régulation fait défaut, et c'est le cas de notre Église, il y a le risque que cette relation dérape et se transforme en relation d'emprise qui abuse gravement de la confiance de l'autre.

Ce dont l'Église manque cruellement aujourd'hui, c'est des moyens pour sa propre *régulation* : il lui manque des dispositifs qui lui permettent de cadrer et de protéger les relations dans lesquelles sont impliqués ses fidèles et ses ministres. Il lui manque des « tiers ».

Depuis les années 70, suite à l'ouverture qu'a proposé Vatican II, et le développement de la psychologie humaniste qui arrivait alors dans notre vieille Europe, l'Église a ouvert la possibilité aux prêtres et aux religieux de vivre leur ministère plus en proximité avec les fidèles. Mais elle a favorisé cela, sans malheureusement leur offrir les outils et la formation pour l'assurer. Vivre la proximité suppose la capacité à prendre de la distance et à réguler, afin de garder sa juste place, sans glisser dans l'ambiguïté ou la confusion.

M. H. : Vous voulez dire que, dans l'évolution des relations entre les fidèles et leurs pasteurs, on n'a pas toujours pris la mesure qu'une plus grande proximité pouvait aussi nous révéler combien nous sommes des êtres fragiles et complexes ?

V. C. : Dans la réflexion que nous menons sur les relations hommes-femmes et laïcs-prêtres au sein de notre Église, il nous paraît essentiel, tout d'abord, de nous rappeler en permanence la *complexité* de ce que nous sommes. Nous ne sommes pas faits que de ce qui apparaît. Nous avons nos faces cachées, nos ambivalences, nos contradictions, nos tensions, nous sommes partagés et contradictoires, nos manières de nous exprimer trop souvent ne sont pas en adéquation avec ce que nous voulons dire... et c'est cela nos vies.

Derrière nos comportements actifs et engagés, il y a bien sûr des zones de souffrances et de vulnérabilité. Beaucoup de choses échappent à notre conscience et le reconnaître rend plus tolérant, plus humain.

Au siècle dernier, Freud a changé nos vies en nous révélant toute cette partie de notre être que nous ignorions et qui pourtant gouverne nos vies malgré nous : il nous a révélé la dimension de notre *inconscient*. Cela a été une révolution car y avoir accès, le faire accéder à la lumière de la conscience, c'est retrouver le cœur de ce que nous sommes et donc conduire nos vies avec plus de liberté. Se reconnecter avec l'inconscient peut redonner vie à nos âmes.

Le « masculin » et le « féminin »

M. H. : Vous venez de nous rappeler l'importance de la présence de notre inconscient dans nos relations. Après Freud, Jung aussi a développé une théorie qui retient aujourd'hui l'intérêt de ceux qui, comme nous, s'interrogent sur le rapport entre le masculin et le féminin. Anne Ferrier, pourriez-vous nous dire en quoi cette approche peut nous aider à mieux comprendre les relations homme/femme dans l'Église ?

A. F. : Une lecture psychanalytique du « masculin » et du « féminin » peut apporter un éclairage dans la relation entre les femmes et les hommes dans la vie de l'Église. Cela, en partant de l'hypothèse que le masculin et le féminin sont par excellence le signe de l'altérité pour l'homme et pour la femme. En tout homme, en toute femme, nous apprend la psychologie jungienne, il y a une polarité masculine et une polarité féminine⁵⁴.

Nous posons la question de l'absence du pôle féminin actif dans l'Église. Car effectivement, dans l'Église, il y a beaucoup de femmes. Cela veut-il dire que le « féminin » est actif dans l'Église ? Car la femme y a été écartée des rôles d'autorité et décisionnels ainsi que des rôles sacramentaux. C'est à cette thématique que nous avons aujourd'hui à nous rattacher afin de mieux comprendre comment se construisent nos croyances et d'enrichir le sens

⁵⁴ Carl Gustav JUNG, *Dialectique du moi et de l'inconscient*, Gallimard (Idées), 1964.

des relations entre hommes et femmes dans l'Église, pour une co-responsabilité heureuse au service de l'annonce de l'Évangile.

Bien avant Jung, certains ont évoqué les concepts d'*animus et anima*. Le poète latin Lucrèce, par exemple, au 1^{er} siècle avant Jésus-Christ, dans son *Traité sur la nature – De rerum natura*, élabore une théorie sur la composition des éléments de l'âme, ceux-ci étant étroitement unis, ne formant qu'une seule nature bien que différents et influençant les caractères. L'*animus* est vu comme une volonté réfléchie avec ses émotions s'exerçant sur tout le corps, et l'*anima*, soumise à l'*animus*, est vue comme la psyché, le siège du ressenti et des émotions, répandant dans tout le corps les impulsions de l'*animus*⁵⁵.

Carl Gustav Jung, pionnier de la psychologie des profondeurs, dans les années 30 à 60, a travaillé sur les archétypes, issus de l'inconscient collectif (l'inconscient peut être individuel, familial, collectif...). Pour lui, à l'intérieur de chaque homme, il existe des éléments féminins nommés *anima* ; et à l'intérieur de chaque femme, il y a des éléments masculins nommés *animus*. Une double polarité demeure ainsi en chaque être humain : sortes de figures inconscientes de l'autre qui apparaissent dans les rêves, les mythes, les arts, les religions, cet autre se présentant avec les caractères du sexe opposé.

Cette double polarité exerce une confrontation à l'intérieur de la personne ainsi qu'une confrontation dans la rencontre homme-femme. Bien évidemment, ce n'est pas le « genre » qui est évoqué ici, mais bien cette réalité qui est en nous et décrite par les auteurs. Ce qui nous occupe aujourd'hui, c'est d'apprendre de quelle façon l'*anima* va s'exprimer dans la vie spirituelle de l'homme, et l'*animus*, dans la vie spirituelle de la femme... Et comment cela fonctionne-t-il dans la vie spirituelle de tout accompagnant ?

M. H. : Et, après Jung, pointez-vous de nouveaux apports ? D'autres points de repère qui pourraient nous éclairer ?

⁵⁵ Pierre BOYANCÉ, « Théorie de l'âme chez Lucrèce », dans *Bulletin de l'Association Guillaume Budé : Lettres d'humanité*, n°17, décembre 1958, p. 30-49.

A. F. : Plus tard, Erich Fromm, sociologue et psychanalyste, reprendra, dans la notion de l'affectivité, ces deux polarités présentes dans une personne, sous forme de fonction paternelle exerçant un amour conditionnel et de fonction maternelle exerçant un amour inconditionnel. Ces deux formes d'amour cohabitent en chaque être humain⁵⁶.

Pourrait-on avancer que ces deux fonctions décrites par Erich Fromm, sur la base des notions d'*animus* et d'*anima*, sont parfaitement exprimées par l'homme Jésus, au cours de ses rencontres, de ses discours, tout au long de sa vie publique, de sa mort et de sa résurrection et dans toute la narration des Évangiles ?

Si on fait un détour par le récit, par la littérature, on s'aperçoit que le roman chrétien du début du 20^e siècle, dans une époque de déchristianisation progressive, avec des auteurs comme Mauriac, Bernanos, Cesbron jusqu'à Michel de Saint-Pierre, fait état de la figure d'un prêtre qui présente deux pôles à la fois distincts et s'interpellant pourtant : celle d'un directeur des âmes insistant sur une doctrine moralisante à propos de la faute et du repentir (*animus*) et celle d'un homme de conviction et d'émotions, souvent désespéré, souffrant jusqu'au martyr – sacrifié – face à un monde qui ne croit plus, qui perd la foi (*anima*).

Dans d'autres traditions culturelles apparaît également une forme d'image de la symbolique *animus* et *anima*. Par exemple, dans la philosophie du Yin et du Yang en Chine, vers 210 avant Jésus-Christ, à partir du *Livre de Changements* où est développé le Tao, principe de fonctionnement de l'univers. La vie est constamment en mouvement, à l'image du pictogramme du Yin et du Yang, présents dans tout ce qui existe. Quand le Yin arrive à son apogée, il donne naissance au Yang et réciproquement. C'est l'interaction de deux énergies : Yin, zone sombre du symbole, représente l'aspect féminin tandis que le Yang représente l'aspect masculin. Le Yin et le Yang sont utilisés comme des outils pour observer et analyser les choses.

Ce qui est remarquable, c'est la signification donnée à deux contraires : la philosophie chinoise souligne l'unité sous-jacente des contraires, leur

⁵⁶ Erich FROMM, *L'Art d'aimer*, Desclée de Brouwer, 1967 (1^e édition en anglais en 1956).

interdépendance et la transformation de l'un en l'autre. Ici, il n'y a pas de séparation statique et excluante à l'occidentale. En conclusion, le Yin et le Yang vont au-delà de la dualité. Ils s'instruisent l'un l'autre, selon les besoins, afin de créer l'équilibre et l'harmonie.

M. H. : Ce que vous pointez là est particulièrement éclairant pour notre propos. On s'aperçoit que toutes les sagesse humaines s'enracinent dans l'expérience d'une dualité. Accueillir cette dualité ne va pas sans tension. Mais ne serait-ce pas une ouverture qui favoriserait une meilleure connaissance de soi ?

A. F. : Au terme de cette recherche, il paraît intéressant de *prendre conscience*, de retrouver en soi, en chacun et chacune, l'énergie de l'*animus* et de l'*anima*, afin d'avancer avec plus d'égalité et de réciprocité dans les relations entre hommes et femmes au sein de la communauté, au sein de l'Église. Nous pouvons aussi nous demander comment l'*animus* et l'*anima* nous conduisent sur la voie de l'altérité et quelle reconnaissance est accordée à cette altérité⁵⁷.

M. H. : Nous disions précédemment que la relation d'altérité est centrale pour une meilleure compréhension de la relation hommes-femmes. Nous venons de rappeler que, dans le récit fondateur de la Genèse, c'est la pratique de l'altérité hommes-femmes qui ouvre la voie de la ressemblance, celle qui nous conduit à ressembler ensemble à l'image du Créateur.

⁵⁷ Julie SAINT-BRIS, *Masculin Féminin face à face*, Médiapaul, 2018.

Vers un chemin d'altérité

A. F. : L'être humain ne trouve son identité que dans la rencontre avec l'altérité, avec la différence qui résiste, le vis-à-vis. La relation est rendue possible grâce au fait de connaître et d'assumer la limite imposée par la différence comme une confrontation féconde : faire exister l'autre, faire exister « de l'autre », et ensuite, vivre cette altérité.

L'autre est alliance du deux : masculin et féminin en soi, par l'*animus* et l'*anima*, et à l'extérieur de soi. L'alliance du masculin et du féminin est alors vue comme un signe de puissance et de création et non comme un signe de pouvoir, telle la rivalité entre l'homme et la femme qui nie la différence. Cette manière de voir nous met en situation de co-espérance homme-femme, laïc-clerc, afin de travailler et, ensemble, de cocréer, devenir enfin les cocréateurs de la création.

Pour ce faire, faut-il alors, homme et femme, chercher à collaborer seulement dans la complémentarité ou bien davantage dans l'altérité ? C'est-à-dire choisir de vivre dans une complémentarité, écrite – fixée – dans une tradition, ou chercher à vivre dans l'altérité créatrice d'une véritable alliance toujours recommencée, toujours renouvelée ?

M. H. : **Qu'est ce qui fait obstacle à la reconnaissance de l'altérité de l'autre ? Et comment vivre cette relation d'alliance masculin-féminin, homme et femme dans l'Église ?**

V. C. : Effectivement, pour avancer dans une nouvelle manière de faire Église ensemble, il nous est nécessaire de *reconnaître l'autre dans son altérité*. Cela n'est pas simple car la différence de l'autre ne concerne pas ici une situation hiérarchique ou un pouvoir que l'un aurait plus que l'autre, pas plus qu'une formation que l'un aurait et pas l'autre. Il s'agit bien d'une différence qui concerne sa spécificité.

Encore faut-il la voir pour l'accepter. Encore faut-il la reconnaître en réalité et non l'imaginer ou projeter une représentation que nous en avons à partir de nos propres références. Le problème est que la différence de l'autre peut faire *peur*, elle peut même être vécue comme une menace qui pourrait mettre à mal ce que nous sommes. Un peu comme chez l'adolescent qui est dans

la recherche du « même », quoi qu'on en dise, amis du même sexe, mêmes musiques, mêmes vêtements, mêmes chanteurs... bref, tout pareil.

Jusqu'à ce que sa propre confiance en lui soit suffisamment développée : dans ce cas, l'autre dans sa différence n'est plus vécu comme menaçant et les comportements de protection comme la prise de pouvoir, le mépris de l'autre, l'emprise sur l'autre, la violence, ne sont plus de mise et une relation de face à face peut alors devenir possible. C'est bien cela qui est en jeu dans nos relations hommes-femmes et laïcs-prêtres au sein de notre Église.

Ce que nous venons de dire est en fait un appel à reconnaître sereinement la spécificité de chacun et de chacune afin que nous devenions des vrais « vis à vis » dans lesquels l'un et l'autre se révèlent.

A. F. : Remettre du féminin dans l'Église, c'est retrouver le chemin harmonieux du juste masculin et du juste féminin : en soi-même pour commencer et, dans un même mouvement, dans la société. Se réconcilier à l'intérieur de soi pour se réconcilier avec autrui, l'alter ego, dans l'exercice « d'une double confiance à tenir », comme le dit Anne-Marie Pelletier. Il s'agit alors de débusquer les préjugés sur l'autre sexe et se départir des schémas tout faits, le plus souvent commandés par un inconscient familial, collectif et sociétal.

Nos souhaits et nos responsabilités

M. H. : Quels seraient vos souhaits et que pensez-vous pouvoir faire à votre niveau pour y contribuer ?

V. C. : Lorsque nous serons effectivement capables sereinement de reconnaître l'autre dans son altérité, que celle-ci ne sera plus vécue comme menaçante, l'homme et la femme dans l'Église pourront travailler ensemble comme des vrais alter ego, dans un chemin d'alliance. Ils s'enrichiront de la différence de l'autre et seront capables de proposer à notre Église un vrai chemin de reconstruction.

L'écriture du livre *Scandales dans l'Église, des théologiens s'engagent* a consisté tout d'abord à identifier au cœur de la crise les sujets sur lesquels l'Église doit se repositionner dans son enseignement et dans ses pratiques :

la foi utilisée comme source de manipulation, le silence complice ou contraint devant les abus, les risques d'emprise ignorés dans la formation des prêtres...

Beaucoup de ces thèmes ont été repris par la CIASE. Son rapport a bien mis en lumière que c'est une compréhension systémique du fonctionnement de notre Église qui pourra nous aider à la reconstruire de façon nouvelle et assainie. Force est de constater que les propositions faites cet été 2022 par les groupes de travail lors de la réunion des évêques de France prennent en compte avec sérieux beaucoup de ces aspects que nous venons d'évoquer. Il en est de même de ce qui ressort en cette fin de première session de Synode sur la synodalité. On y constate que l'Église se préoccupe de la nécessité de sa propre régulation, de l'accompagnement fraternel de ses évêques, de la réforme profonde des modalités de l'accompagnement spirituel, de la confession...

Voilà mes souhaits :

- Que notre Église redevienne un lieu sûr pour chacun.
- Qu'elle ne soit pas un lieu de combat pour nous les laïcs mais d'abord un lieu de ressourcement humain et spirituel.
- Que nous gardions pour nos pasteurs en mission de la reconnaissance et du soutien.
- Que ceux qui prennent soin de ceux qui ont été blessés en son sein continuent de le faire avec persévérance, malgré la difficulté immense que cela suppose. On peut faire ici référence aux instances de « reconnaissance et de réparation », l'INIRR et la CRR⁵⁸, que l'on peut saluer pour la qualité de leur écoute et de leur présence au sein de leur accompagnement.
- Que les équipes qui réfléchissent de façon systémique à la reconstruction de l'Église continuent de le faire de façon professionnelle.

⁵⁸ INIRR : Institution nationale indépendante de reconnaissance et de réparation, mise sur pied par la Conférence des évêques de France (CEF) ; CRR : Commission Reconnaissance et réparation, mise sur pied par la Conférence des religieux et religieuses de France (Corref), cf. Laëtitia ATLANI-DUAULT, Christine LAZERGES, Joël MOLINARIO, *Violences systémiques dans l'Église catholique : apprendre des victimes*, Paris, Dalloz, 2023, p.18 et 147.

- Qu'il y ait au sein de l'Église une vraie régulation et une parole libre.
- Et tout en même temps, que soient encouragés des lieux et des moments ressourçants et inspirants pour nourrir notre espérance d'une Église à renaître.

La manière dont le travail du Synode sur la synodalité a été mené à Rome en cette 1^{ère} session du mois d'octobre nourrit notre espérance...

A. F. : Vatican II annonçait « un prêtre au milieu de sa communauté ». Aujourd'hui, le pape François invite les prêtres à être des pasteurs « pénétrés par l'odeur de ses brebis », c'est-à-dire qu'ils se laissent inculturer « au milieu de leur troupeau » ... Un prêtre, au milieu de sa communauté, avec l'urgence d'une formation continue en sciences humaines, en anthropologie, ... et le renoncement à la culture du recours à un pouvoir sacré et au cléricisme subséquent. Car, dans pareille situation, tout le monde est perdant : clercs, religieux et religieuses, l'ensemble des laïcs ! Cela permettrait sans doute d'éviter bien des dérives au sein de l'Église et d'épargner, chez les clercs, tant de solitude, qui peut devenir mortifère dans le chef d'hommes de Dieu de bonne volonté.

Ensuite, il conviendrait de chercher une nouvelle manière de faire Église et de demeurer en communauté qui fait alliance. Ce serait, par exemple, travailler l'exégèse de l'Écriture Sainte ensemble, hommes et femmes – dans le masculin et le féminin – et, ensemble, célébrer donnant ainsi une pleine visibilité à la femme dans la liturgie, en l'invitant également à prononcer l'homélie entre autres.

M. H. : Un mot de conclusion ?

A. F. : Pour cette fin, j'aimerais citer l'écrivaine Françoise Gange :

Le message central de Jésus (...) est en effet celui de la nécessaire réconciliation de l'Humain avec sa totalité, féminine et masculine. Non pas seulement dans le sens d'une réconciliation entre l'homme et la femme, mais aussi et surtout, d'une réconciliation avec les valeurs féminines qui ont été mises au rebut, en chacun dans la société qui nous reflète, par une culture étayée par la violence, la volonté de conquêtes sans fin et cette

« dureté de cœur » que dénonce Jésus dans les Évangiles comme étant la cause de tous maux⁵⁹.

Je voudrais aussi parler de l'apaisement et de la paix dans l'Église et dans le monde : la paix ne viendra pas du désir de puissance et de domination, mais de l'alliance retrouvée, que seul Dieu donne en modèle, mais que chacune et chacun peut laisser travailler en soi, en s'abandonnant à son amour afin qu'il nous transforme.

Pour aller plus loin

- Film *La confession*, film du réalisateur Nicolas BOUKHRIEF, 2015-2016. Adaptation du roman de Béatrice BECK, *Léon Morin, prêtre*, Gallimard, 1954. Conseillère théologique : Anne FERIAER.
- Catherine FINO, Gilles BERCEVILLE, Gilles DROUIN, Luc FORESTIER, Éric VINÇON, *Scandales dans l'Église, des théologiens s'engagent*, préface de Véronique de THUY-CROIZÉ, Cerf, 2020.
- Julie SAINT-BRIS, *Masculin Féminin face à face*, Médiapaul, 2018.
- Laëtitia ATLANI-DUAULT, Christine LAZERGES, Joël MOLINARIO, *Violences systémiques dans l'Église catholique : apprendre des victimes*, Paris, Dalloz, 2023.

⁵⁹ Françoise GANGE, *Jésus et les femmes*, La Renaissance du Livre, 2001, p. 13.

Thérèse d'Avila, une mystique en dialogue avec les autorités ecclésiales⁶⁰

Hervé Linard : Bonjour à chacune et à chacun. Nous sommes réunis pour la cinquième émission autour de la question *l'Église des femmes avec des hommes*. Aujourd'hui, nous allons aborder la question par le biais de *Thérèse d'Avila*. Comment le parcours de Thérèse d'Avila peut-il nous inspirer aujourd'hui par rapport à la question posée dans *l'Église des femmes avec des hommes* ?

A l'heure où la question de nos relations entre hommes et femmes dans l'Église est posée, à l'heure où cette question de la place des femmes révèle aussi les enjeux de la relation des laïcs avec les clercs, à l'heure où le mode de gouvernance ecclésiale est interpellé et où le pape lui-même nous appelle à une démarche synodale, nous essaierons de mettre en évidence l'apport de Thérèse d'Avila. Notre échange se déroulera en trois temps.

J'ai la chance de pouvoir animer cette rencontre avec Xavier de Muylder qui va se présenter. Quant à moi, je suis Hervé Linard, psychologue clinicien et j'ai eu la chance de participer au groupe de lecture du livre d'Anne-Marie Pelletier, *L'Église, des femmes avec des hommes*.

Xavier de Muylder : Je m'appelle Xavier de Muylder. Par ma formation, je suis médecin gynécologue. Assez rapidement dans mon parcours, je me suis rendu compte que ma formation scientifique et médicale se révélait insuffisante. J'ai entrepris un diplôme universitaire en gynécologie psychosomatique et surtout une maîtrise suivie d'un doctorat en sciences de la famille et de la sexualité. Dans mon activité de clinicien, j'ai progressivement réalisé que l'action thérapeutique passait en priorité par la relation qui s'établit entre le soignant et le soigné. Je pense ici au transfert et au contre-transfert qui ont été bien étudiés par Michael Balint, un psychanalyste. Comme chrétien, j'ai compris que Jésus prenait soin des gens en s'adressant à toutes les composantes de la personne. Entre autres

⁶⁰ Émission diffusée le mercredi 10 mai 2023, avec Claude Plettner interrogée par Hervé Linard et Xavier de Muylder.

actions, je perçois Jésus comme un guérisseur qui intervient au niveau du corps, du psychisme et de la spiritualité, à travers l'ouverture à la transcendance, cette formidable énergie d'amour qui nous appelle. Comme médecin homme qui soignait des femmes, j'ai toujours essayé de comprendre ce qui se jouait, les rapports profonds entre les hommes et les femmes en relation avec la santé, la vie.

J'ai ainsi pu mieux comprendre mon propre malaise vis-à-vis de la doctrine catholique en matière de sexualité et de reproduction. J'ai donc été très heureux de me retrouver avec Hervé Linard et Catherine Jongen dans ce groupe de chrétiens qui cheminait avec Anne-Marie Pelletier pour savoir comment élaborer les chemins d'une Église qui soit « des femmes avec des hommes ».

H. L. : Merci, Xavier de Muylder, pour cette belle présentation qui nous ouvre l'appétit pour la suite de notre rencontre. J'ai le plaisir d'accueillir parmi nous Claude Plettner qui vient de Paris et qui a accepté de se prêter à une interview pour nous éclairer sur Thérèse d'Avila. Claude Plettner est une théologienne, une journaliste atypique et une écrivaine. Elle a notamment écrit un livre qui s'appelle *Lettres à Thérèse d'Avila* (Paris, Cerf, 2024) qui sont des lettres qu'elle adresse à Thérèse, émaillées de toute son expérience personnelle.

Une histoire d'amitié avec Thérèse

H. L. : Je ne vais pas énumérer la longue liste de vos publications, mais je mentionne seulement ce livre qui m'a touché, à savoir *L'inconsolation* (Paris, Bayard, 2021). Pouvez-vous nous dire qui vous êtes, Claude Plettner ?

C. P. : Merci et bonjour à tous. Je suis d'une famille qui n'est pas tombée dans un bénitier. Je me suis donc convertie à la foi chrétienne quand j'étais étudiante et je l'ai découverte comme une nouveauté. J'ai fait des études de lettres. J'ai été professeur de français. Et je me suis rendu compte qu'il y avait un tel décalage entre ma formation universitaire et ma foi, que, parallèlement à ma vie de professeure, j'ai commencé une formation théologique jusqu'au master. Entretemps, je suis devenue journaliste. J'ai

suivi une formation en cours du soir à l'école des journalistes et je suis entrée dans le groupe Bayard où j'ai été rédactrice en chef, puis éditrice. Voilà mon parcours professionnel.

Et puis, il y a eu ma rencontre avec Thérèse d'Avila. C'est ce qui m'a amenée à un master de théologie sur elle. Je m'interrogeais sur le fait de savoir si les femmes ont une façon un peu spécifique d'exprimer leur foi et de vivre leur expérience mystique. Et mon directeur de mémoire m'a dit : « il faut lire Thérèse d'Avila ». Je ne la connaissais pas du tout, il me l'a fait lire. Chaque fois que j'avais terminé la lecture, il disait : « Bon. Vous avez fait sept ans de théologie, sans rien lire d'autre sur elle, prenez la parole. C'est un bon exercice ». Et chaque fois que j'allais le voir, il me disait : « Relisez-la ». J'ai donc recommencé. « Maintenant, écrivez sur elle ». Et c'est comme ça qu'a débuté une familiarité avec Thérèse et que je me suis beaucoup projetée dans sa vie. Elle m'a beaucoup aidée pour mon propre chemin. J'ai longtemps cherché ma place dans l'Église. Elle m'a donné les mots, elle m'a donné vraiment une envie d'aller du côté de cette aventure. Comme elle dit : « aventurer sa vie » du côté de la foi. C'est une belle rencontre et je n'ai jamais arrêté ce compagnonnage depuis.

H. L. : Et comment avez-vous eu l'idée de lui écrire des lettres et non seulement des lettres théoriques, mais avec toute votre affection ?

C. P. : D'abord parce que c'est une compagne, je pense. J'ai vraiment beaucoup de sympathie pour elle et les lettres sont une façon de poursuivre le dialogue avec elle de manière vivante. Beaucoup de livres sur Thérèse d'Avila sont assez pointus. Elle n'est pas facile d'accès. C'est pourquoi j'ai eu l'idée de proposer, grâce à des lettres, quelques marches d'escalier pour donner accès à sa vie et à son œuvre pour ceux qui ne la connaissent pas, et qu'ainsi vienne l'envie de la lire grâce à la complicité avec elle. Cela voulait dire m'adresser à elle un peu comme on parle à une amie, pour donner à d'autres l'envie d'entrer dans cette amitié.

H. L. : Et je pense que vous avez bien réussi cet objectif de donner le goût de lire Thérèse, et je suis moi-même témoin de cela. Pourquoi tenez-vous tellement à l'appeler Teresa de Cepeda y Ahumada ?

C. P. : J'aime bien parce que ça sonne espagnol. C'est une fille de sa culture. Elle est connue en France sous le nom de Thérèse d'Avila. Elle est connue en Espagne comme "Teresa de Jesús". Mais finalement, je me suis dit : revenons à son nom, son nom de famille, avant d'en faire une sainte. Revenons à son vrai nom espagnol. C'était retrouver ses racines.

H. L. : **Pouvez-vous donner quelques repères pour situer Thérèse d'Avila dans son temps et quelques éléments de son histoire ?**

C. P. : Elle est née en 1515 et elle est morte en 1582, à 67 ans. Elle est née dans un temps et dans une Église extrêmement troublés. Elle le disait elle-même. Une soixantaine d'années avant sa naissance avaient eu lieu les grandes découvertes du Nouveau Monde et Gutenberg avait inventé l'imprimerie. C'est à cette époque que la Réforme est amorcée. C'était une vraie crise. Fut ensuite célébré le Concile de Trente. Thérèse disait que les temps étaient rudes, et que ce n'était pas le moment de parler avec Dieu de choses de peu d'importance. C'était un temps de tempête ecclésiale et sociétale. De plus, les Turcs arrivaient aux portes de Vienne, entraînant une peur de l'Islam. Mentionnons encore l'Inquisition : bon nombre de Juifs, qui refusaient de se convertir de force au catholicisme tout comme bon nombre de musulmans finissaient sur les bûchers du tribunal de l'Inquisition.

C'était un moment tragique, très difficile. Son père est un commerçant de tissus. Veuf, il s'est remarié avec une très jeune femme qui a la moitié de son âge, soit quatorze ans ! Cette femme a eu avec lui dix enfants en 18 ans et est morte en couches à 33 ans. Thérèse a treize ans au moment de la mort de sa mère, la seconde épouse de son père. Elle a été extrêmement marquée par la condition féminine de sa mère qui n'était pas heureuse, avec son lot de maternités subies.

Son parcours de vie

H. L. : Vous avez esquissé le contexte historique de la société et de l'Église de l'époque. Maintenant, évoquons les tares qu'elle a dû sublimer. Dites-nous quelques mots sur le vécu de Thérèse et sur son entrée au monastère du Carmel.

C. P. : Elle voulait échapper au sort de sa mère. Elle voulait surtout ne pas se marier parce qu'elle n'avait pas une image positive du mariage. Mais elle ne voulait pas non plus entrer au couvent. Elle y est entrée presque à reculons. C'est incroyable lorsqu'on la lit. C'est vraiment pour échapper à la situation de sa mère qu'elle est entrée dans la vie religieuse. Elle avait fait une première découverte du Christ et elle est entrée dans un carmel de 180 religieuses, un carmel décadent. Elle y a été en bataille avec elle-même pendant plus de 20 ans. Elle était malheureuse dans ce lieu qui ne correspondait pas à l'idéal qu'elle se faisait, à ce qu'elle avait envie d'investir. Elle disait que beaucoup de religieuses menaient là des existences « à pas de poule ». Et puis, à 40 ans, elle s'est convertie devant une statuette du Christ aux liens, un Christ blessé.

Je pense que devant ce Christ blessé, sa carapace a cédé. Cela a été le début d'une profonde vie mystique, une expérience qui l'a beaucoup perturbée. Qu'allait-elle en faire ? À 47 ans, elle s'est décidée à sortir de ce grand carmel pour fonder son propre petit carmel, non sans conflits avec l'Église locale. Et entre 47 et 62 ans, elle a été fondatrice. Et au moment où elle a fondé son premier carmel, elle s'est autorisée à écrire, ce qui, pour une femme de son époque, était exceptionnel. C'est donc au moment où elle est devenue fondatrice qu'elle est devenue écrivaine. Elle dit : « Je vais raconter ce qui m'arrive ».

H. L. : Tout en disant qu'elle ne savait pas très bien ce qui lui arrivait.

C. P. : Effectivement, elle ne savait pas.

H. L. : Elle a été confrontée à des résistances cléricales ou ecclésiales. Pouvez-vous dire comment elle a navigué ou manœuvré vis à vis de l'institution de l'époque ?

C. P. : Elle a d'abord choisi de quitter son carmel avec la prétention de le refonder avec une règle nouvelle. Les obstacles sont venus de l'évêque local, du clergé local, des Carmes eux-mêmes et de leurs responsables. Elle s'est heurtée à une très forte résistance ecclésiale. Elle a dû passer son temps à passer sous les fourches caudines des évêques. Elle a parfois acheté ses petites maisons malgré l'obstruction totale de l'Église locale, elle a dû se battre. Quand elle a commencé à fonder, l'Inquisition est venue faire une perquisition dans son carmel et elle a dû s'appuyer sur des amis jésuites – la Compagnie faisait alors ses premiers pas –, sur certains évêques ou sur certains théologiens qu'elle savait bien choisir. Pour, à travers toutes ces difficultés, faire reconnaître la légitimité de son expérience et avancer dans ses fondations, mais non sans prendre des coups au passage.

H. L. : **En même temps, elle avait des garde-fous parce qu'elle était assez habile pour ne pas se laisser malmener...**

C. P. : Il faut comprendre le contexte. La hiérarchie ecclésiale se méfiait énormément des spirituels. L'Inquisition avait interdit la lecture de la Bible en français, il fallait la lire en latin qui était la langue des clercs. Donc être femme, être mystique, lire les Écritures, c'était entrer en conflit ouvert avec l'autorité théologique et ecclésiale. Thérèse trouvait la théologie de son temps désincarnée et cérébrale et faisait au contraire valoir son expérience. Elle disait : « ceux qui passent par là où je passe me comprendront », ou encore : « vous, vous êtes des intellectuels, moi, je suis une pauvre femme, je ne sais pas grand-chose, je suis un peu ignorante... ». Tous les clichés misogynes de son époque, elle les reprenait à son compte pour se faire accepter dans une Église cléricale.

Mais elle n'en pensait pas moins et disait à ses sœurs, quand elles étaient entre elles : « soyez des femmes fortes ! Nous, les femmes, nous avons une capacité à vivre une vie spirituelle que les hommes n'ont pas ». Mais quand elle écrivait, elle devait accepter les humiliations des censeurs qui la relisaient en faisant profil bas : « je suis une pauvre ignorante, je vous suis soumise, je manque d'instruction. Mon ignorance me rend incapable de m'exprimer ». Elle prenait beaucoup de précautions et rappelait qu'elle n'avait pas la prétention d'enseigner : « je parle à mes sœurs comme dans un bavardage. Je n'ai aucune autorité pour me dire exégète ou théologien,

là n'est pas ma compétence... Mais mon expérience vaut bien votre théologie ».

H. L. : C'était une grande tacticienne ?

C. P. : C'était une joueuse d'échecs, elle savait anticiper les coups d'après, vous mettre en place des stratégies pour arriver à ses fins et trouver ses alliés dans l'Église pour avancer, tout en étant très convaincue de son identité de femme et de ce qu'elle pouvait apporter à l'Église comme femme. Elle savait s'y prendre avec ces messieurs pour les mettre de son côté.

X. d. M. : En vous écoutant et en réfléchissant à ce qui nous occupe actuellement, quelle leçon pouvons-nous tirer de la tactique de Thérèse d'Avila pour élaborer une stratégie actuellement ?

C. P. : Ce n'est pas si simple. Je crois qu'elle s'est appuyée sur son expérience mystique. Son assurance, elle l'a trouvée dans sa relation au Christ et dans son expérience très forte de la vie spirituelle qui lui faisait relativiser beaucoup de choses de l'Église de son temps. Elle ne confondait pas l'Église et le Christ, tout en ayant un grand sens de l'appartenance ecclésiale. Il ne s'agissait pas de se mettre hors des clous, si je puis dire. Puiser dans son expérience spirituelle une force de créativité et de résistance me paraît essentiel pour ne pas se laisser anéantir par les malheurs du temps, que ce soient les malheurs ecclésiaux ou les malheurs sociétaux. C'est le premier élément, relativiser les problèmes.

Le deuxième, c'est sa manière de trouver les bons espaces et les bons partenaires qui lui permettent d'exister dans cette Église et de trouver des lieux de créativité, de créer les espaces de renouveau. Elle a inventé des espaces pour donner corps à son expérience spirituelle. Se mettre en quête avec d'autres et essayer de trouver et de créer ces espaces où il est donné de vivre une expérience spirituelle et une expérience fraternelle, ne pas se laisser submerger par les difficultés institutionnelles, tout cela me paraît un bon moyen pour traverser les tempêtes.

H. L. : Vous diriez que c'est son amitié profonde avec le Christ qui lui a permis d'avoir cette liberté intérieure vis-à-vis des tous les aléas ?

C. P. : C'est évident. Sans cela, elle n'aurait jamais pu traverser ce qu'elle a traversé, parce qu'elle en a bavé, comme on dit vulgairement. Je pense vraiment que c'est là qu'elle a enraciné sa liberté, son audace.

X. d. M. : **Elle a des expressions fortes quand elle parle de « ces renards qui l'ont à l'œil ».**

C. P. : Elle voulait parler de l'Inquisition et elle utilisait un langage codé dans ses lettres, tant elle était surveillée. Elle parlait des inquisiteurs en parlant des anges. Elle savait contourner les obstacles. Elle ne cherchait pas le choc frontal avec une hiérarchie ecclésiastique. Elle savait jouer finement et trouver des espaces de liberté ou en créer.

Par ailleurs, elle a su inventer un langage. Elle ne s'est pas appuyée sur un langage tout fait. La théologie était extrêmement desséchée. Elle a créé ses propres images. Elle a un vrai talent d'écriture et elle a renouvelé sa propre expression de la foi. Elle a cherché à reforgez un langage neuf face à l'usure d'une certaine expression de la foi. Elle a réinventé un langage et elle a renouvelé toute une façon de parler de Dieu. Elle n'est pas restée dans le mutisme ou dans le silence de son expérience intérieure. Elle lui a donné forme, elle lui a donné corps. Pour cela, je l'admire énormément.

H. L. : **Nous allons reprendre cet enracinement dans son expérience et dans son travail de création d'une écriture propre. C'est une invitation à nous demander comment nous pouvons écrire notre expérience de foi à l'heure d'aujourd'hui.**

Écrire son expérience de foi

H. L. : **Dans quelle mesure Thérèse d'Avila peut-elle nous inspirer pour créer des espaces de vie et de création de récits de foi pour aujourd'hui ? Je vais laisser la parole à Xavier De Muylder qui a une question pour vous.**

X. d. M. : Oui, je suis frappé ce que vous dites que Thérèse : elle vivait une époque traversée de tempêtes et elle était en bataille avec elle-même. Elle vit là une expérience mystique bouleversante devant le Christ blessé. Et elle change complètement, elle est convertie et elle démarre une nouvelle vie.

De mon point de vue médical, je vois dans cette expérience bouleversante comme un accouchement qui lui permet de faire face à une situation difficile et de produire un être nouveau. Je suis frappé que par la suite, elle fonde un grand nombre de carmels, un peu comme sa maman avait porté un grand nombre d'enfants.

C. P. : Oui, c'est vrai, elle a créé 18 carmels. Effectivement, elle s'est convertie devant une statuette du Christ blessé et toute sa résistance, toute cette lutte intérieure, toute cette énergie qu'elle avait mise pendant 20 ans dans son carmel à lutter contre elle-même en somatisant beaucoup, tout cela a lâché. Elle s'est laissée aller à une nouvelle expérience qui a donné lieu, quatre ans plus tard, au début des premières fondations. Cette expérience de conversion a touché son corps et l'a fait fondre en larmes. Et cela lui a permis de donner corps dans l'Église à autre chose. Je suis très frappée par la façon dont Thérèse d'Avila a mis son corps en jeu dans son expérience spirituelle, aussi bien dans sa danse, dans sa lutte intérieure, où elle passait son temps à ne pas être bien ou à être dans sa jouissance. Quand elle s'est convertie, tout son corps de femme s'est investi dans la relation à Dieu, comme personne à son époque ne l'a investi. Peut-être Jean de la Croix l'a-t-il fait, mais c'était son disciple. À cette époque, c'était quelque chose d'absolument inimaginable.

H. L. : **La statue du Bernin a vraiment illustré cette incarnation corporelle. Ce qui me semble intéressant, c'est qu'elle a pu produire un travail d'écriture. Pouvez-vous dire un mot sur l'oraison comme porte d'entrée dans cette expérience, et notamment, préciser en quoi la fiction du *château intérieur* peut nous inspirer pour aujourd'hui ?**

C. P. : Elle a créé un espace pour ses sœurs où elles pouvaient vivre la fraternité et l'expérience de Dieu qu'elle-même avait vécue. Et pour expliquer à ses sœurs cette expérience de Dieu d'une manière qui ne soit pas desséchante, elle a pris des images, comme celle de l'arrosage du jardin ou du château intérieur. Elle imagine un grand château avec des pièces. C'est une manière de parler des étapes de la vie spirituelle et de l'entrée dans l'oraison. On peut passer sa vie sur le chemin de ronde du château et ne jamais vouloir entrer dans le château parce qu'on n'a pas trouvé la porte d'entrée ou, parce que quand on entre, on est terrorisé par le silence et on

ressort aussitôt. On se promène de pièce en pièce. Ce n'est pas linéaire, on peut passer par une pièce, repasser par une autre : ce n'est pas une avancée, c'est une déambulation dans son espace intérieur. Elle disait à ses sœurs : « Ne vous imaginez pas vides intérieurement ». Et au cœur de ce château, il y a un grand soleil. On se promène dans ce château où il y a des pièces transparentes, d'autres très sombres, très obscures. C'est tout le combat intérieur qu'elle décrit, jusqu'à arriver à ce soleil qu'est le Christ au centre du château. D'où l'importance d'habiter sa demeure intérieure et d'apprendre à l'habiter.

H. L. : En quoi cet apprentissage d'habiter son expérience intérieure peut nous éclairer pour aujourd'hui ?

C. P. : C'est le B.A.BA de tout. Si on n'habite pas chez soi, on passe son temps à errer. Découvrir que le « chez soi » est habité par un autre que soi et qu'on n'est pas dans un soliloque avec soi-même. Retrouver cette habitation intérieure, cela vous permet d'habiter autrement votre propre Église.

H. L. : Il faut des repères par rapport à ce type d'expérience. À l'époque, il fallait de situer par rapport aux « illuminés ». Et pour aujourd'hui, quels seraient les repères utiles à avoir ? Puisqu'on voit bien que Thérèse a eu le mérite de ne pas être seule dans ses combats.

C. P. : Tout d'abord, il y a des grands maîtres spirituels. Thérèse en est une, il y a Ignace de Loyola et bien d'autres. Thérèse disait : « Seigneur, délivrez-nous des dévotions idiotes ». Elle disait à ses sœurs qu'il fallait une nourriture solide et leur recommandait de ne pas prendre le premier maître qui passe. Encore aujourd'hui, certains maîtres spirituels vous emmènent dans des ornières. Se mettre dans les pas de vrais maîtres, s'enraciner dans une tradition qui a une histoire, qui a fait ses preuves, c'est essentiel. Et trouver sa propre voie, son propre lieu, son lieu source, choisir des lieux sources qui ont fait leurs preuves. Et ensuite, toujours se faire accompagner dans son expérience spirituelle. Elle a dit : « j'ai passé 20 ans de ma vie à avoir un confesseur qui ne comprenait pas ». Elle s'est débrouillée comme elle a pu. Elle cherchait des personnes qui puissent l'accompagner dans son expérience.

H. L. : Vous avez un regard sur l'Église d'aujourd'hui, puisqu'on vous a qualifiée de théologienne atypique... Avec le regard ou à la lumière de l'expérience de Thérèse d'Avila, qu'est-ce qu'on pourrait imaginer comme création d'espace pour aujourd'hui ?

C. P. : J'ai déjà répondu en partie. Elle a donné corps à des nouvelles institutions, elle a réformé son ordre, elle a quitté des pratiques pour en inventer d'autres, pour vivre l'expérience de Dieu vraiment. Elle a quitté des lieux qui ne lui parlaient plus, elle en a institué d'autres où faire corps avec d'autres. C'est un sacré pari pour aujourd'hui. Elle a donné corps à son expérience dans l'invention d'une langue. Dans son expérience croyante, elle a fait de son corps un allié dans l'expérience de Dieu. Ce n'est pas rien ! Aller du côté de cette aventure-là donne un certain recul face aux difficultés qu'on peut rencontrer dans l'Église institutionnelle. Mais il ne faut pas être caricatural : dans cette Église institutionnelle, on peut, comme elle, trouver des alliés. Il faut les chercher mais on les trouve, et ils vous accompagnent dans cette aventure.

H. L. : Pourriez-vous dire un mot sur son souci de l'humilité ? À un moment donné, elle a préféré l'humilité, elle l'a prônée comme quelque chose qui permet de faire échec.

C. P. : C'était à la fois une démarche sincère et une ruse. Sincère parce qu'elle ne voulait pas s'ériger en maître et elle avait besoin du regard des autres sur ce qu'elle faisait, sur ce qu'elle écrivait, sur ce qu'elle vivait. Sincère parce que, comme elle le disait, l'humilité, ce n'est pas s'écraser, c'est être juste devant Dieu, être dans la justesse. C'était une ruse parce qu'elle passait son temps à dire aux gens qui l'ont censurée et qui séquestraient ses écrits – aucun de ses écrits n'a été publié de son vivant : « si j'écris, c'est parce que mes confesseurs me l'ont demandé, je le fais par obéissance, je ne me suis pas érigée en maître : je le fais parce qu'on me le demande ». Voilà une posture d'humilité qui est aussi une manière de se protéger.

H. L. : Est-ce en ce sens-là que vous diriez que l'humilité, c'est être dans la vérité ?

C. P. : Oui, c'est ce qu'elle disait. Il ne s'agit ni de se surestimer, ni de se sous-estimer, il s'agit d'être dans la vérité. Thérèse d'Avila était une femme brillante, elle avait des grandes qualités relationnelles. C'était une belle femme qui avait tout pour être fière d'elle. Et je crois que c'est pour cela qu'elle prenait bien soin d'être aussi dans l'humilité et la justesse, de ne pas se glorifier, d'être en vérité ce qu'elle était.

Être une demeure habitée

X. d. M. : Je pense que ça rejoint ce que vous écrivez dans votre livre : la foi, cette expérimentation étonnée d'être une demeure habitée. Qui d'autre – son ouverture à l'altérité – habite et parle en moi et à qui je parle ? Et l'acceptation enfin d'être acceptée. Vous touchez là le message qu'on peut retirer de la vie et des écrits de Thérèse : être des êtres habités. Je le rapproche de ce que vous écrivez dans votre livre *L'inconsolation* : dans les passages difficiles de la vie, vous dites, avec des images contrastées, l'impossibilité d'habiter chez soi. Je suis frappé par la vérité et l'exactitude de ce message.

C. P. : C'est très juste. Pendant plus de 20 ans, dans son carmel, elle n'habitait pas ce carmel comme elle n'habitait pas chez elle. Elle n'avait pas fait cette rencontre d'être habitée et c'est devenu invivable. Elle est tombée malade et a passé trois ans à l'infirmerie. C'était un combat intérieur impossible. Le retournement s'est fait quand elle a découvert qu'elle n'avait pas à chercher Dieu, de manière extérieure, dans les offices et les prières toutes faites, mais en elle-même, qu'elle était habitée. À partir du moment où elle s'est découverte habitée, elle a pu s'accepter elle-même et elle a inventé des lieux pour que vivre cette expérience soit possible, pour que cette expérience devienne habitable par d'autres. Je suis frappée que beaucoup de chrétiens n'aient pas fait cette expérience d'aller en eux-mêmes et de découvrir que Dieu est notre habitation intérieure. Nous habitons en lui, Il habite en nous, tout commence par là. C'est à partir de là que Thérèse va développer son énergie vers l'extérieur. Elle disait : « le but de l'oraison ? des œuvres, des œuvres, des œuvres. » Cette expérience intérieure ne l'a pas enfermée en elle-même mais lui a fait découvrir une capacité de créativité et d'extériorité décuplée.

H. L. : Cette habitation intérieure a donné lieu à une action extraordinaire. Elle disait aussi qu'il ne fallait pas avoir peur de ce vide. Parce que parfois, le vide fait peur, comme vous le disiez à propos du château intérieur.

C. P. : Oui, nous avons tous fait cette expérience. Quand on se pose un peu, quand on rentre en soi-même, on se découvre comme un château hanté de bruits, de peurs, de terreurs, d'obscurités. Et on ressort très vite vers l'agitation extérieure. On passe sa vie sur le chemin de ronde au-dehors. Il faut oser entrer dans son château intérieur et y demeurer, et en y demeurant, avancer. C'est tout bénéfique par rapport à l'expérience psychologique, et c'est tout bénéfique par rapport à l'expérience spirituelle.

H. L. : Cette habitation intérieure est une grande invitation que vous nous faites aujourd'hui encore. Habiter, c'est avoir accès à cette habitation qui a été pour elle le critère fondamental de sa « folie ». Parce qu'à certains moments, outre feindre la sottise, elle ose dire qu'elle dit des folies : elle ne sait pas très bien ce qu'elle dit, mais elle le dit quand-même.

C. P. : Elle dit qu'elle ne savait pas trop ce qui lui arrivait. Elle a même pris peur par moments de ce qui lui arrivait, de ses extases, c'était loin d'être évident. Mais elle a fait confiance à son désir. Elle disait : « c'est de la plus haute importance, ne rétrécissons pas nos désirs ». Elle disait que l'aventure mystique commence quand on y engage tout son désir, « avec une détermination déterminée » d'avancer. C'est son expérience de conversion d'avoir jeté dans cette aventure tout son désir.

En ce qui concerne l'invention d'un langage, elle a raconté avec une image à ses sœurs comment entrer dans la prière. Elle fait appel à son expérience : elle habitait dans une région de grande sécheresse, en Espagne, la Castille, et elle a observé l'irrigation des jardins.

Pour parler de la prière, elle indique quatre façons d'arroser un jardin. Dans la première façon, on creuse un puits, on descend un seau, on le remonte à la force des bras. Avec un peu de chance, il va être plein. Mais il peut ne pas l'être, il peut être vide. C'est l'étape de la *méditation*, celle où le priant est actif. Il fait tout le travail, il va descendre dans le puits, il va chercher l'eau...

C'est un jardinier qui travaille. Dieu l'aide déjà un peu, mais l'orant ne sait pas que Dieu l'aide. Et elle dit : on bêche en présence du Seigneur, on bêche. Elle dit qu'elle a fait ça pendant 20 ans. On se dispose au recueillement, à la méditation. Elle a prié avec un livre très longtemps parce qu'elle s'ennuyait en priant. C'est une première étape à laquelle on revient souvent : même si on a avancé, on revient toujours là.

Dans la deuxième façon d'arroser, le jardinier se sert d'une noria, activée par une manivelle. C'est une roue avec des godets qui tournent et qui remontent l'eau. C'est moins fatigant que d'aller puiser dans le puits et c'est plus efficace, dit-elle. Cela correspond au moment où, dans la prière, ce n'est pas la peine de se fatiguer à parler, on se pose. Il faut laisser l'âme se reposer auprès de Celui qui est son véritable repos et mettre le savoir de côté.

La troisième façon d'arroser, c'est encore mieux : on construit des rigoles où on détourne l'eau d'un ruisseau ou d'une rivière, et l'eau arrive beaucoup plus facilement. Ce moment-là, dans la prière, correspond à des moments où on ne « veut » plus, où on ne met plus en activité sa volonté ; son intelligence. On est passif, en silence, dans une tranquillité intérieure. C'est encore une autre étape. Tout cela correspond à ce qu'elle a vécu.

Et la quatrième façon d'arroser, c'est de recevoir la pluie du ciel ! L'eau jaillit d'un bassin sans fond et il n'y a plus rien à faire. On ne pense à rien, on ne veut rien, on ne parle même plus à Dieu. Ce qui ne revient pas à se rendre idiot, dit-elle. « L'oraison ne consiste pas à penser beaucoup, mais à aimer beaucoup, à se tenir en présence de celui dont nous nous savons aimés ». Dans cette étape, c'est le Seigneur lui-même qui arrose. Le jardinier n'a plus rien à faire et c'est l'oraison d'union, d'union mystique, c'est la contemplation. Ce n'est pas parce qu'on a franchi une étape qu'on est dispensé de revenir à l'étape précédente, comme dans la déambulation dans le Château intérieur. Thérèse ne nous parle pas de la vie mystique comme d'une belle unité tranquille où les choses se font une fois pour toutes. Non, il faut revenir, refaire le parcours, encore et encore.

H. L. : Autrement dit, ce n'est pas un parcours linéaire, on a à chaque fois à reprendre le parcours.

C. P. : Oui, dans l'oraison, on peut être arrivé à la quatrième façon d'arroser le jardin quand l'eau tombe du ciel et à d'autres moments, se retrouver à bêcher comme un malheureux dans un rude labeur, comme elle dit. On n'est pas dispensé de repasser par ces étapes.

H. L. : **C'est à la fois un chemin qui est ouvert et une marche qui ne finit jamais.**

C. P. : C'est une marche qui ne finit jamais, comme dans le Château intérieur. Une déambulation n'est pas une progression linéaire. Cela me parle beaucoup, parce qu'on vit dans un temps très éclaté, on est très sollicité. On n'est pas en permanence dans un état soi-disant « mystique », merveilleux, plein de paix. La vie spirituelle peut se vivre dans des moments fragmentés et pas forcément dans une belle harmonie et seulement dans les moments de calme. On nous présente beaucoup la vie mystique comme cela. Thérèse ne cache pas la lutte intérieure que cela représente.

H. L. : **Ce parcours spirituel implique une très grande souplesse, il s'agit de se laisser faire. Et « se laisser faire » ne serait-il pas proprement féminin ? Les hommes peuvent-ils avoir accès à ce type d'expérience ?**

C. P. : Je ne voudrais pas tomber dans les clichés. Thérèse dit que les femmes ont une véritable aptitude aux choses spirituelles. Peut-être justement pour y mettre en jeu leur vitalité. Je ne sais pas pourquoi elle dit ça, finalement. Je pense qu'il y a des hommes qui savent se laisser faire. Je le souhaite de tout mon cœur. Ils existent, j'en ai rencontrés !

H. L. : **Quoiqu'il en soit, se laisser faire n'est pas une pure passivité, c'est quelque chose qui peut rendre actif.**

X. d. M. : Mon attention est attirée, dans ce que vous dites, par le fait que la femme a une capacité à être habitée par un autre être qu'elle porte et qu'elle va mettre au monde. Et aussi dans l'union, à être visitée et habitée par une autre personne. Je pense qu'il y a chez la femme une capacité à nous attirer vers une compréhension de ce que c'est qu'être habité.

C. P. : Parole précieuse de gynécologue. C'est vrai, très certainement. Être habitée par un être, l'avoir en elle, porter la vie en elle pendant neuf mois et donc effectivement d'être habitée, littéralement.

H. L. : **Si je comprends bien, être femme, c'est plutôt une chance, ce n'est pas une tare, comme le pensait Thérèse dans sa jeunesse.**

C. P. : C'est ma conviction. Mais c'est une chance dans l'altérité: ce n'est pas une chance en soi, c'est une chance dans la rencontre de l'autre.

X. d. M. : C'est une grâce en tous les cas.

C. P. : Dans une période très misogyne, dans une Église très cléricale et machiste, elle avait une haute ambition et une haute idée des femmes. Sans tomber dans l'anachronisme, mais elle était féministe avant l'heure.

H. L. : **Nous vous remercions chaleureusement pour cet aperçu sur Thérèse d'Avila à l'heure d'aujourd'hui.**

C. P. : C'est un plaisir, j'ai trouvé vraiment passionnante votre parole de gynécologue. Thérèse aurait aimé parler avec vous si elle avait pu, cela aurait éclairé son expérience.

X. d. M. : J'en suis fort heureux.

Pour aller plus loin

- Claude PLETTNER, *Lettres à Thérèse d'Avila*, Paris, Cerf, 2024.
- ———, *L'inconsolation*, Paris, Bayard, 2021.

Et aussi :

- THÉRÈSE D'AVILA, *Œuvres complètes*, Paris, Cerf, 2023.
- ———, *Le château de l'âme ou le livre des demeures*, Points sagesse, 2014.
- Marcelle AUCLAIR, *La vie de sainte Thérèse d'Avila*, Paris, Seuil, 1967.
- Christiane RANCÉ, *La passion de Thérèse d'Avila*, Paris, Albin Michel, 2015.
- Denis VASSE, *L'Autre du désir et le Dieu de la foi. Lire aujourd'hui Thérèse d'Avila*, Paris, Seuil, 1991.

Femmes et hommes laïcs au service de l'Église aujourd'hui⁶¹

Régine Habay : Bonjour, nous voici dans la sixième et dernière émission de la série l'Église des femmes AVEC des hommes. Nous voudrions sonder aujourd'hui les nouvelles questions qui se posent dans l'Église à propos des ministères confiés ou institués. Depuis les années soixante en Belgique de très nombreux laïcs sont investis, tout d'abord dans les cours de religion inscrits dans la constitution en 1959, ainsi que dans la catéchèse. Dès l'après-concile, on a vu de plus en plus de laïcs et, donc de femmes, parmi les étudiants des facultés de théologie. Ensuite est apparue dans les paroisses la figure de l'assistant paroissial, de plus en plus de femmes et hommes ont intégré également les conseils décanaux et les conseils d'unités pastorales. Des laïcs sont actuellement responsables d'un service pastoral, membres de conseils épiscopaux, des juges laïcs sont également nommés dans les tribunaux ecclésiastiques.

Pour parler des nouveaux défis de la présence de laïcs dans des services de l'Église, je suis heureuse de retrouver Catherine Chevalier, docteure en théologie, rédactrice en chef de la revue *Lumen Vitae*, engagée dans l'Institution Thérésienne...

Catherine Chevalier : Oui, c'est bien cela. J'ajoute qu'à l'Université catholique de Louvain, je suis chargée de projets de formation continue des agents pastoraux. Je vous présente également, Régine Habay. Vous avez une licence en sciences religieuses et un master en droit canonique. Vous êtes mariée et mère de trois grands jeunes. Vous avez travaillé successivement comme professeure de religion, comme animatrice pastorale dans une paroisse et vous êtes maintenant juge au tribunal ecclésiastique. Voilà un parcours qui rend compte de la diversité des

⁶¹ Émission diffusée le mercredi 14 juin 2023, avec Catherine Chevalier, Marie de Wilde, Régine Habay et Jean Sadouni.

missions qui peuvent être confiées à des laïcs ! Nous rencontrerons au cours de l'émission nos deux invités Marie de Wilde et Jean Sadouni.

Historique des ministères laïcs dans le vicariat de Bruxelles

R. H. : Catherine Chevalier, parlez-nous d'abord de la situation des ministères confiés aux laïcs à Bruxelles : sont-ils nombreux ?

C. C. : Je précise d'abord qu'un « ministère confié » est une mission pastorale confiée à un fidèle laïc. Donnons quelques chiffres pour le territoire de Bruxelles francophone et néerlandophone. En 2021, environ 110 laïcs ont une mission au service de l'Église catholique à Bruxelles, pour la plupart ils et elles sont rémunérés. Ce sont des femmes à plus de 80 %. 40 % de ces agents pastoraux laïcs travaillent dans les doyennés et les unités pastorales, 40 % dans les aumôneries de santé, de prison et autre et 20 % dans les services pastoraux du Vicariat.

Pour se faire une idée de ce que cela représente, on peut rapprocher ce chiffre de celui des prêtres : en 2021, il y avait à Bruxelles 126 prêtres de moins de 75 ans payés par l'État, sans compter les prêtres plus âgés qui continuent à rendre encore des petits ou grands services.

À cela s'ajoutent les diacres permanents, une quinzaine à être actifs sur le territoire bruxellois. Si on additionne les laïcs et les diacres actifs, on arrive à 125 personnes, soit autant que le nombre de prêtres de moins de 75 ans. C'est donc une réalité importante numériquement.

R. H. : Y a-t-il des points de repères qui ont été proposés par Rome sur le plan des ministères laïcs ?

C. C. : Ces évolutions s'enracinent dans les orientations du Concile de Vatican II (1962-1965) qui remet en avant l'appel de tous les baptisés à la sainteté et compte sur le témoignage et leur engagement au cœur de leur vie de famille, leurs engagements sociaux et professionnels. Le Concile dit aussi que certains et certaines d'entre eux peuvent :

« de diverses manières, être appelés à coopérer plus immédiatement avec l'apostolat de la hiérarchie [114], à la façon de ces hommes et de ces femmes qui étaient des auxiliaires de l'apôtre Paul dans

l'Évangile, et, dans le Seigneur, dépensaient un grand labour »
(Constitution conciliaire *Lumen gentium*, 33).

On peut donc confier à ces laïcs des missions et des responsabilités pastorales.

R. H. : Ils peuvent être appelés mais le sont-ils vraiment ? Comment a commencé la réforme des ministères ?

C. C. : Sur le plan canonique, il faut remonter à la déclaration du pape Paul VI *Ministeria Quaedam*⁶², en 1972, un document qui se situe entre deux mondes. Il supprime ce qu'on appelait les ordres mineurs (portier, lecteur, exorciste, acolyte) et le sous-diaconat, des étapes par lesquelles il fallait passer pour devenir prêtre. Et il fait des fonctions de lecteur et d'acolyte des ministères institués ouverts aux laïcs... mais aussi des étapes vers les ministères ordonnés. Avec pour conséquence que ces ministères institués ne sont ouverts qu'aux laïcs masculins ! Vous voyez, cette institution des ministères laïcs est d'abord pensée comme une réforme de l'accès aux ministères ordonnés. La non-ouverture aux femmes de ces ministères va susciter des débats dès la parution du document, y compris parmi les évêques⁶³.

R. H. : Cela ne va pas empêcher les évolutions. Comment le souhait d'une plus grande coopération va-t-il être mis en œuvre ?

C. C. : En 1975, l'exhortation apostolique du pape Paul VI *Evangelii Nuntiandi* salue avec « grande joie » cette « légion de Pasteurs, religieux et laïcs » qui

⁶² On en trouve une traduction française sur le site du diaconat de l'Église de France, cf. https://diaconat.catholique.fr/wp-content/uploads/sites/5/2015/04/Motu_proprio_-_Ministeria_Quaedam_Les-minist%C3%A8res-institu.pdf. Pour plus d'information sur ce texte et ses suites, voir l'article de Mgr Jordan sur le site de la Conférence des évêques de France : <https://eglise.catholique.fr/actualites/dossiers/dossiers-de-2012/demain-lavenir-de-nos-communaut%C3%A9s/370212-le-motu-proprio-ministeria-quaedam-15-aout-1972-et-ses-suites-par-mgr-jordan/>.

⁶³ Alphonse BORRAS, « L'Église catholique répond-elle aux mutations contemporaines ? De la difficulté à accoucher du « nouveau » en matière de ministères », dans François-Xavier AMHERDT (éd.), *La théologie des ministères dans l'Église catholique et les Églises luthériennes et réformées. Une réflexion théologique sur des pratiques ecclésiales*, Actes du programme doctoral œcuménique de 3^e cycle en théologie pratique (2020-2021), Facultés de théologie des Universités de Fribourg, Lausanne et Genève, série « Actes » n° 21, en ligne www.pastoralis.org, p. 114-182, ici p. 141-143.

participe à la mission évangélisatrice, ces « ministères non ordonnés ». On y encourage vraiment ce qui est appelé une ouverture (*EN 73*). Tout cela nous dit qu'ils sont nombreux⁶⁴.

Le ton change quelque peu avec l'exhortation apostolique du pape Jean-Paul II *Christifideles laici*, désormais *CL*), en 1988 : on parle toujours d'une « estime pour la très importante collaboration apostolique que les fidèles laïcs, hommes et femmes, apportent à la vie de l'Église ». Mais le texte exprime aussi des craintes : le déploiement des ministères confiés aux laïcs ne risque-t-il pas d'entraîner des confusions entre sacerdoce ministériel et sacerdoce commun (*CL 23*) ? Cette réserve est confirmée en 1997 par l'instruction interdicastérielle *Ecclesia de mysterio* qui parle des laïcs comme des « fidèles non-ordonnés » et s'inquiète qu'on utilise le terme « ministères » pour des charges exercées par des « fidèles non-ordonnés » (article 1).

R. H. : En Belgique, comment cela se réalise-t-il ?

C. C. : Le premier animateur laïc en pastorale à Bruxelles a été engagé en 1970, un précurseur, parce que c'est plutôt vers la fin des années 70 que ce type d'engagement se développe plus généralement. Avec l'accord intervenu entre l'Église et l'État en 1997, on va pouvoir attribuer des postes de ministres du culte à des laïcs qu'on va appeler « assistants paroissiaux ». 261 personnes ont été désignées dans ce cadre.

En 2004, la légalité de cet accord est remise en cause. Après des négociations sur le financement de l'ensemble des cultes, la catégorie d'« assistants paroissiaux » est intégrée parmi les ministres du culte dans la loi en 2008, avec la possibilité d'engager maximum 341 personnes, ou plutôt 341 équivalents temps plein. En 2015, un nouvel accord a permis de doubler au moins ce chiffre de 341.

R. H. : De grandes évolutions sont donc intervenues. Comment sont-elles appréciées ?

C. C. : C'est intéressant d'entendre à ce propos la sociologue française Céline Béraud. Elle parle de « révolution silencieuse » pour les ministères

⁶⁴ Luc FORESTIER, *Les ministères aujourd'hui*, Paris, Salvator, 2017, p. .

confiés à des laïcs, parce que selon elle, l'institution ecclésiale n'a pas eu une communication claire sur cette évolution⁶⁵. Il n'y a pas d'appellation unanime, les statistiques sont difficiles à établir à cause des différences de statuts de ces laïcs (les uns rémunérés par l'État, les autres par le diocèse ou encore par les institutions de soins). Cela rend difficile le sentiment d'appartenance à un corps professionnel. Prenons l'exemple de la synthèse synodale pour la Belgique : on n'y parle pas de ces acteurs pastoraux laïcs pourtant nombreux.

R. H. : Et pourtant les conditions de travail dans l'Église ne sont pas toujours faciles...

C. C. : Effectivement, les salaires sont faibles, négociables pour certains mais sans qu'il y ait transparence, il y a beaucoup de postes à temps partiel, pas d'augmentation barémique ni d'ancienneté. Il en est de même pour les prêtres. À cela s'ajoute une exigence de formation, avec pour certains, du travail en soirée et le week-end. Pas simple d'entretenir le feu sacré pour la mission dans de telles conditions ! L'accompagnement des personnes dans leurs missions est très important, et pas mal d'initiatives sont prises sur ce plan dans les diocèses francophones. J'ajoute que la question de l'accompagnement se pose aussi pour les ministres ordonnés. On n'y consacre pas toujours le soin nécessaire.

Vous le voyez, il y a de réelles avancées mais aussi des questions et des insatisfactions. Nous y reviendrons plus loin.

⁶⁵ Céline BÉRAUD, *Prêtres, diacres, laïcs. Révolution silencieuse dans le catholicisme français*, Paris, PUF, 2007, p. 4-5.

L'expérience sur le terrain

R. H. : Pour illustrer ces tâches prises en charge par des laïcs, en articulation avec celle de prêtres, nous avons le plaisir de recevoir Marie de Wilde et Jean Sadouni. Vous travaillez ensemble dans le même doyenné, vous, Jean Sadouni, comme responsable de l'équipe décanale, et vous, Marie de Wilde, vous êtes son adjointe. Marie de Wilde, comment êtes-vous venue à la pastorale ?

Marie de Wilde : Bonjour. Je suis mariée, mère de quatre adolescents et jeunes adultes. Infirmière pédiatrique à la base, j'ai travaillé 10 ans en hôpital puis comme enseignante aux futurs infirmiers et infirmières. Pour des raisons familiales, j'ai fait un break, tout en continuant diverses activités, dont donner un coup de main pour la catéchèse, notre aîné préparait sa première communion.

Et puis, après une réunion, j'ai dit au curé que je recommencerais bien à travailler ... et là, il m'a proposé de rejoindre l'équipe composée de deux prêtres et d'un diacre et de venir travailler comme animatrice pastorale. J'avais déjà entendu que certains laïcs travaillaient pour l'Église, mais je n'avais vraiment jamais pensé à cela pour moi.

Et donc, depuis 2014, je suis animatrice pastorale dans l'unité pastorale des sarments Forestois, à Bruxelles. Notre unité pastorale compte cinq paroisses et je prends en charge la préparation des enfants et ados aux sacrements de l'initiation chrétienne (baptême, confirmation et première communion), je fais le lien avec les familles. J'ai aussi de multiples autres missions telles le site internet, organiser des activités plus ponctuelles comme une journée d'adoration ou de réconciliation, la participation à la démarche synodale... En parallèle, je poursuis un master en théologie à l'UCLouvain et je fais partie de l'équipe décanale.

R. H. : Qu'est-ce qui vous porte dans votre mission, quelles sont vos joies ?

M. d. W. : J'ai un parcours atypique, j'ai reçu un appel du Seigneur à un moment où je ne m'y attendais pas, pour une mission qui ne m'était même jamais venue à l'esprit. Au fil des jours et après neuf ans, elle me remplit toujours de joie. Les défis sont nombreux et, même s'il y a parfois certaines

lourdeurs, pouvoir témoigner du Christ et accompagner enfants, ados et adultes dans leur chemin de foi, au quotidien, avec toujours une posture d'humilité, est un vrai cadeau.

R. H. : Partagez-nous vos dernières pépites !

M. d. W. : Il y a 15 jours, nous sommes partis en retraite avec enfants et adolescents se préparant à la confirmation et à la première communion. Cela a demandé beaucoup de travail d'organisation en amont. Et sur place, j'ai vraiment été témoin que nous avons vécu des moments de « grâce » ! Les 27 jeunes fort enthousiastes (même les ados !), jouant le jeu de ne pas utiliser leur smartphone pendant 36 heures pour se mettre à l'écoute de Jésus. Le dimanche matin, les garçons étant un peu trop tôt pour le petit déjeuner, je leur ai proposé de passer à la chapelle et « dire bonjour à Jésus » et ils y sont tous allés et restés longuement. Cela étant, que s'est-il s'est passé dans chacun de leurs cœurs, cela leur appartient ! En conclusion, on a parfois des retours là où on ne s'y attend pas.

Autre pépite : la grande sœur d'une jeune se préparant à la première communion a rejoint l'équipe de catéchistes. Non seulement elle nous donne un précieux coup de main, mais surtout, elle nous témoigne du chemin de foi qu'elle est en train de faire. Elle découvre aussi ses talents pédagogiques et pense devenir institutrice. Ma fonction d'animatrice pastorale me pousse vraiment à veiller à ce que les chrétiens de nos communautés puissent développer leurs dons et charismes propres, pour le Seigneur. Tous, nous recelons de nombreux dons qui sont souvent méconnus et sous-utilisés.

R. H. : Merci Marie de Wilde. Et vous, Jean Sadouni, vous avez un parcours assez atypique, expliquez-nous cela.

Jean Sadouni : Bonjour, je suis marié et j'ai deux enfants. Mon parcours est assez particulier. Mon père était algérien et de religion musulmane. Ma mère était belge et catholique, mais, par suite de mauvaises expériences en orphelinat avec les religieuses qui s'occupaient des pensionnaires, elle ne voulait plus rien entendre de l'Église. En revanche, j'ai été baptisé à la naissance pour donner suite à une demande insistante d'une tante de ma mère. Ce qui reste un mystère pour moi, c'est que mon père ait pu accepter que je sois baptisé dans la religion catholique. Il ne m'en a d'ailleurs jamais

parlé. Je le vois plutôt comme une grâce reçue. Bien entendu je n'ai jamais fréquenté d'école catholique et n'ai donc jamais suivi de catéchisme. C'est vers l'âge de 35 ans que j'ai commencé à être attiré par Jésus. Je voulais savoir qui il était et j'ai commencé à lire énormément. Le « kairós » de ma conversion, si je puis le dire ainsi, arrive au moment de la préparation au mariage où le prêtre a marqué une telle hospitalité et un tel intérêt à ce que je vivais que ma foi s'est développée. Je me suis ensuite très vite impliqué dans la paroisse jusqu'à être à un moment dans le bureau paroissial.

R. H. : Vous avez ensuite été introduit à la spiritualité ignatienne et vous avez une véritable expérience en accompagnement des personnes et des groupes, je pense.

J. S. : Oui, suite de la rencontre d'un père jésuite, j'ai fait les exercices spirituels de Saint Ignace et, quelque temps plus tard, j'ai été invité à suivre une formation à l'accompagnement spirituel au centre spirituel « La Pairelle » où je me suis également impliqué dans diverses activités pendant plusieurs années. J'y ai animé des retraites avec un père jésuite, donné une formation à l'écoute pastorale, participé à l'animation de supervisions pour les accompagnateurs spirituels ainsi qu'à différents groupes de réflexion.

J'ai aussi suivi une formation assez avancée en analyse transactionnelle. Je me suis spécialisé dans l'accompagnement au changement dans le cadre de la gestion en entreprise et je me suis ensuite concentré sur l'accompagnement des personnes au changement, au niveau de l'hygiène de vie et de la santé.

Sur le plan pastoral, j'ai suivi le cycle de formation du CEP (Centre d'Études Pastorales), poursuivi ensuite par un baccalauréat en théologie à Louvain-la-Neuve. J'ai été nommé en 2018 animateur en pastorale, avant d'être appelé, en 2019, à devenir le responsable de l'Unité pastorale « Boetendael » à Uccle après un stage d'une année à l'Unité Sainte Croix. Et c'est en 2021 qu'il m'a été demandé de devenir le responsable de l'équipe décanale du doyenné de Bruxelles sud.

R. H. : Et vous, qu'est-ce qui vous porte ?

J. S. : Ce qui me porte dans la mission, c'est de me sentir appelé à servir le Christ, au travers de la rencontre avec tous ceux qu'il met sur ma route. Ma

joie vient toujours de l'étonnement que je ressens d'être appelé au service de l'Église, alors que l'environnement du début de ma vie ne pouvait nullement le laisser supposer. Par la suite, ce sont toutes les rencontres qu'il m'est donné de vivre dans des situations diverses : j'y suis appelé à vivre « l'esprit de l'Évangile ». J'anime, par exemple, les groupes de cheminement des parents dont les enfants suivent la catéchèse en vue des sacrements d'initiation chrétienne. Certains se sont éloignés de l'Église. Venir les rejoindre là où ils sont sans chercher à les convaincre, en les accompagnant simplement sur leur chemin, est une expérience extraordinaire. Mais c'est aussi toute la gestion humaine, avec ce que cela comporte comme difficultés et parfois de conflits. Là aussi, je suis appelé à agir dans l'écoute accueillante et bienveillante. Ce n'est pas toujours évident ! Mais c'est là où l'ancrage dans la prière est important.

R. H. : Comment se vit l'articulation entre hommes et femmes, prêtres et laïcs, dans votre travail ?

J. S. : Je travaille dans mon Unité pastorale avec une équipe pastorale qui est constituée de dix personnes, trois prêtres, une animatrice en pastorale engagée à temps plein, et sept bénévoles laïcs. Cette diversité dans l'équipe faite de différentes sensibilités permet une écoute polyphonique favorable au discernement dans les orientations pastorales.

En ce qui concerne l'équipe décanale, je travaille avec deux femmes animatrices en pastorale, Marie de Wilde et Nathalie Beurrier, et un frère franciscain, Benjamin Kabongo. Dans l'Église de Bruxelles, nous avons quatre doyennés ; deux doyens sont des prêtres et deux sont des laïcs, moi-même et une femme. La mission de l'équipe décanale consiste à accompagner et stimuler les responsables d'unités pastorales à être signe de communion effective entre des assemblées et des communautés diverses, en stimulant tous les baptisés au service de l'annonce de l'Évangile. Il s'agit également d'être attentif aux prêtres et aux animateurs et animatrices en pastorale dans leur mission qui est devenue davantage missionnaire, voire itinérante, mais pas moins incarnée dans la vie concrète d'un quartier ou d'une assemblée. C'est là que la communion et le travail en équipe trouvent toute leur place, dans la diversité et la complémentarité de chacun. C'est à nous de le stimuler.

R.H. : Merci à tous les deux pour ce témoignage. Nous vous retrouvons après un point sur les dernières normes romaines.

Nouvelles dispositions romaines en matière de ministères

R. H. : Catherine Chevalier, pourriez-vous développer les possibilités récentes données par Rome concernant les ministères confiés aux laïcs ? Vous faites la distinction entre ministère confié et ministère institué...

C. C. : Effectivement, le pape a publié en 2021 deux documents à ce propos. Le premier, *Spiritus Domini*, publié le 10 janvier 2021⁶⁶, ouvre – enfin ! – aux femmes les ministères institués de lecteur et acolyte. Le deuxième, *Antiquum ministerium*⁶⁷, publié le 11 mai 2021 crée un nouveau ministère institué, celui de catéchiste, pour les hommes et pour les femmes, bien sûr, et rappelle que les conférences épiscopales peuvent créer d'autres ministères institués en fonction de leurs besoins pastoraux.

R. H. : Lecteur, acolyte, catéchiste... ce ne sont pas vraiment des mots très neufs ! Qu'est-ce que cela a de nouveau et d'intéressant ?

C. C. : Je vous le concède, les termes de lecteur, acolyte, catéchiste ne risquent pas d'enthousiasmer les foules ! C'est pourquoi ce dossier demande à être bien réfléchi. Parce qu'il y a là des propositions intéressantes. Nous allons demander le point de vue de nos deux invités à ce sujet.

R. H. : Mais comment expliquer que le pape ait souhaité ouvrir aux femmes ces ministères institués créés en 1972 et qui n'avaient pas eu beaucoup de succès du fait qu'ils n'étaient ouverts qu'aux hommes ?

C. C. : Pour comprendre l'origine de cette proposition de François, il faut retourner au synode pour l'Amazonie qui a eu lieu à Rome en octobre 2019. Cette rencontre a soulevé beaucoup de questions sur le plan des ministères dans un contexte où les prêtres sont rares : des questions sur les ministères

⁶⁶www.vatican.va/content/francesco/fr/motu_proprio/documents/papa-francesco-motu-proprio-20210110_spiritus-domini.html.

⁶⁷www.vatican.va/content/francesco/fr/motu_proprio/documents/papa-francesco-motu-proprio-20210510_antiquum-ministerium.html.

confiés à des laïcs et tout particulièrement aux femmes, sur l'ouverture du diaconat aux femmes et sur l'ordination d'hommes mariés. Ces trois requêtes sont relayées dans le *Document final* qui demande la révision de *Ministeria quaedam* dont je viens de parler. En effet, le synode pour l'Amazonie souhaite que les ministères institués de lecteur et acolyte soient ouverts aux femmes et qu'on puisse également développer un nouveau ministère, celui de « femme leader de communauté ». Il demande également d'avancer sur la question du diaconat féminin⁶⁸.

R. H. : Les deux textes du pape sur les ministères seraient donc une réponse au synode pour l'Amazonie ?

C. C. : Oui, c'est très clair qu'ils le sont⁶⁹. Car le pape a relancé la question du diaconat féminin quelques mois après la fin de ce synode avec une deuxième commission pour étudier la question. Et en janvier et mai 2021, il publie les deux documents qui ouvrent aux femmes les ministères institués et donne la possibilité de créer des ministères adaptés aux besoins des communautés.

R. H. : On peut cependant se demander ce que ces ministères institués apportent par rapport aux ministères confiés dont nous avons parlé. Parlons-en avec nos invités. Qu'en pensez-vous, Jean Sadouni ?

J. S. : La première chose qui me vient à l'esprit, c'est la reconnaissance par l'Église diocésaine et la communauté d'un appel particulier. Je m'explique sur le mot « reconnaissance ». L'appel fait par l'Église est aussi l'appel du Christ à le suivre. La source de cet appel est la vocation baptismale. Par le baptême et la confirmation, tout chrétien devient « présence d'Évangile dans son environnement familial, social, professionnel. La reconnaissance d'une personne par l'Église diocésaine et par sa communauté la transforme en « présence d'Église », envoyée en mission avec une fonction et une tâche bien précises. Mais cette description n'est pas reconnue par tout le monde

⁶⁸ *Document final de l'Assemblée Spéciale du Synode des Évêques pour l'Amazonie*, 2019, 102, 103, en ligne : <http://secretariat.synod.va/content/sinodoamazonico/fr/documents/document-final.html>.

⁶⁹ Alphonse BORRAS, « L'Église catholique répond-elle aux mutations contemporaines ? De la difficulté à accoucher du « nouveau » en matière de ministères », p. 156-166.

car l'appel et l'envoi par l'Église diocésaine sont souvent reliés à l'image des prêtres envoyés aux communautés pour présider l'eucharistie.

C. C. : À quoi faut-il être attentif pour l'institution de ces ministères, selon vous ?

J. S. : Pour moi, il est nécessaire de soigner deux questions. D'une part, le discernement, car il s'agit pour la personne appelée de discerner l'appel qui lui est fait par le Christ au travers de l'Église et d'autre part, l'envoi des baptisés appelés en responsabilité d'Église au sein de leur communauté lors d'une célébration. Il est important effectivement de relier la personne (ou les personnes) à la source apostolique de tout envoi. L'envoi manifeste qu'aucun d'entre nous ne peut être présence d'Évangile ou d'Église en son propre nom ! À mon sens, l'établissement de ministères institués permettrait d'illustrer la diversité du travail de l'Esprit dans son Église.

C. C. : Et vous, Marie de Wilde, qu'en pensez-vous ?

M. d. W. : Je rejoins vraiment ce que Jean Sadouni vient de dire. Je précise toutefois que cette réflexion n'est en rien revendicatrice. La place du prêtre est importante, nécessaire, et j'ai un énorme respect pour tous ceux qui ont répondu à cet appel du ministère sacerdotal. Ma réflexion n'est pas basée sur un féminisme militant mais bien sur la vocation baptismale de tout homme et femme. Néanmoins, je suis heureuse qu'enfin, des documents d'Église tels *Spiritus Domini*, et *Antiquum ministerium*, parlent de la place des femmes. Pour certains ou certaines, il existe un appel reçu à prendre une responsabilité dans le service d'Église. Ce n'est en aucun cas une manière de prendre le pouvoir ou de se donner de l'importance mais c'est remplir une mission, pour et avec le Seigneur, en toute humilité.

C. C. : Pourquoi cette insistance, Marie de Wilde ?

M. d. W. : Pour moi, il ne s'agit pas de « faire » du catéchisme, de « faire » les lectures à la messe, mais bien de passer du « faire » à « être ». Si je prends l'exemple de la catéchèse, il s'agit de réfléchir à la manière d'accompagner au mieux petits et grands pour leur permettre de faire une vraie rencontre avec le Seigneur, en cheminant à leurs côtés. L'Église et les communautés ont besoin de personnes aux charismes différents au service de la communauté, des témoins spécifiques ayant une mission précise.

C. C. : Et vous, Régine Habay, comme canoniste, qu'en pensez-vous ?

R. H. : De nouveaux ministères marquent la fin d'une perception uniquement cléricale des ministères⁷⁰. Ce sont donc des ministères fondés sur le baptême, les uns institués et donc stables, avec une visée à long terme, les autres confiés et temporaires. L'atout des ministères institués, en regard de la situation qu'on a connue jusqu'aujourd'hui, est que pour la personne, il s'agit d'un engagement dans la durée. C'est un service dans lequel il ou elle veut inscrire sa vie, comme une réponse à un appel.

Au départ est reconnu un charisme, auquel fait écho un appel de l'Eglise et ensuite, une fonction est donnée, à l'occasion de la célébration d'un certain rite. Une formation est dispensée en amont ainsi qu'une formation continuée. Le ministère est visibilisé puisque durant les célébrations, on peut voir dans le chœur des hommes et des femmes, ministres prêtres, ministres diacres et ministres laïcs féminins ou masculins. Ce sont tous ces ministères qui portent l'Eglise, qui la servent. Rappelons que ministère signifie service. De cette manière, la tâche d'évangélisation comprend une multiplicité de visages.

C. C. : Quels services ? Le pape évoque des lecteurs, acolytes et catéchistes, mais que recouvrent ces mots ?

R. H. : L'acolytat recouvre un service en lien avec l'eucharistie et peut comprendre la préparation des grandes célébrations liturgiques, la formation des acolytes et de tous ceux qui seraient appelés à une collaboration occasionnelle. Le service du lecteur est celui de la Parole, que ce soit dans l'éveil des tout-petits, la formation des lecteurs ou les commentaires bibliques à l'occasion d'une récollection. Ceci n'est pas exhaustif. Un ministère de catéchiste sera voué à l'évangélisation à travers l'annonce de la Bonne Nouvelle ou en veillant sur la communauté, comme cela se vit déjà

⁷⁰ Voir Le numéro *Revue de droit canonique : La tentation du cléralisme*, 70/1-2, Strasbourg, 2020, notamment Denis FRICKER, « Pouvoir et autorité dans Mt 18 », p. 91-114, et A. BORRAS, « Cléralisme, *Ordo ecclesiae* et ordonnancement juridique, pour une qualification canonique du cléralisme », p. 115.-152. Voir également Alphonse BORRAS, « Hommes et femmes en Eglise », dans *Transversalités*, 131, 2014/3, p. 85 - 111.

en Afrique : le catéchiste y a pour mission de garder la communauté fidèle à la dimension missionnaire⁷¹.

La créativité est possible : pourquoi pas un ministère institué du service (diaconia) ? Les personnes qui coordonnent le pôle solidarité dans certaines Unités pastorales occupent là un véritable ministère, me semble-t-il. Mais tout n'est pas encore clair, effectivement. En l'occurrence, l'un ou l'autre prêtre pourrait se croire dépossédé d'un certain nombre d'attributions et c'est pourquoi il faudra aussi renouveler la doctrine du sacerdoce ministériel.

C. C. : Est-ce pour cela qu'il y a des résistances ?

R. H. : Pour moi, la difficulté principale, c'est de changer de modèle ecclésial : les ministères ordonnés ne sont pas le tout du ministère ecclésial. C'est déjà le cas avec le diaconat permanent, qui n'est pas facile à mettre en œuvre partout. Rendre effective la diversité de ministères stables avec des droits et des devoirs pour chacun. Décentrer l'Église de sa focalisation excessive sur l'eucharistie.

C. C. : Il est clair qu'on ne sent pas d'empressement, même si quelques théologiens ont appuyé ces ouvertures avec enthousiasme. À présent, arrêtons-nous avec nos témoins sur la manière dont est vécue la mission de responsables laïcs d'Église sous l'angle de la gouvernance, de l'annonce de la Parole et de la liturgie et nous nous demanderons s'il serait intéressant de déployer des ministères institués dans ce domaine. Commençons par la gouvernance. Jean Sadouni, comment vivez-vous votre responsabilité de gouvernance, tant comme délégué décanal que comme responsable d'unité pastorale ?

J. S. : Dans le cadre de ma mission de responsable d'unité pastorale, je partage cette charge avec une équipe pastorale de dix personnes. On peut donc dire que j'exerce une « autorité en relation » qui passe par la reconnaissance de l'autorité des membres de l'équipe pastorale, ainsi que celle des paroissiens. Cette autorité provient de l'envoi fait par l'évêque. Elle est au service de la communion entre toutes les communautés dont j'ai la

⁷¹ Alphonse BORRAS, « L'Église catholique répond-elle aux mutations contemporaines ? De la difficulté à accoucher du « nouveau » en matière de ministères », p. 170.

charge. Ma responsabilité est de stimuler les charismes de tous les baptisés et de développer une vision pour la communauté.

La reconnaissance complète de ce que je viens de décrire reste floue pour les paroissiens, qui donnent encore trop souvent « l'autorité » aux prêtres, et me relèguent au rang de gestionnaire ou de coordinateur. L'établissement d'un ministère institué peut améliorer les choses. En effet, un ministère suppose une reconnaissance publique et un envoi explicite en mission à la manière de Jésus.

Au niveau décanal, l'image du « prêtre doyen » est encore très présente. Je crois que la reconnaissance par un envoi en mission est nécessaire. À titre d'exemple, lors de la messe chrismale à la cathédrale de Bruxelles, les deux « doyen » et « doyenne » laïcs ont fait partie de la procession d'entrée avec les prêtres et nous étions également dans le chœur ! C'était la demande de notre évêque auxiliaire Mgr Kockerols. C'est un signe de reconnaissance très fort envoyé à la communauté des chrétiens et des prêtres qui étaient présents.

C. C. : Et vous, Marie De Wilde, comment vivez-vous votre responsabilité de gouvernance, comme assistante du délégué décanal et comme membre de l'équipe d'unité pastorale ?

M. d. W. : Au niveau de l'équipe décanale, j'ai été surprise il y a cinq ans, quand le doyen de l'époque (qui était prêtre) m'a demandé de devenir son adjointe, à moi, une personne laïque et femme de surcroît. Avec le recul, je pense que dans le doyenné, beaucoup ont trouvé riche cette complémentarité d'états de vie, prêtre et laïc, ainsi que de genre homme et femme.

Nous fonctionnons vraiment en équipe, avec une communication très fluide. Chacun y a sa place propre, selon ses charismes. Pour les prêtres et animateurs en pastorale que nous essayons d'accompagner, les choses sont claires. Ils peuvent se référer à l'un ou à l'autre selon les besoins, selon les dossiers, sachant très bien que le discernement final se fera à quatre. Dans cette équipe peut-être pionnière, nous sommes témoins d'une manière d'assurer une responsabilité d'Église, ensemble et chacun avec nos charismes propres.

C. C. : Voyez-vous un intérêt à développer un ministère de catéchiste qui soit institué ?

M. d. W. : Cela dépend de ce qui est mis derrière le mot « catéchiste » ! Pour les prêtres venant d'Afrique, je pense qu'ils ont l'habitude que le catéchiste prenne en charge une grande partie de la vie de la communauté. Avec un responsable d'unité d'origine africaine, j'ai réalisé qu'il attendait cela de moi. Mais je n'avais jamais travaillé de cette manière, rien n'était acté ni défini. Et c'était parfois inconfortable. Pour répondre à votre question, oui, un ministère de catéchiste pourrait être intéressant, mais après une réflexion de fond et un cadre clair et défini. Parce que les prêtres changent. Les laïcs nommés aussi. Une plus grande clarté dans la mission reçue pourrait permettre un certain tuilage et donc offrir plus de stabilité pour les communautés. Un ministère stable permet aussi de construire une vision sur trois ans en catéchèse. Qui porte cette vision ? Qui porte dans la prière et en pratique toutes les étapes de l'évangélisation ?

C. C. : Comme canoniste, vous voulez préciser certaines choses, Régine Habay ?

R. H. : Pour moi il est difficile de continuer de compter sur le travail sur tous ces laïcs sans officialiser leur mission. En donnant une crédibilité à des personnes dont le rôle est institutionnalisé, on valorise cette fonction et on permet une unité de l'Église, mais une unité plurielle, où des hommes et des femmes sont à l'œuvre de manière visible et reconnue. C'est sur un charisme qu'est d'abord fondée la mission. Ensuite la personne a reçu un appel de l'Église, de l'équipe pastorale, de l'évêque. Par ailleurs, elle dispose d'une certaine formation et également, sans doute, d'une formation à l'animation de réunions et à tout ce qui va de pair avec du travail en équipe : coresponsabilité, conflits, écoute, etc.

C. C. : Jean Sadouni, comment vivez-vous votre responsabilité au service de l'annonce de la Parole ?

J. S. : En ce qui concerne l'annonce de la Parole, je suis actif en plusieurs lieux, par exemple dans l'animation des matinées de la foi. Je suis chargé du groupe des adultes qui cheminent en même temps que leurs enfants se préparent aux sacrements d'initiation chrétienne. Lors de la célébration, je

prends la parole pour le mot d'accueil en relatant le cheminement fait par les enfants et les parents. C'est un temps très important car nous avons là des personnes qui ne vont pas nécessairement chaque dimanche à la messe. Ils sont sensibles à une parole qui vient les rejoindre. Cette annonce de la Parole, je l'exerce aussi lors des temps de récollection ou de réunions organisées avec les acteurs des différentes pastorales.

Je prépare régulièrement le temps de méditation et de prière au début des différentes réunions dans lesquelles je suis impliqué. L'ancrage dans la Parole permet de nous rappeler que nous sommes en Église et toujours précédés par le Seigneur.

C. C. : Et vous, Marie De Wilde, comment vivez-vous votre responsabilité au service de l'annonce de la Parole ?

M. d. W. : Je vis de la Parole, elle me nourrit au quotidien, j'espère que cela percole dans toute ma vie ! Néanmoins, la catéchèse est le lieu privilégié pour moi : ouvrir ensemble la Bible, découvrir les évangiles et prier. Et cela, avec des enfants de 5 ans comme avec des plus âgés, des adolescents ou encore des adultes. Le Seigneur parle à chacun de nous à travers sa Parole. Mais la découvrir ensemble et la partager est une autre forme de richesse.

De plus, l'annonce de la Parole de Dieu n'est pas réservée à sa lecture lors de la messe. C'est important et nécessaire, bien sûr. Mais, tout d'abord, les chrétiens ne vont plus forcément à la messe tous les dimanches et ensuite, comment annoncer cette Parole à tous ceux qui sont « aux périphéries » ?

C. C. : Quel intérêt voyez-vous à développer un ministère de lecteur ou de lectrice qui soit institué ?

M. d. W. : Par exemple, pour la présidence et la prédication lors des funérailles, pour des célébrations de la Parole dans certaines zones où les prêtres viennent à manquer. Un bel exemple pour moi est que le cardinal Barbarin ait institué lecteurs les frères Thomas et Benjamin Pouzin, fondateurs du groupe de rock chrétien « *Glorious* ».

Clairement, cela pourrait aider à donner ou redonner le goût à la Parole et à en vivre ! Elle n'est pas réservée à un petit nombre « qui savent ». Nous

devons être créatifs et réfléchir à la manière de témoigner aux périphéries. Et cela peut aussi passer par un ministère de lecteur.

C. C. : Qu'en pensez-vous, Régine Habay ?

R. H. : Le ou les prêtres au service de la communauté ne sont pas dépositaire/s de tous les charismes⁷². Il est important de fonder la communauté sur la collaboration de plusieurs ministères, dans un esprit de service : il ne s'agit pas de créer des fonctions de pouvoir, mais de valoriser les ressources en reconnaissant de manière officielle que le service de la Parole est le don et l'appel de telle personne. Il ne s'agit pas seulement de lire les lectures lors de la liturgie, mais de coordonner tout ce qui a un rapport avec l'annonce de la Parole dans la communauté. Cela sera précisé sur la lettre de mission. Qui anime la rencontre des catéchistes ? Qui forme les lecteurs occasionnels ? L'institution de son rôle donne une légitimité à la personne et le prêtre n'est plus vu comme le seul détenteur du savoir exégétique.

C. C. : Jean Sadouni, comment voyez-vous votre responsabilité au sein de la liturgie ? N'est-ce pas par excellence le domaine réservé aux prêtres ?

J. S. : Dans la « charge curiale » qui m'est confiée, fait toujours exception bien entendu la présidence de célébration. Il m'est déjà arrivé de faire un commentaire d'Évangile mais c'est très rare, je préfère laisser cela aux prêtres. En revanche, il arrive souvent que je prenne la parole pour le mot d'ouverture, d'accueil, surtout dans les grands temps liturgiques. Je participe régulièrement à la distribution de la communion. Dans ma fonction de responsable décanal, il est déjà arrivé, lors d'une invitation d'inauguration dans une église de mon doyenné, de faire l'homélie à la demande du curé de l'Unité.

La liturgie reste un sujet sensible et c'est un domaine où je m'avance à petits pas. Je comprends la position des prêtres et je tiens à ce sujet à rester dans le dialogue. Cela se passe plutôt bien. Mais là aussi, l'établissement d'un

ministère institué pour une mission comme la mienne avec une description et une reconnaissance peut rendre les choses progressivement plus claires.

C. C. : Et vous, Marie De Wilde, quelle place prenez-vous dans la liturgie, comme responsable pastorale laïque ?

M. d. W. : Clairement, c'est sur ce point-là que je me sens la moins à l'aise. Je ne suis jamais dans le chœur de l'église et si j'interviens pendant la messe, c'est pour faire une lecture ou distribuer la communion, comme tout baptisé. Plusieurs fois, et de plus en plus souvent, des paroissiens m'interpellent, me demandant pourquoi je ne prends pas part davantage pendant la célébration. Autre constat : il m'est demandé de préparer les messes lors des rencontres de catéchèse ou pour la messe de confirmation. J'estime d'abord que cela ne peut pas reposer uniquement sur moi et je le fais toujours en concertation avec le prêtre célébrant. Quelquefois il m'arrive de préparer toute la liturgie d'une célébration mais, au moment-même, je suis dans l'assemblée, ce qui ne me paraît pas ajusté dans cette situation.

C. C. : Nous nous trouvons ici devant des difficultés. Quel est votre regard sur cette question comme canoniste, Régine Habay ?

R. H. : Il faut reconnaître que la pratique est en décalage avec le droit au point que certaines normes deviennent symboliques⁷³. Jean Sadouni a par exemple une responsabilité curiale, Marie de Wilde prend en charge l'organisation de toute une messe de la catéchèse mais le droit ne prévoit pas de leur donner une visibilité liturgique. En plaçant dans le chœur d'autres ministères que le ministre prêtre, on évite la centralisation excessive sur le sacerdoce ministériel et on donne à voir une Église plurielle. L'Église se présente en tant que peuple de Dieu. Dans une paroisse d'Etterbeek, dans les années 90, la sacristine Lydie était en aube dans le chœur. Tout le monde savait que son rôle était fort large et elle était reconnue pour cela. Un rite liturgique pour instituer ce rôle, c'est, je me répète, rendre une fonction visible et crédible. La liturgie étant le lieu le plus exposé, il faut saisir cette chance de dire : que veut-on qui soit visible ?

⁷³ Hildegard WARNINK, « Les pistes qu'offre le droit canonique pour élargir la place faite aux femmes », dans *Lumen Vitae*, 77, 2022, p.284.

C. C. : Jean Sadouni, nous voici au terme de notre conversation, quelles conclusions en tirez-vous ?

J. S. : Une pluralité de ministères dans l'Église serait un signe pour éveiller la vocation baptismale de tous les baptisés. Mais cela doit se faire sur le discernement des besoins effectifs des communautés en matière de ministère et en vue de la mission en ces lieux. Il sera nécessaire de soigner l'appel de ces personnes, de les accompagner dans leur discernement, de les envoyer publiquement avec une lettre de mission et un mandat et de faire chaque année une relecture sérieuse. La formation de ces personnes est un élément important. Il est tout aussi important de les accompagner dans des groupes de supervisions. Je crois aussi qu'en pratiquant de la sorte, il n'est pas impossible que des vocations au sacerdoce presbytéral puissent s'éveiller.

R. H. : Au terme de cette dernière rencontre, nous remercions tous les intervenants ainsi que les auditeurs. Également un grand merci à Clotilde Nyssens, présidente de RCF, à Frédérique Petit, directrice des programmes, qui nous a accueillis d'une manière si agréable et professionnelle. Merci aux techniciens de l'équipe de RCF Bruxelles. Et pour ceux qui le voudraient, il est possible de réécouter toutes les émissions en podcast⁷⁴.

Pour aller plus loin

- François-Xavier AMHERDT (éd.), *La théologie des ministères dans l'Église catholique et les Églises luthériennes et réformées. Une réflexion théologique sur des pratiques ecclésiales*, Actes du programme doctoral œcuménique de 3^e cycle en théologie pratique (2020-2021), Facultés de théologie des Universités de Fribourg, Lausanne et Genève, série « Actes » n° 21, en ligne www.pastoralis.org
- Céline BÉRAUD, *Prêtres, diacres, laïcs. Révolution silencieuse dans le catholicisme français*, Paris, PUF, 2007.

⁷⁴ Via le lien <https://www.rcf.fr/vie-spirituelle/leglise-des-femmes-avec-des-hommes>.

- Alphonse BORRAS, « Hommes et femmes en Église », dans *Transversalités*, 131, 2014/3, p. 85 – 111.
- Luc FORESTIER, *Les ministères aujourd'hui*, Paris, Salvator, 2017.
- *Revue de droit canonique : La tentation du cléricalisme*, 70/1-2, Strasbourg, 2020.
- *Revue Lumen Vitae* : « Où sont les femmes ? », 77, 2022, p. 241-360.